

# ITALIE PITTORESQUE.

---

LA CORSE, L'ILE D'ELBE,  
LA SARDAIGNE, LA SICILE,  
MALTE.



A Paris,  
CHEZ AMABLE COSTES, ÉDITEUR.

---

MDCCCLXXXVI.

VA 1 1505328

# TABLE DES MATIÈRES ET INDICATION DES FIGURES.

| LIVRAISONS.                            | FIGURES.                                                                                             |
|----------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> . — CORSE. . . . .     | { L'île d'Elbe.<br>Bastia.                                                                           |
| 2 <sup>e</sup> . — Id. . . . .         | { Ajaccio.<br>Maison de Napoléon.<br>Église où Napoléon a été baptisé.                               |
| 1 <sup>re</sup> . — SARDAIGNE. . . . . | { Cagliari.<br>Costumes sardes.                                                                      |
| 1 <sup>re</sup> . — SICILE. . . . .    | { Messine.<br>Palerme.                                                                               |
| 2 <sup>me</sup> . — Id. . . . .        | { Vue intérieure de Sainte-Rosalie.<br>Vue extérieure de Sainte-Rosalie,<br>Cathédrale de Mont-Réal. |
| 3 <sup>me</sup> . — Id. . . . .        | { Agrigente.<br>Ruines de Solinunte.<br>Tombeau d'Archimède.                                         |
| 4 <sup>me</sup> . — Id. . . . .        | { Syracuse.<br>Taormine.                                                                             |
| 1. — MALTE. . . . .                    | { Vue de La Valette et du château de Ricasoli.<br>Vue du château et du faubourg de Gozo.             |

LE CAP CORSE. — L'ÎLE D'ELBE. — Bastia. — Plaine de Mariana. — Furiani. — Borgo.  
— Le Precojo. — Soveria. — Corte. — Niolo. — Vico.

Par une belle matinée du mois d'août, le bateau de poste de Bastia, sur lequel je m'étais embarqué, sortait du port de Toulon; il se glissait au milieu des frégates et des navires de guerre, ainsi qu'une hirondelle au milieu des vautours. Ce port qui se ferme avec de grandes chaînes, ce golfe si vaste, tous ces vaisseaux de haut-bord immobiles, que l'on prendrait de loin pour des palais; puis, au pied de sa montagne grisâtre, la ville protégée par ses forts et ses bastions; puis cet enfer social qui bruit à ses côtés, et dont j'entendais le tumulte; tout cela me faisait oublier un moment et les tendres adieux de ceux que j'avais quittés naguère avec tant de peine, et la famille et le pays natal que j'allais revoir après une longue absence. J'en voulais presque au vent, qui, propice, soufflait en arrondissant les voiles de notre bâtiment; car il semblait prendre plaisir à me dérober ce grand et magnifique tableau.... Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions devant le cap Corse, mais abandonnés par ce vent capricieux: c'était un calme désespérant; il m'aurait fait damner d'impatience, si mon île tant rêvée n'avait été devant moi. Oui, c'était la Corse, trop souvent méconnue, trop souvent calomniée. Que d'émotions! que de souvenirs à l'aspect de ces âpres rochers et de ces monts! Ne semblent-ils pas des géants pétrifiés au milieu de la mer Méditerranée?

— La Corse! voyez comme elle s'élève sous un ciel pur! Regardez ce long promontoire effilé qui s'élance vers le golfe de Gènes! Si vous aimez à vous livrer à des illusions de perspective, soyez à une certaine distance, quand la pâle clarté de la lune l'enveloppe: il vous apparaîtra comme un immense débris de pont dont les arches colossales auraient joint la terre insulaire au continent italien.

Après quatre heures d'une pénible attente, une brise assez forte nous conduisit à l'extrémité du cap: une tour y domine; alors ce fut un spectacle à ravir l'imagination. Voilà Capraja, Elbe, Monte Christo! Ces trois îles se dessinent en triangle, placées comme en vedette en face de la Corse, leur sœur, dont la tête les dépasse. L'île d'Elbe et la Corse... ces deux noms désormais inséparables s'entrelaçaient dans ma pensée; la

Corse qui ne fut point jalouse de l'aurole imprimée au front de l'île d'Elbe; l'île d'Elbe qui se console de ne pas avoir donné naissance à l'homme du destin, puisqu'elle fut assez glorieuse de l'abriter un moment. Pauvres sœurs! il semble que, la nuit, vous devez vous rapprocher; puis, au bruit de la tempête, gémir de ce que la tombe est si loin du berceau!...

Porto-Ferraio, son fort dominateur, sa rade spacieuse au bas d'une montée creusée dans le roc, les salines de sa plage, se retraçaient à mon souvenir de voyageur. L'ensemble des montagnes paraît au premier abord repousser l'approche de l'étranger; mais cet aspect sauvage s'adoucit à mesure que la distance s'efface. J'aimais à me rappeler la fécondité de ce riche pays, la saveur de ses fruits, le parfum de ses vins, la limpidité de ses eaux, et le costume si piquant de ses habitants, pareil à celui des montagnards de l'Apennin et des *Banduleros* des Pyrénées; et ses femmes à la taille svelte, aux formes arrondies, au langage mélodieux, comment les passer sous silence!

Le Belvédère de la Stella, résidence de l'empereur pendant sa courte souveraineté, les embellissements de la riante et fraîche villa qui surmonte la plage de Marcina, à quelques milles de Porto-Ferraio, sont les ouvrages d'une active pensée reléguée dans un étroit horizon. Alors que placé sur le Belvédère, l'auguste exilé parcourait des yeux l'étendue de ces mers et voyait poindre quelque voile du côté de la France, sa veuve inconsolable, quels vastes projets d'avenir s'amorcelaient dans cette tête puissante! Que de fois son regard d'aigle a dû s'élancer au loin!... Que de fois il a entendu la brise de Provence souffler à son oreille et lui porter de ces mots mystérieux du destin qui décident des peuples et des rois!.... Retournons au berceau qui l'a vu naître; retournons à mon cap Corse. De douloureuses pensées m'assiègent, et j'ai des pleurs dans les yeux....

Cette chaîne de rocs dépouillés, d'écueils sans cesse battus, déchirés par le choc impétueux ou caressant de la vague, charme encore dans son indigente aridité.

Aussi avare de végétation qu'elle en est prodigue dans d'autres parties de l'île, la nature a

voulu défier l'homme qui n'a point reculé devant elle. On est à se demander comment ce sol ingrat a pu se couronner d'aussi riches vignobles.

On prétend que le Corse est paresseux : que l'on fasse une excursion au cap, et l'on verra jusqu'où arrive l'industrie de ses habitants.

La tour qui porte encore le nom de Sénèque, et que l'on croit généralement avoir été habitée par lui, s'élève au sommet d'un rocher à pic, au-dessus du village de Luri. Il n'est peut-être pas un de nos bergers qui n'ait entendu parler de cette tour, ou qui n'en parle d'un ton capable. Les yeux fixés sur la côte, je me pris à méditer sur les jeux et les caprices de la fortune : je me représentais un homme que l'on arrache aux délices de Rome, et que l'on jette sur ce rocher. Que de fois le proscrit de Messaline a dû la dévouer aux dieux infernaux ! Mais quel moment que celui où le messager de l'impératrice Agrippine vint annoncer la délivrance ! Sénèque était nommé précepteur de Néron. Oui, vous êtes appelé au sein de vos pénates : allez, philosophe sans philosophie pratique, vous aurez de moelleux coussins, des coupes d'or, du Falerne, des oiseaux du Phase à vos festins. Mais, par vos dieux du Capitole ! ne vous brouillez point avec les femmes de vos divins empereurs, et surtout avec votre élève !...

Je dois vous dire un mot de Sainte-Marie de la Vassina, à cinq petits milles de Bastia. De combien de pèlerinages et de vœux n'est-elle pas encore l'objet ! quel immense concours au mois de septembre, le jour de sa fête patronale ! L'hiver n'est pas bien loin : alors nos matelots sont obligés, malgré les rigueurs de cette saison, de confier leur existence à cet élément dont j'entends la caressante haleine, et que, dans un instant peut-être, je verrai se gonfler de transports orageux... Que de fois l'épouse, la sœur, l'amante du marin ne l'ont-elles pas mis sous la protection de la Vierge aux Bons-Secours ! Et qu'importe le peu de superstition qui se mêle à ses pratiques ? Certes, vous ne sauriez leur refuser une poésie touchante et mystérieuse.

Malgré les brûlans rayons du soleil, j'étais sur le tillac, et ce n'était pas sans regret que je voyais fuir rochers, tours, et villages aux toitures blanches. Nous apercevions déjà les environs et la ville de Bastia. Je ne saurais exprimer tout ce que je ressentais à leur vue. L'âme s'était tout-à-coup repliée sur elle-même : la Corse, la Corse entière, s'emparait de mon imagination.... Je la voyais,

en quelque sorte, dans ma pensée ; je la contemplais comme un fils, au retour d'un long voyage, contemple les traits de sa mère bien-aimée.....

Nous étions près de la ville, devant une gracieuse vallée d'oliviers, dont les masses compactes se prolongent des bords de la mer au sommet d'une montagne. Assis là bas dans cette espèce de nacelle, on y passerait des heures délicieuses.... La nature a, pour ainsi dire, changé de vêtements... Voyez comme l'olivier se uance et se marie avec la mer azurée ; voyez comme ce feuillage mélancolique tempère l'éclat de ce ciel embrasé... Quelle différence avec le fauve promontoire ! A côté de ce bois d'oliviers, ce sont des jardins d'une culture élégante et d'un effet plein de coquetterie. Je ne croyais pas que Bastia fût d'un aspect aussi pittoresque. Figurez-vous une montagne dont les flancs entrecoupés, fractionnés en plusieurs montagnes, se déroulent en amphithéâtre ; des forts, d'anciens couvens, des casins, des chapelles, s'y présentent de distance en distance : c'est une physionomie guerrière adoucie par la vigne, l'oranger, le citronnier. Vous plongez vos regards plus bas : c'est la ville qui, posée sur une anse en forme de divan, vous donne l'image d'une armée qui déploierait ses colonnes en bataille.

L'entrée du port, qui d'ailleurs n'a rien de remarquable, n'est pas facile : un rocher à face de lion se dresse entre le môle et un autre rocher où s'élève la citadelle ; il rend, quand la mer est grosse, l'abordage périlleux.

En débarquant, je fus étonné de l'activité commerciale qui régnait dans un espace aussi étroit que le port de Bastia. C'était un bruit confus : les cris perçans des mousses contrastaient singulièrement avec les voix soaves et timbrées des matelots hâlés. Je descendis précipitamment à terre, et sans attendre mon petit équipage, je me hâtai de gagner un hôtel.

Le lendemain, j'allai voir un de mes parens, avocat à la Cour royale ; avec un empressement tout cordial, il voulut bien me servir de cicérone. Il était de fort bonne heure : l'azur éclatant du ciel promettait une de ces journées à ne pas se hasarder sur le pavé des rues, mais à fermer jusqu'au soir les jalousies de son appartement.

Nous dirigeâmes notre promenade vers la vieille cité, qu'on appelle *Terra Nuova*, contressens de nom.

En nous enfonçant dans le principal quartier de la ville, j'éprouvai une impression différente de celle que j'avais ressentie la veille : c'est une



CORSE.



THE FORT OF  
VALLA ROTA

BASTIA.

See page 100

pente continuelle, étroite, tortueuse, mais assez bien pavée. Arrivés sur une esplanade dominée par la montagne à gauche, nous pénétrâmes dans la vieille cité : elle forme une ville à part, une ville avec sa citadelle, ses églises, ses anciennes maisons. Quand vous irez à Bastia, n'oubliez pas de visiter Terra Nunva : vous aurez plaisir à voir la belle église de Sainte-Marie et le charmant oratoire de Santa Croce.

Déchue de ses splendeurs épiscopales, l'église de Sainte-Marie conserve à peine un reste de son prestige métropolitain. Hélas ! ces jours ne sont plus où la pompe du culte enchantait les yeux éblouis d'une foule pieuse ! Je me prosterne à la même place où de puissantes dames s'agenouillaient, humbles et fières à la fois. L'épouse des gouverneurs liguriens, reine éphémère de Corse, n'y viendra plus courber son front ; le banc d'honneur est désert, et l'écho de la nef ne répète que la voix d'un simple curé.

Lorsque nous sortions de la cathédrale, la cloche de *Santa Croce* sonnait la messe ; des dames de la vieille cité s'y acheminaient... Je hâtai le pas. Rien de plus gracieux, de plus parfumé que l'église de Santa Croce : si je ne craignais d'employer un mot profane, je vous dirais qu'un boudoir de petite-maitresse n'est peut-être pas aussi riche et d'un goût plus exquis. Si vous saviez comme l'imagination méridionale est inventive quand elle a pour objet de plaire à la Divinité ! Un pâle demi-jour invitait à la prière... j'étais cependant fort distrait.

A travers la gaze légère du mezarò, j'entre-voyais de grands yeux noirs, de longs cils noirs, des tresses de cheveux noirs, puis des visages d'une pâleur italienne à ravir... une surtout... J'épiais un mouvement de tête, une distraction, un regard... j'étais si jeune !... La messe était finie, le prêtre avait quitté l'autel, l'église était silencieuse, les femmes avaient disparu sans que j'eusse entendu le frôlement de leur robe de soie ; j'étais encore sous le charme...

« Comptez-vous passer la journée ici ?... » Réveillé comme en sursaut par cette demande, je suivis mon guide. Ces groupes de femmes s'étaient emparés de mon âme ; elles s'y reflétaient les unes après les autres... Leur miroir eût été moins fidèle.

Voici la citadelle. Adieu les illusions d'amour ! Elles s'éparpillent, se dissipent telles qu'une volée de colombe à l'approche d'un milan.

Je suis obligé de passer devant ce redoutable

donjon dont on fait une caserne. Comment échapper à de pénibles réflexions ? J'aurais dû vous en parler plus tôt : c'eût été plus méthodique, puisque la citadelle est la première qui se présente quand vous entrez à Terra Nuova ; mais il était de si bonne heure ! la matinée était si fraîche et si rose ! N'auriez-vous pas mieux aimé respirer l'air suave, laisser la pensée errer libre du firmament aux montagnes, des montagnes aux vastes plaines de la mer Méditerranée, que d'aller vous assombrir aux terribles souvenirs de la tyrannie ? O mes douces émotions de Santa Croce ! pourquoi faut-il m'arrêter en face de ce donjon ? Là se trouvaient la demeure, le prétoire, les cachots des gouverneurs génois... C'étaient plus que des cachots, c'étaient des catacombes séculaires, car ils étaient enfouis sous terre, ces cachots.... On les a comblés.

Mon cœur se resserrait à mesure que l'histoire me déroulait quelque page funèbre. Je me disais avec amertume : Des générations ont donc passé courbées, souffrantes, humiliées, sous un sceptre despotique ! Dans ce donjon les gouverneurs rendaient des arrêts de mort ; corps et biens étaient à la merci de leur conscience inique. Là se vendait l'impunité du meurtre et de l'assassinat ; quelquefois l'innocence y subissait le châtiment du crime. Éloignons-nous : bientôt j'aurai de patriotiques consolations aux lieux où la vengeance nationale rencontra la gloire et la liberté.

Je rentrai à l'hôtel à midi. La chaleur était excessive ; je commençais à sentir qu'une bonne sieste devenait indispensable. Je m'y préparai avec une sorte de volupté, en savourant un excellent cigare de Bastia, que je regrette bien souvent au milieu des bronchards de la Seine ; et cela, n'en déplaît au monopole de la régie...

Mais la mer s'étalait à mes yeux ; une brise légère, me dégageant du tourbillon narcotique, se jouait avec les rideaux blancs ; la vague expirait en murmurant contre les murs de la maison. Encore les trois îles ! En face, bien loin, bien loin, à l'horizon, une vapeur transparente et dorée indiquait la côte d'Italie. Oh ! ce fut dans l'effusion de son âme infinie que Dieu fit ces deux merveilles. Quel ciel ! ne dirait-on pas qu'à cette mer d'un bleu si délicat il a donné pour époux immortel ce firmament d'azur ? et cet astre qui loit au haut de ce firmament n'aurait-il pas été le flambeau de leur hymen, au jour de la création ? Vous que la céleste flamme a touchés au front, venez interroger ces grands mystères de la na-

ture : qui sait si, dans vos élans, vous n'aurez pas quelque sublime apparition de la Divinité ? Le génie n'est-il pas un diamant de sa couronne immense, éternelle ? La Divinité, qui l'en détacha pour en faire présent à la terre, ne viendrait-elle jamais s'y refléter ?

Tout entier à mes souvenirs, à mes pensées, à mes éclairs d'imagination, j'oubliais qu'on m'attendait à dîner chez mon parent, en compagnie d'une femme aussi aimable qu'affectueuse, de deux petites filles, jolies miniatures de leur jeune mère, dont les traits au profil grec ne démentaient pas une illustre origine. J'arrivais à peine qu'on annonçait une dame : quelle fut ma surprise lorsque je reconnus, sous un élégant chapeau de paille d'Italie, à la parisienne, la belle et jolie femme de Santa Croce, celle que j'avais admirée pendant la messe ! Amie de la maîtresse de la maison, elle était du nombre de nos convives. J'éprouvai un instant d'embarras : je l'avais tant regardée à travers son voile, ce mezarò génois ! il est si traitre, le mezarò ! tout de suite il dénonce une jolie tête, pour peu qu'il soit d'un fin tissu, et que vous ayez les regards pénétrants.

J'avais oui dire qu'une femme pardonne facilement à des yeux téméraires d'exprimer la sympathie qu'elle inspire : je pris donc part à la conversation. Ces dames s'énonçaient avec autant d'aisance dans la langue de Racine que dans celle de Pétrarque ; elles joignaient à l'enjouement de la causerie française ce doux laisser-aller de l'italienne.

En général, la ville de Bastia se distingue par l'aménité de ses mœurs continentales. En face de la Toscane, elle en a les molles habitudes, le goût pour les arts et l'exquise urbanité ; la bonne compagnie surtout a cela de particulier, que vous y trouvez réunies les délicatesses de la société italienne et française : ce mélange est d'un attrait indéfinissable. Je n'ai jamais entendu mal parler de Bastia, pas même par ces magistrats ou administrateurs qui reviennent de Corse pour solliciter de l'avancement.

On me demanda comment j'avais trouvé l'église de Santa Croce : je répondis par des exclamations laudatives. « Eh bien ! me dit ma cousine, si vous voulez vous accompagner ce soir à Saint-Roch, vous verrez que nous n'avons rien à envier à Terra Nuova. Vous aimeriez mieux sans doute un opéra italien ; mais vous savez que nous n'avons pas de chanteurs pendant cette saison. — Je pré-

fère une *Bénédiction* à tous les opéras du monde, si vous y assistez, mesdames. Je n'aurais pas donné la messe de ce matin pour tout au monde ; ce sera même trop de bonheur en un jour. » En disant cela, mes regards tombèrent sur la belle convive. Un maudit éventail, se déployant aussitôt, me cacha sa ravissante figure... J'ignore encore l'effet que produisit mon discours.

Les derniers rayons du soleil s'épanouissaient à l'horizon, laissant comme une pluie d'or fine et vaporeuse. La cloche voisine appelait au salut.

On se dépêcha de prendre le café, et l'on partit.

Représentez-vous des murs tapissés de soie damassée entrecoupée de corniches dorées, des rideaux de la même étoffe sous des rideaux de mousseline transparente, doucement agités par un léger souffle de brise nocturne, un plafond décoré de peintures à fresque ; et vous aurez une idée de l'église de Saint-Roch : j'en fus ébloui. L'autel était couvert de fleurs ; des cierges de cire parfumée, s'y éteignant et répandant des masses de lumière sur ces tentures, sur ces lambris, faisaient ressortir les visages des femmes agenouillées, modestes, mais dont les yeux, flambeaux vivans du ciel, s'animaient et brillaient comme si Dieu lui-même leur eût imprimé les rayons de son propre regard. L'odeur suave des fleurs, l'encens dont les flots s'évaporaient, les chants sacrés, les sons harmonieux et graves de l'orgue, les soupirs de la prière s'exhalant de tant de poitrines émuees, me jetaient en extase dans ce lieu de féerie chrétienne. La *bénédiction* finie, je revins à moi-même... et après une promenade sur les bords de la mer avec ces dames et leurs maris, je rentrai à l'hôtel.

Le lendemain, je pris congé de mes bons parents et partis pour Corte. J'avais un petit cheval corse dont je modérais l'ardeur ; tout occupé de mes souvenirs et regrettant de n'avoir pas fait un plus long séjour à Bastia. Quelquefois je m'arrêtais, et lui jetais un regard d'adieu. Bientôt un magnifique panorama vint se dérouler à ma droite. Du versant d'une haute montagne se détachaient une foule de collines dont plusieurs, couronnées de villages, invitaient le voyageur à des haltes continuelles. Au penchant de ces collines, au milieu des vallées qui les environnent, la culture a déployé toute son intelligence : ce sont des champs de blé, des enclos de vignobles et d'arbres fruitiers. A gauche le tableau change ; c'est une vaste plaine renfermant un étang d'une grande

étendue, et dont la mer borde la plage. Dans cette plaine, à l'embouchure du Golo, sont les ruines d'une antique cité, Mariana, bâtie par Marius, le vainqueur des Cimbres, qui lui avait donné son nom glorieux. Mariana fut le siège d'une colonie romaine; elle était si florissante que la jalousie de Sylla en fut probablement excitée : maître à son tour de Rome ensanglantée, le dictateur patricien voulut avoir aussi sa colonie en Corse. Une ville s'éleva bientôt dans la plaine plus vaste encore d'Aléria, qui touche à celle de Mariana, veuve de son illustre fondateur. Celle-ci vit sa rivale, objet des prédilections de l'heureux Sylla, jouir des plus grands privilèges et d'une immense prospérité. Jamais la Corse ne fut aussi heureuse qu'à cette époque : on y comptait trente-cinq villes peuplées; les bras étaient en rapport avec le territoire, et il ne le cédait en rien aux richesses de la Sicile et de la Sardaigne; la maîtresse du monde y trouvait des chantiers, des arsenaux et des ports dignes de sa puissance navale. Pour s'en convaincre il suffit de parcourir ces deux contrées : quel changement !... L'invasion des Barbares, la tyrannie des Génois, ont fini par les rendre presque désertes; à peine si l'on rencontre quelques chétives habitations. J'avais besoin de reporter ma vue sur les villages rians que je laissais derrière moi. Si vous saviez comme on souffre de passer à côté des ruines de son pays ! On fléchit sous le poids d'une patriotique douleur.

Ces villages sont plus ou moins célèbres : ceux de Furiani et de Borgo furent le théâtre de faits éclatans, à différentes époques de notre histoire insulaire.... Ce ne fut pas là du moins que l'indépendance nationale fut immolée. Mais pourquoi faut-il que nous ayons à déplorer jusqu'à nos victoires ? Ceux avec lesquels nous avons versé notre sang sur tant de champs de bataille, ceux que nous regardons comme nos frères et que nous avons salués comme tels, se déclaraient nos ennemis !... Singulière fatalité que celle dont la Corse était le sanglant jouet !... Ce n'était point assez d'avoir à lutter contre nos oppresseurs génois, il fallait que des rois et des empereurs puissans leur vinssent en aide; il fallait qu'ils se réunissent tour à tour pour écraser une poignée d'hommes et les remettre aux fers qu'ils avaient si souvent brisés. Toujours prêts à demander l'aumône de l'étranger, les Génois en obtenaient continuellement des secours au nom de je ne sais quelle autorité, comme si la tyrannie avait, par ancienneté, des droits im-

prescriptibles, inviolables et sacrés. Ainsi, des potentats se faisaient les champions d'une république marchande, à chacune de ses défaites. Tantôt un empereur allemand, tantôt un roi de France, jetaient leur épée dans la balance, et la balance inégale penchait en faveur de l'iniqité. On n'avait de pitié que pour les *Shylocks* de la Ligurie. Cet esclave couronné de Pompadour, ce petit-fils dégénéré d'Henri IV, plus digne de gouverner un sérail de courtisanes qu'une nation telle que la France, au lieu de tendre une main généreuse à l'héroïque suppliante, de la relever, de jeter un pun de son manteau royal sur la pauvre guerrière saignante de tant de blessures, de l'admettre au banquet de la grande famille... la garrottait, malgré les protestations, les sanglots, le désespoir de la noble victime, et la traînait presque mourante aux pieds de ses anciens bourreaux. Mais elle leur échappait encore, se redressait terrible, écrasait les oppresseurs, obligés de trafiquer de leur proie en la cédant comme une esclave farouche. Elle sera poursuivie, traquée, cernée de toutes parts... Le despote du droit divin a de nouveau parlé... Il faut que la Corse soit réduite; il n'est pas un coin de ses vallées, un port, une plage qui ne soient inondés de bataillons : n'importe ! le sang des martyrs de la liberté n'est point tari !... L'ami, l'émule de Washington s'indigne que l'on prétende acheter un peuple ainsi qu'un vil troupeau sur un marché public... « Tous les sentimens de justice et d'humanité sont donc foulés aux pieds quand il s'agit de ma patrie ! » s'est écrié Paoli. Rien n'est écouté ; la Corse doit courber la tête et subir un autre joug. Eh bien ! ce ne sera pas sans des flots de sang. Le cor belliqueux retentit de montagnes en montagnes : il appelle aux armes... Le Corse lui répond : « Patrie et Liberté ! » Borgo de Mariana prouvera que ce cri peut donner la victoire. L'ombre de Marius, errante sur les débris épars de la cité, son antique pupille, a secoué la poussière vengeresse des Gracques... Au galop ! au galop ! mon coursier... Ce ne sont pas des Génois qui sont tombés là, dans ce village, mais ceux dont les enfans, conduits par un Corse, ont conquis l'Europe vassale... Au galop ! au galop !... et que la terre soit légère à la cendre des vaincus et des vainqueurs !

Il était déjà nuit quand j'arrivai à Precojo, à cinq lieues de Bastia. — Là je trouvai le doyen des muletiers de Corte : il se préparait à partir ; mais lui ayant exprimé le désir de faire route

avec lui, il m'accorda le temps nécessaire au repos de mon cheval. L'air de la montagne avait aiguisé mon appétit ; j'avais quelques provisions : je les fis apporter sur une table , en priant mon nouveau compagnon d'y participer. Le Corse primitif est assez curieux de son naturel , mais il n'est point indiscret : s'il vous adresse une question , c'est toujours d'une façon délicate ; seulement , avant de vous admettre dans sa confiance , il veut savoir à quel degré de considération il doit vous placer dans son esprit... Au bout d'un quart d'heure il connaissait mon nom de famille , ma profession , mon âge... Cela dit , nous fûmes les meilleurs amis du monde.

Nous quitâmes le Precojo , et nous nous enfonçâmes dans ce qu'on appelle le P'uminal en langage du pays : c'est le défilé de Golo , dont on suit le littoral pour se rendre à Corte.

La lune répandait une clarté brillante. Il serait impossible de peindre tous les effets de perspective qui se reproduisaient à chaque instant : tantôt un rocher projetait son ombre au-delà du fleuve , et , comme un drapeau noir de funérailles , en enveloppait les flots ; tantôt la mère des étoiles , environnée de ses filles radieuses , reparaisait plus loin , et , comme un manteau de satin blanc broché d'or , ondoyait mollement sur le courant limpide.

Parvenus à la hauteur de San Chirico , à peu de distance de Corte , mon compagnon m'indiqua du doigt un petit village nommé Soveria. Placé sur une éminence et séparé de la route par un profond ravin , il se recommande à l'attention du voyageur par les souvenirs qu'il réveille : Cervoni , l'un de nos officiers-généraux les plus distingués , est né dans ce village. Emporté par un boulet à la bataille de Ratisbonne , ce brave mérita les regrets de Napoléon , qui lui destinait une statue sur le pont de la Concorde. Les grandes vertus sont héréditaires dans la famille Cervoni : vous allez en juger. Le général Paoli , assiégé dans le couvent de Bazio par Matra , était sur le point de tomber au pouvoir de ce partisan génois. La nouvelle en est portée à Soveria : ceux mêmes qui nourrissaient des ressentimens contre le chef insulaire sont effrayés de son danger. Thomas Cervoni , père du général , avait quitté les rangs des patriotes parce qu'il avait eu à se plaindre de Paoli... Comme il hésitait à prendre les armes , sa mère les lui présente : alors il parle de ses griefs particuliers. « Il s'agit bien de ton injure personnelle ! » lui dit la moderne Spartiate ;

« la cause de la liberté va périr dans la personne de son défenseur. Marche , ou je maudis le jour et le lait que je t'ai donné. » Cervoni obéit ; il vole au couvent de Bazio avec une troupe d'amis , de parens , surprend Matra et le blesse mortellement. Un autre non moins intrépide , le capitaine Valentini , survient , achève le chef des rebelles ; Paoli est délivré.

Cette scène , que j'aimais à me représenter à l'aspect de ce petit village , m'avait ému au point de me rendre indifférent à tout autre spectacle. Mais mon compagnon s'écria : « *Per Dio!* ne voyez-vous pas la cime du monte Rotondo ? Savez-vous qu'il n'a pas de rival en Corse et n'a point d'égal pour sa taille ? Eh bien , ma ville natale est assise au pied de ce roi des montagnes. N'allez pas croire qu'elle soit dans un enfoncement parce que vous ne l'apercevez point encore ; au contraire elle est sur un monticule élevé. Son château-fort est suspendu comme un nid de vautours , au-dessus d'un précipice , où coule impétueux un de nos fleuves les plus considérables. Il devait avoir un cœur de lion , un regard d'aigle , un bras de fer , celui qui percha sur ce roc redoutable humaine. Il s'appelait Vincencello d'Istria , romie souverain de Corse ; il était de vos côtés : vous en êtes fier , je présume ? — Pas autant que de Napoléon !... » Ici mon interlocuteur s'arrêta pensif et concentré , en laissant échapper un soupir. Je le priai de continuer. Il fit semblant de n'avoir pas entendu , passa , d'un air distrait , la main sur la croupe arrondie de sa mule ; puis il reprit à voix basse : « Je donnerais cette bonne monture si je pouvais faire que Napoléon fût de Corte. » Je lui répondais qu'on ne pouvait pas avoir Napoléon et le monte Rotondo. « Ho ! pas de mauvaise plaisanterie ! repartit le patriote piqué au vif. Nous avons mieux que des rochers , Excepié Napoléon , quel homme pouvez-vous comparer à notre Gaffori ? Quel héroïque dévouement à son pays ! Écoutez , monsieur l'ultramontain... Dans la guerre de l'indépendance , les Génois étaient maîtres de Corte , Gaffori , docteur en médecine , est nommé par une consulte nationale généralissime des troupes insulaires : il s'avance à leur tête , attaque l'ennemi , l'oblige à quitter la ville et à chercher un asile dans la citadelle. Vain refuge ! il ira l'en débusquer. Toutefois un incident peut l'arrêter : des fuyards s'étaient emparés d'un enfant , et cet enfant pourrait devenir la cause de leur salut. Le général se trouve dans une position des plus critiques. Des

CORSE.



Engraved by J. G. D. L.  
J. G. D. L.

ILE D'AJACCIO.



canons sont pointés sur sa maison : s'il ose marcher contre la citadelle, sa demeure sera réduite en cendres, et cet enfant sacrifié. Que faire? On perce à jour sa maison; il se porte d'un autre côté : la prise de la citadelle devient inévitable. Mais tout-à-coup l'enfant paraît sur le rempart; le feu cesse : un cri d'horreur se fait entendre parmi les assiégés; leur chef est immobile, pâle, muet. Vaut-il se retirer? non... Le signal du combat est de nouveau donné. La résistance est opiniâtre, désespérée, l'attaque furieuse. On demande à capituler. Dans l'intervalle des pourparlers, on détache l'enfant miraculeux que le Ciel a préservé d'une grêle de balles. Les conditions sont acceptées; la garnison se dirige sur Calvi. Galfiori tient cet enfant pressé contre son cœur; il a peine à cacher ses larmes : c'était son fils! «Voilà l'homme qu'a produit une ville natale! Si vous avez des Césars, nous avons un Brutus.» Voici Corte! »

« A voir ce château-fort sur ce formidable roc, ces maisons superposées au versant rapide de cette crête, et allant comme se perdre insensiblement dans la plaine, on pourrait en comparer l'ensemble à ce gigantesque oiseau d'Amérique, le condor, qui, se posant au pied de trois montagnes, la tête haute, les ailes étendues, défierait la tempête déchaînée à leur cime. »

Il avait raison, mon brave Cortinais; l'aspect de son pays est remarquable; le poète n'y passerait pas sans lui consacrer un chant; et moi, voyageur obscur, je te salue, région des orages et de la liberté! Jamais, quand la fanfare belliqueuse du cor sauvage faisait un appel civique à tes nobles enfants, jamais ils ne furent les derniers au rendez-vous de la patrie. Soit à la voix des seigneurs ultramontains du moyen âge, soit au signal de nos Philopœmènes, toujours ils accouraient bouillans de courage et d'enthousiasme; leur indigence guerrière ne voulait que de la poudre et des balles. A qui leur eût demandé comment ils faisaient quand ils étaient blessés, eux qui n'avaient point d'ambulances ni d'hôpitaux, tous auraient pu répondre comme ce Corse, au laconisme spartiate: « Nous mourons! »

Les tableaux variés qui s'offraient à ma vue m'avaient fait oublier la fatigue. L'air incisif de la montagne dilatait ma poitrine embrasée par une nuit de veille et d'émotions; la rosée matinale semblait s'infiltrer dans mes veines et rafraîchir mon sang; je sentais un bien-être infini. Je descendis à l'hôtel renommé de M. Pochon. Après

quelques heures de repos, je courus chez un de mes meilleurs amis, ancien officier, qui, retiré du service, se trouvait au sein de sa famille. Le capitaine Pieraggi est un de ces loyaux militaires qui, rentrés dans la vie privée, sont aussi scrupuleux dans l'accomplissement de leurs devoirs sociaux qu'ils furent fidèles à l'honneur de leur profession. Homme d'opinions consciencieuses et d'un patriotisme éprouvé, il n'a jamais dévié de ses principes, et se console des persécutions par l'estime et l'intérêt qu'il inspire à tant d'égards.

Corte forme le point central de l'île; pendant la grande révolution insulaire, Paoli y avait établi le siège du gouvernement national: on ne doit pas être surpris que la mémoire du libérateur soit un objet de culte pour ses habitants.

Le jour de mon arrivée, le capitaine voulut me mener à la citadelle: il était impatient de savoir quel effet produirait sur moi l'aspect général de son pays; il n'est aucun de ses compatriotes qui n'en soit fier. Il faudrait pouvoir transformer sa plume en compas géométrique pour donner avec exactitude les figures diverses, les lignes de toutes sortes, les droites et les courbes, les angles et les triangles, les coins et les recoins pleins de grâce que présentent ces localités.

Le monte d'Oro, se dessinant à l'est du monte Rotondo, tourne à droite, déploie son immense coté coupé par le grand chemin, et n'a pour limite qu'une espèce de promontoire sur lequel sont assis quelques villages. Sur ces hauteurs, on aperçoit encore les vieux murs ébréchés et les monceaux de bloc composant autrefois le château du comte Bel Messere Colonna, de ce preux chevalier qui, disent nos vieilles chroniques, terrassa un roi maure en champ clos, lui accorda la vie à condition par lui de se convertir à la foi chrétienne. Au-dessous de Venaco la rivière de Vecchio se creuse un lit pierreux, protégé par des corniches rocailleuses et les franges festonnées des sapins du pays de Vezzani: elle eût enrichir de ses eaux celles du Tavignano, qui va s'ensevelir sous les décombres romains d'Aéria.

Voilà ce qui frappe au premier abord quand on a pénétré dans la citadelle; mais si, du château, on contemple à ses pieds les gouffres du Tavignano, et un peu plus loin les ondes de la Ros-tonica, qui semblent être des lames d'acier d'un brillant poli, on ne saurait se défendre d'une sorte d'éblouissement, ni d'un frémissement de plaisir, en plongeant la vue dans les gorges où descendent les deux rivières, tant la nature a

pris soin d'y étaler ses sauvages et terribles beautés.

Descendus sur le plateau de Saint-Marcel où la ville se termine, nous dominions une vallée charmante et des coteaux couverts de jardins, de vignobles et de maisonnettes. Il était midi. Les laitages délicieux, l'eau si fraîche et les truites de la Rostonica nous rappelèrent que nous étions à jeun : nous regagnâmes le logis.

Après de nombreuses courses aux environs, je me dirigeai vers le Niolo, conduit par un jeune berger de ce pays. Fatigué de gravir pendant cinq heures et de suivre un chemin inégal et tortueux, presque toujours tracé dans le roc, j'avais hâte d'en sortir. Quand j'eus découvert la jolie vallée qui forme une espèce de conque au milieu des plus hautes montagnes, l'ennui que m'avait donné la monotonie de la route fit place à la plus vive émotion de plaisir que j'eusse encore éprouvée. Là six villages groupés ensemble ont des mœurs, un caractère différents des autres cantons : leurs habitants vivent isolés, ne s'allient qu'entre eux ; leur territoire est petit, mais bien cultivé ; ils ont de nombreux troupeaux dont ils trafiquent dans l'île ; ils émigrent plusieurs mois de l'année pour les conduire dans un climat moins âpre. Pendant ce temps de solitude, les femmes filent le lin et la laine qui doivent vêtir leurs familles ; placées autour du foyer qui flambe toujours au milieu de la chambre, ne laissant d'issue à la fumée que la porte et les fentes du toit, elles s'asseyent par terre à la manière orientale. Ces femmes sont généralement grandes et jolies, vêtues de longues robes de drap posées sur un jupon de même étoffe, mais de couleur différente. Leurs cheveux sont réunis sur le sommet de la tête par de nombreuses tresses, et recouverts d'une petite coiffe noire. Pourquoi faut-il que la mode française introduise partout ses tyranniques changements ! Bientôt il n'y aura plus de trace de cette gracieuse coiffure.

Notre jeune et spirituel Jacobi, dans l'introduction de l'histoire de la Corse qu'il vient de publier, en esquissant le tableau de chacune de nos contrées insulaires, a décrit celle de Niolo avec une richesse de style et de pensées remarquable (1).

(1) « C'est, dit-il, dans cette vallée originale qu'habitait la population la plus robuste, la plus active et peut-être même la plus vertueuse de la Corse. On croit reconnaître, soit dans les ornements du costume, soit dans le caractère et les mœurs

Je trouvai la plus aimable hospitalité au chef-lieu du canton qu'on appelle Calacucia, dans la famille Or.... J'y passai la nuit. Le lendemain, je priai mon hôte de me procurer un guide pour me conduire à Vico ; ce guide me fut bien utile, car de Calacucia à la forêt d'Ajtona, il n'y a pas même de sentier. Après avoir gravi une haute montagne, nous arrivâmes à la Bona di Vergio : j'y fis une halte. Cette belle forêt d'Ajtona s'y présente comme un tapis formé de mille et mille pins, chênes et sapins, et va finir contre d'immenses rochers. Ajtona suffirait aux besoins de notre marine. On a abandonné son exploitation, et nous tirons à grands frais nos bois de matière de l'étranger, tandis que nous avons tant de richesses à la porte de Toulon.

Les difficultés du chemin trouvèrent leur terme à la commune de Cristinacce, où je me reposai un moment. Je passai la nuit à Vico, d'où je me mis en route pour Ajaccio. Ce fut à l'entrée, au nord, et dans la grande avenue, que je fis la rencontre d'un de mes parents, mieux initié que moi dans la connaissance intérieure de la partie ultramontaine de la Corse ; et c'est lui qui va la décrire.

« des Niolins, quelques traces gothiques ; mais on a en tort  
« d'en rechercher d'arabes, parce que rien n'est plus opposé  
« que les mœurs africaines et celles de ces frânes et loyaux  
« montagnards.

« Cette région, couronnée de neiges éternelles, posséde plus  
« siurs lacs dont les plus célèbres sont ceux qu'on nomme Creno  
« et Ino. Le premier à un aspect sombre, imposant, mystérieux.  
« Un bruit sourd retentit autour du réservoir ; c'est l'effet  
« du choc des eaux qui pénètrent à travers les rochers. La pro-  
« fondeur du Creno, sur lequel les indigènes ont des légendes  
« superstitieuses mais poétiques, n'a jamais, dit-on, été me-  
« surée et paraît vraiment prodigieuse. A peu de distance au  
« nord-ouest du Creno, se trouve l'Ino. L'emplacement de ce  
« lac ressemble à un antroitoir renversé ; on y arriva en gravis-  
« sant des rochers arides, mais l'arrivée n'en est pas pourtant  
« très-difficile. Un panorama des plus magnifiques se déroule  
« aussitôt aux regards du visiteur de l'Ino. L'île se déploie da-  
« vant lui sous un ciel pur et serein. Il éprouve alors une espèce  
« de ravissement ; le bruit des eaux qui s'élancent en cascade  
« du bassin qui est à ses pieds, et où se jouent des myrtilles de  
« truites argentées, attire son attention, et il distingue le lit  
« d'une des principales rivières de l'île ; c'est le Golo qui prend  
« sa source dans l'Ino, arrose le pays au nord-ouest, etc....  
« Les deux autres rivières les plus importantes partent du  
« Creno.

« Ce sont le Tavignano et le Liamone. — Celui-ci dirige son  
« cours vers la partie sud-ouest du pays, touche à la noble  
« contrée de Ginaro, et s'écoule en souvenirs du moyen âge, et  
« se perd dans la mer, non loin des ruines de Sagone, autre  
« villa insulaire dont il ne reste plus que le nom. »

DE SUSINI.

Corte. — Ornano. — Istria. — La Rocca.

Chaque ville a sa physionomie, son style, son côté plus ou moins intéressant. Les mœurs, les souvenirs historiques, les charmes de la poésie et des arts, les douceurs de la température, de la langue et des mœurs, attirent sans cesse des étrangers en Italie, toujours ancienne et toujours nouvelle. Il en est des pays comme des hommes : lorsqu'un passé mémorable leur assure une célébrité, on accourt de toutes parts les visiter ; l'imagination embrasée du poète voyageur les parcourt pied à pied, les interroge de mille manières, les fait quelquefois parler quand ils se taisent. Non-seulement tout ce qui a été dit avant lui est vrai, mais ses propres découvertes doivent y être ajoutées, avec leur nouveauté, leur merveilleux. — En revanche, quand un pays ne se recommande pas d'après les types reçus de l'admiration générale, il n'inspire nul intérêt de curiosité, nulle prévention entraînante, jusqu'à ce qu'une main habile, un talent supérieur le fassent mieux apprécier. Qu'était-ce donc que l'Écosse, ses montagnes et ses élans, avant l'auteur de *Waverley* ? Le voyageur qui avait familiarisé son regard au matériel grandiose et régulier, exercé son goût, poli ses sensations aux classiques perfections des contrées d'Italie, pouvait-il, avant les descriptions qu'en a faites Walter Scott, admirer les sites et les irrégularités agrestes de l'Écosse ?

C'est par une transition de ce genre que nous allons de l'Italie continentale à l'Italie insulaire ; des antiques cités, si vastes, si colossales, si poétiques de l'une, aux petites villes, aux modestes bourgades, aux agglomérations étiées, aux montagnes, aux précipices, aux torrens de l'autre. Il est vrai que la transition serait moins raboteuse si l'on débûtait par Ajaccio, qu'aucun monument des Césars ni de Léon X ne recommande, mais que le berceau de Napoléon signale à la curiosité étrangère, autant que le Colisée, le Vatican et tous les monuments possibles.

Par quelque côté que vous entriez dans cette péninsule corse, vous y êtes entraîné par un point de vue séduisant, par un charme irrésistible. On est à peine arrivé par la grande route de Corte à un mille de distance et à l'enfoncement de la baie dénommée les *salines*, qu'une

superbe avenue de jeunes ormeaux à taille élancée s'ouvre et semble inviter gracieusement à s'y introduire. De tous les côtés, mêmes attraits et mêmes séductions. À droite et en face, des vignobles remplis de raisins exquis, parsemés de maisons de campagne, des vallées d'orangers exhalant un parfum suave, des enclos d'oliviers, d'arbres fruitiers, des églises, des mausolées, un jardin des plantes et une pépinière où grandit la canne à sucre aussi robuste qu'aux Antilles ; une chaîne de montagnes tournantes, et déclinant de manière à creuser une embouchure en ligne droite, se joignant ensuite à d'autres montagnes qui se relèvent, prennent la ville à dos et s'étendent pendant plusieurs lieues à l'ouest.

Sur la gauche de l'avenue, est le golfe paisible qui s'arrondit en immense et profond hémicycle. Il se continue, tantôt en ligne droite, tantôt en ligne courbe, jusqu'à l'extrémité de la citadelle, se contournant ensuite en disques jusqu'à la place d'armes de Myot ; de cette place à la chapelle des Grecs, et successivement au cap de Fieno et aux îles Sanguinari. Ce cap et ces îles pointent courageusement dans la pleine mer du golfe, interceptent le courant des vents de la Provence et abritent Ajaccio. La perspective de la baie est embellie par celle de ses bords et par le contre-coup de la côte (la Costa). Plus avant sur ces mêmes bords, on aperçoit la ville même d'Ajaccio, ses faubourgs oblongs, ses toitures rougeâtres, ses maisons blanches, le dôme de sa jolie cathédrale, ses grandes places, ses fontaines, ses mûles, ses casernes, sa citadelle triangulaire, ses embranchemens de rues, enfin tout un gracieux et varié pêle-mêle de la partie matérielle sise au levant. Un certain mouvement maritime s'y annonce extérieurement. Des navires entrent dans le port, tandis que d'autres s'en éloignent ; d'autres, et ce sont les moins lourds, remplissent le creux de la rade du faubourg ; d'autres enfin stationnent plus en évidence. Forts de la solidité de leur charpente et de la garantie des rivages, ils semblent porter défi aux vents de l'Afrique et de la Syrie, qui parfois viennent bouleverser ces bords ordinairement houleux, ainsi que les petits établissemens d'un commerce journalier confiés sur les quais à la discrétion d'un ciel bienfaisant.

L'aspect de ces navires confondus sur un point, éparpillés sur d'autres, se marie avec bonheur au matériel extérieur de la ville. Un soleil riche et tourbillonnant de lumière, une atmosphère brûlante pendant l'été, un horizon pur et azuré, mais projetant des vapeurs étincelantes, fréquemment épaissies par des nuages de poussière, enrichissent l'éclat de ce demi-tableau d'Ajaccio pris de la grande avenue. Les émotions qu'on éprouve sont agréables, énergiques. On arrive après vingt minutes de marche à l'entrée du nouveau cours, où je m'arrêtai et cherchai un gîte dans l'hôtellerie la plus proche. J'avais besoin de repos; je dormis jusqu'au lendemain : dès mon réveil je me bâtai de mettre à profit la fraîcheur matinale.

Je me retrouvai d'abord sur le cours, où j'étais hébergé entre les deux rangées de maisons qui le longent et les arbres qui en interceptent la vue. Je fus charmé de l'ordre symétrique de leur emplacement, de l'élégance de leur construction : il en est parmi elles qu'on pourrait élever dans les plus belles rues de Paris. Le théâtre Saint-Gabriel, la nouvelle préfecture sur le point d'être achevée, me retracèrent les théâtres des boulevards, leur dessin externe, les modernes bâtimens qui les avoisinent : c'est absolument même genre et même style. Tout ce que je voyais me présentait les élémens d'un quartier nouveau, et une tendance de la vieille cité à s'agrandir du côté septentrional. Je l'eus bientôt dépassé pour me trouver sur le haut de la place Bonaparte.

Ses vastes dimensions et leur entourage matériel me frappèrent. L'aile droite de l'ancien séminaire, l'hôpital Saint-François, le magnifique hôtel Pozzo di Borgo, quelques débris du vieux rempart, bornèrent un instant mon coup d'œil empressé de s'élancer au loin. Le golfe d'Ajaccio, non dans son enfoncement que j'avais admiré la veille, mais dans toute son étendue et ses circonscriptions latérales, se déploya à mes yeux. Une côte de cinq lieues garnie de tours et de montosités protectrices s'allongeait et se fractionnait en sinuosités vers le cap de Muro. Mon regard, se détournant à droite, découvrit la mer plus en long et en large jusqu'aux vapeurs lointaines qui m'apparurent comme voilant les rivages de la presqu'île sarde de l'Asinara; plus à droite et à l'ouest, mon horizon fut limité par des monts, des collines et vallées exploitées avec un art admirable. — Je perçai dans les rues intérieures qui me semblèrent droites, spacieuses,

parallèles, aérées, embranchées les unes avec les autres. Puis, me tournant du côté du soleil naissant, je le vis se développer en jets lumineux sur la place d'Olmo, dorer les granits et les eaux jaillissantes de sa fontaine centrale, se ramifier sur les quais, le canal et la rive en face, sur les tours et les crêtes plus éloignées. Les bases granitiques et larges de la fontaine ne me parurent pas dignement couronnées. Point de colonne, point de statue sur leur sommet. La colonne et la statue de la place Vendôme franchirent dans ma pensée l'espace de trois cents lieues; la statue surtout, me disais-je, du jeune général Bonaparte serait mieux sur le point culminant de sa ville natale, le visage tourné vers la France : c'est le puissant empereur qui doit brandir son sceptre sur la colonne Vendôme. Je m'acheminai du côté du quai en parcourant la belle esplanade qui s'y joit, examinant la nouvelle et jolie maison commune, les alignemens symétriques, les dimensions harmonieuses de plusieurs bâtimens. Le plus grand ouvrage d'Ajaccio est sans contredit son môle avec ses quais; mais il s'arrête trop court, laissant dégarni le vaste demi-tour de la baie. Ajaccio, il faut l'avouer, offre trop à faire. Cette petite Naples en germe mériterait d'atteindre son développement et sa maturité. Il faudrait que la France reconnaissante lui avançât quelques millions en retour des milliards et des trophées de gloire que son illustre fils répandait à pleines mains sur elle. — Mais allons visiter les quatre murs qui l'ont vu naître.

Le trajet ne fut pas long. Je me jetai d'un seul bond sur un espace de terrain égal, ombragé d'acacias, servant de place à une façade de trois étages, auxquels six fenêtres de front donnent le jour. Une cour en dedans, dominée par une longue terrasse atténuée à un bras allongé, écrasé, et ne s'élevant guère que jusqu'au premier de la maison : voilà le carré sur lequel l'habitation s'élève; on y entre par un jeu d'escalier fort simple. Le premier est de tous les appartemens le plus richement meublé, celui qui offre les compartimens les plus propres à une grande représentation. Il était destiné, à des époques du glorieuse mémoire, à faire écho aux fêtes des Tuileries. Le portrait de l'auguste maître s'y fait remarquer enveloppé dans son hermine souveraine, le front couronné. On me fit monter au second, dans une pièce d'une grandeur ordinaire, éclairée par plusieurs jours, et s'enfonçant dans une alcôve : c'est là que Napoléon parut au



Fig. 2.



Fig. 1.

monde. Dirai-je toutes les pensées qui surgirent à mon esprit, les émotions ou plutôt les visions brillantes qui m'obsédèrent? Autant vaudrait-il prétendre embrasser le globe d'un seul coup d'œil, personnifier toutes les nations civilisées dans un seul homme. Renfermer dans une enceinte de quelques pieds leurs insignes de victoire, leurs chars de triompho, autant y rassembler les potentats de l'Europe conquise agenouillés, nouveaux rois mages auprès d'un berceau.

Je m'éloignai de la maison impériale et poussai jusqu'à la place Spinola, nom génois qui devrait être effacé d'une ville corse. L'ovale de cette place, avancé dans le golfe parallèlement à la citadelle, me permit d'inspecter la forme diagonale et les contours anguleux de cette dernière. Isolée en mer, et ne tenant plus que par un pont-levis à la terre, entourée de larges fossés, soutenue par des remparts et des bastions d'une élévation extraordinaire, surmontée de batteries, flanquée de forts, de tours, de plates-formes, approvisionnée d'une artillerie formidable, de canons entassés, de moneaux de bombes et d'obus, cette citadelle, entièrement indépendante de la ville, serait inexpugnable, sans les hauteurs qui la dominent au dehors et vers le septentrion. Son aspect martial est mitigé par ses pavillons, ses parterres fleuris, ses revers métamorphosés en jardins, séparés de distance en distance par des bouches à feu. Pendant que je me livrais à l'attrait de cette contemplation, je sentis le sifflement d'une brise légère chatouiller mon oreille, en même temps que le bruissement croissant des vagues qui battaient le rempart. C'était le réveil périodique du vent qui venait rafraîchir la ville, la parcourir, la transpercer pour ainsi dire en tous sens. Mon regard se reporta vers le golfe, dont la perspective me parut plus riche et plus éclatante. Sa surface, quelques heures plus tôt unie et compacte, venait de se soulever et bondir. Ses vagues écumantes s'abîmaient dans les tourbillons de flammes que le volcan du jour avait enfantés. Le souffle renforcé de la brise en multipliait les phénomènes. Des montagnes de neige, des palais éblouissants, des vallons ou conques, m'apparaissaient et disparaissaient tour à tour. Il y avait assaut de grandeur entre le ciel et la terre : j'en étais émerveillé, et ne me dérobai qu'à regret à cet enchantement magique.

La chaleur qui commençait à m'accabler me fit chercher un abri dans l'église Notre-Dame. J'en fis le tour; j'en observai les dimensions, les

ornemens, et plus particulièrement le grand autel en marbre de Carrare, présent patriotique de la princesse Elisa Napoléon. Cette circonstance me rappelle le désir exprimé par l'illustre exilé mourant à Sainte-Hélène, de voir reposer ses cendres à côté de celles de ses ancêtres, sous les dalles de cette cathédrale, dans le cas où les bords de la Seine et son peuple français les eussent repoussées. La raison politique a-t-elle pu méconnaître la moralité profonde de ce vœu? Le berceau et la tombe rapprochés auraient résumé le grand passage sur la terre de celui qui en avait été le maître, et qu'une pelletée du poussière eu séparait à jamais.

Je me déterminai à suspendre mes courses et attendre le déclin du jour. En rentrant chez moi, ce qui se passait au dehors ne tarda pas à exciter ma curiosité : c'était un flux et reflux de monde qui encombraient les rues, une animation générale et forte, dirigés vers une promenade construite le long des bords de la mer; j'eus hâte d'y courir. C'est une œuvre gracieuse et magnifique que cette promenade; les rivages de la Méditerranée n'en offrent guère de plus agréables. Le boulevard monumental sur lequel elle repose lutte corps à corps avec les aquilons de la Libye. L'allée qui le borde et ses détours élégants me menèrent à la chapelle des Grecs à travers les haies d'une population bouillante. Cette chapelle, consacrée à la Sainte-Vierge des Carmes, la première située à l'entrée du golfe, est l'objet d'une vénération toute particulière de la part des marins pleins de foi; dans leurs courses périlleuses, ils l'invoquent fréquemment et s'agenouillent devant sa divine effigie, leur compagne inséparable. C'est peut-être (à part la communauté de la température et de la langue) le principal rapport qui existe entre Ajaccio et l'Italie, que celui des pratiques religieuses. Ces dévotions, ces neuvaines journalières, ces vœux et pèlerinages pour tant de madones et de saints protecteurs, originairement italiens, s'y conservent malgré l'envahissement progressif des mœurs françaises; sous tous les autres rapports, ce sont ces dernières qui prévalent. Voyez ces chapeaux de femme en place des *mezzos*, ces robes lacées, ces tailles, ces châles, ces chaussures, et tout l'ensemble de ces toilettes; tout cela est français. Approchez de ces brunes à l'œil noir et étincelant, au teint expressif, à la coupe de figure grecque, aux contours moelleux; entendez leur son de voix, leurs paroles embrasées, leurs accents insulaires et continentaux; observez la vi-

vacité comprimée de leur démarche : tout cela est français. Observez les hommes qui les accompagnent, leur costume, leur genre, leurs prévenances et leurs nouvelles façons de galanterie ; voyez l'homme du peuple, de la marine, du commerce, avec les goûts et les besoins qu'il s'est créés : tout cela est français. Oui, tout est français ou corse dans ce que je vis à Ajaccio ; presque rien n'est italien. Le plus grand de ses fils n'était lui-même qu'un bloc précieux corse travaillé et fini en France.

Je prolongeai ma promenade jusqu'à Barbiagia, délicieux jardin renommé par la suavité de ses oranges. Un léger esquif chargé d'une bande joyeuse, conduit à vol d'oiseau vers la ville par de vigoureux rameurs, me reçut à bord. Le jour baissait ; le soleil s'éclipsait derrière les montagnes : on ressentait encore l'empreinte de ses traces. L'approche d'Ajaccio par mer, à la nuit tombante, charmait mes yeux, délassait mon âme, complétait mes points de vue. Je revois la ville se déroulant en amphithéâtre et reproduisant en forme de coulisses d'une salle de théâtre les édifices contournés de la place Napoléon. L'obscurité eroissant, l'éclat d'un firmament étoilé, ses effets clairs-obscur sur le lac stagnant que ma barque sillonnait ; l'apparition de la lune d'Ajaccio, rayonnante et belle comme son soleil, ses lueurs argentées confondues avec la blancheur des maisons et les cercles étincelans de la surface de l'eau, confondaient et blanchissaient tous les objets en perspective. Je ne distinguais plus que par le bruit et le mouvement le flot populaire regnant sa demeure. Je n'apercevais plus que des ombres blanches, et comme des fantômes enveloppés dans des linéals, gémissant sur la fin douloureuse du noble fils de ces contrées.

La pureté éblouissante de la soirée me ramenait vainement à des idées de fête et de joie. Des inspirations plus élevées s'emparaient de mon être. Que de vœux gigantesques, de colossales chimères, venaient m'assaillir ! J'aurais voulu pouvoir détacher, amonceler de mes mains tous les massifs globuleux de la Corse, les ériger en monument pyramidal, et y transférer les grands uscmens de Sainte-Hélène, grouper dessus ces myriades d'étoiles disséminées sur cette voûte brillantée, pour en former des diadèmes et des auroôles plus radieux encore que ceux de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Il me semblait, à moi, que la réalisation de mon rêve bûterait les destinées de l'humanité, que le génie du grand homme d'A-

jaccio, planant si près de la France et des nations jadis ses sœurs, lancerait ses éclairs et appellerait la ville et le monde à un avenir plus glorieux.

### *Ornano, Istria, la Rocca.*

Le lendemain je continuai mes courses dans l'intérieur de l'île, pressé par le temps, contrarié de ne pouvoir multiplier mes haltes et mes points de vue. Je m'éloignais d'Ajaccio, laissant à ma gauche la grande route qui m'avait conduit et me dirigeant au levant par le chemin en face. Je compris, dès mon début, la différence du sol et des contrées où j'allais m'engager. Les plaines de Campo di Loro, riches et fertiles attenances d'Ajaccio, arrosées par la rivière de la Gravona, se présentèrent avec moins de charme que dans toute autre saison. Leurs quartiers, la plupart du temps tapissés de belles nappes de verdure, étaient jaunés et presque dévastés par les chaleurs dévorantes de l'été. En moins d'une heure, je les eus dépassés pour monter vers le village de Cauro, abandonnant sur ma droite d'autres plaines que le torrent de Prunella ravage dans ses débordemens, limitrophes à l'ancien comté du Frasso. Des bâtimens et des tours délabrés s'aperçoivent de loin et semblent s'arroger encore l'empire seigneurial de la côte, ainsi que des tours et îlots inférieurs de Capitiello et de l'Isoselle. Je passai le torrent sur le pont de la Pietra posé sur deux rocs, et abordai les environs de Cauro, empreints d'événemens historiques si déseisifs pour l'ancienne nationalité corse, et des hauts faits qui l'illustrèrent. L'héroïque Sampietro y trouva une tombe creusée par la trahison et l'infamie à gages. Son assassin, marchant par les Génois, était son parent, son compagnon d'armes, son homme de confiance : l'histoire nationale l'a flétri en faisant de son nom (de Vittolo) le synonyme de trahison à l'amitié et à la patrie. Jamais tant d'abjection humaine et tant de dévouement patriotique ne se trouvèrent en présence.

Des monticules de Cauro, je plongeais dans les profondeurs du charmant bassin d'Ocana, d'Ecica et Suarella, et sur les verdoyans pâturages de Bastelica, j'atteignis enfin l'embouchure de Saint-Georges, montagne connue par ses eaux thermales froides et haut placées en face, bien que fort loin d'Ajaccio. Ayant commencé à la descendre du côté méridional, une configuration complètement neuve se dessina ; les monts, les vallées, les promontoires, les ruisseaux, les vil-

lages, s'élevèrent, s'abimèrent, se parsemèrent devant moi. Les contrées qui les renferment sont celles qui constituaient dans les siècles antérieurs les deux fiefs d'Ornano et d'Istria. Les dimensions topographiques en sont fortes, originales, et retracent le simulacre d'un de ces grands vaisseaux de haut-bord garnis de batteries, percés d'ouvertures légères et inaccessibles ailleurs que sur certains points. L'engorgement qui se forme à l'extrémité supérieure s'élève jusqu'aux montagnes de Zicavo, pays du général Abbattucci, moissonné au printemps de sa gloire. Napoléon et Moreau le regardaient comme *une des plus belles espérances de la République*. Les plaines sillonnées par la rivière et les lacs de Taravo, ainsi que la jolie anse de Porto-Pollo, terminent l'extrémité inférieure. De ces deux extrémités partent deux grandes chaînes de montagnes, les unes descendant tantôt droites, tantôt tortueuses vers la mer, les autres remontant en sens contraire. Leur vaste sein où s'enferment tant de localités, rétréci d'abord, s'élargit, s'étend et trace sur l'horizon des lignes hautes, inégales et capricieuses. A l'entrée de la chaîne méridionale, transparaissent les ruines de l'ancien château-fort d'Istria, au milieu des chênes verts qui les entourent. Les villages de Sollacaro et Calvese, au *solcil rare et chéri*, en garnissent la pente au-dessous. A leur droite, se montrent en promontoire ceux de Pietreto, de Bichisano; et plus haut, ceux de Mocet Croce, Corrano et Livese s'engorgent et s'éclipsent. En-deçà du Taravo, tout près des montagnes de Zicavo et Cozzano, les vallées gracieusement boisées de Zigliara et Forciolo offrent leurs huiles et leurs laitages parfumés. Plus bas, s'échelonnent les villages de Sainte-Marie, de Siebé d'Ornano; plus bas encore, les grandes bourgades de Canale et Vargualé, préférables aux autres par la beauté, la richesse de leurs sites, leur culture avancée.

J'embrassais d'un seul regard l'ensemble de ces contrées, autrefois assujetties au régime féodal. Leurs mœurs devaient naturellement différer de celles que j'avais observées à la chapelle des Grecs. Je traversais les villages d'Orbalcone et d'Albitrecio, et j'allais franchir les rives rocailleuses du Taravo, lorsque la vue rapprochée de Sainte-Marie d'Ornano me rappelant d'excellents parents qui l'habitent, me suggéra l'idée de leur rendre visite. J'y fus le bienvenu et comblé de ces égards hospitaliers qui de nos jours se rencontrent rarement au même degré que dans l'in-

térieur de la Corse. L'abord de ces lieux et de leurs habitants me fit sentir la démarcation prononcée qui les séparait d'avec ceux que j'avais quittés le matin même. A travers les démonstrations cordiales de mes hôtes, je démêlais un air de tristesse. Je me permis de leur en demander la cause. « L'aigle des montagnes ne fond plus sur les vautours de mes plages, me répondit-on : depuis que Camille Ornano n'est plus, les paysans, non contents de nous avoir dépossédés de nos anciens domaines seigneuriaux de Cupobia, Cavo-Nero, nous disputent jusqu'à la jouissance de ceux qui nous restent.

Ce peu de mots esquissait l'état social du pays. Les descendants des anciens seigneurs d'Ornano et d'Istria n'ont actuellement qu'une influence de tradition. Les communes ont réagi contre eux et leur importance feudataire. Elles ont usurpé leur sol, le possèdent par indivis, en font et refont la distribution annuelle par familles, les soutiennent fraternellement les armes à la main : chaque jour, elles commettent des envahissements, l'œil redoutable de Camille n'étant plus là pour les surveiller, les surprendre, les châtier; car, Camille avait lui seul plus de cœur et de bravoure que tous les paysans et toutes les communes ensemble. Une attitude armée, voilà l'aspect habituel de l'homme de ces contrées. Ma première rencontre à la descente de Saint-Georges me le prouva. La veste et le pantalon bruns en drap corse, la casquette, le fusil, la ceinture (ou charchera) avec pistolets et stylet attachés, composent l'accoutrement ordinaire et singulièrement martial de l'habitant. C'est ainsi qu'il vaque à ses affaires, comme il obéissait anciennement au commandement seigneurial et vice-royal de Vincintello d'Istria, si belliqueux et chevaleresque dans ses expéditions cismontaines, sous les enseignes et les toisons d'or des souverains aragonais. Tout ce qui se passait autour de moi confirmant une foule d'anecdotes relatives aux rivalités et aux animosités particulières entre familles considérables, navrait mon âme corse. Je pris un affectueux congé de mes hôtes, fort désireux de me retenir. Quel pays ! me disais-je, quels habitants braves, hospitaliers, capables de dévouement ! Pourquoi la civilisation n'a-t-elle pas encore adouci tout ce qu'il y a d'âpre dans leurs mœurs primitives sans en altérer l'énergie et le caractère ? L'alliance de ces qualités serait elle donc une œuvre chimérique à poursuivre ?

L'heure avancée du jour me retint du quel-

ques pas en-deçà de l'embouchure de Cilaccia. Je passai la nuit moins chaudement que la veille à Casalabriva, avant-poste du nouveau pays où j'allais entrer. Ce pays était la Rocca, ancienne province féodale de la Corse, fameuse par le rôle qu'elle a joué dans les annales insulaires, par le génie élevé de ses habitants, par l'étendue et la richesse de ses domaines. Qui n'a pas entendu parler dans l'île des anciens seigneurs ultramontains, de leurs armées de vassaux, de leurs guerres patriotiques, de leur bravoure, de leur persévérance durant tant de siècles à soutenir l'indépendance cirnienne, à abattre l'hydro constamment renaissante de la tyrannie génoise ? — Entrons dans la plus belle de leurs possessions. Les premiers abords sont abreuvés de leur sang. C'est à Cilaccia, porto d'entrée au nord de la Rocca, que le dernier de ces seigneurs, le comte Rinuccio, périt dans une embuscade dressée par la perfidie ligurienne. Avec lui, s'éteignit la domination des chefs ultramontains ; non que leurs héritiers n'aient conservé une haute position locale ; mais elle se trouva dès-lors brisée, morcelée, et enfin paralysée par les dissensions intestines que l'étranger ne cessa de fomentier avec adresse. On ne les vit plus, à l'imitation de leurs illustres aïeux, soulever les bannières de l'indépendance nationale, renouveler ces rendez-vous de guerre, ces combats opiniâtres qui avaient signalé les Giudice, les Arrigo, les Vincintello, les Jean-Paul de Lera. On ne les vit plus aspirer à affranchir du joug étranger l'île entière, dont leur abaissement amena celui de sa nationalité.

En franchissant l'engorgement de Cilaccia, au midi, j'entrevis les vieilles ruines de l'ancien château de la Rocca, que l'élévation de son emplacement bicéphale plaçait en vedette pour les agressions du dehors comme pour celles du dedans. Des romparts qui s'écroulent de vétusté, des blocs dispersés, des chambres, des citernes, des prisons, des souterrains, c'est tout ce qu'il en reste, comme du château d'Istria, situé tout auprès, sur le sommet de la montagne de Cilaccia, de manière à s'entendre pour la défense commando des seigneuries de la Rocca, d'Istria et d'Ornano. J'arrivais à Olmeto, petite ville natale du général Galloni, dont Murat prisait si haut les talents : ses coteaux en pente douce sont beaux et productifs. A leurs pieds, s'étend la riche et féconde plaine de Baraci, avec ses eaux thermales d'une efficacité renommée, avec sa rivière et ses sinuosités charmantes, avec le voisinage de Propiano, point

commercial d'une importance remarquable. La rapidité de ma course m'eut bientôt fait apercevoir la rivière du Valinco et son dernier méandre dans la plaine majestueuse de Tavaria. Je me disposais à la traverser ; un spectacle inattendu attira mon attention.

A un mille de distance et par-delà la rivière, un flot de gens à cheval, sortant d'un défilé resserré entre des rocs et des broussailles, déborda soudain avec impétuosité sur le rivage et s'y posta tout le long. Un jeune homme chevauchant bride abattue, paré comme en un jour de fête, voulut bien me dire de quoi il s'agissait. Il était le messager de la cavalcade qui amenait d'Istria une jeune personne d'historique lignée, chez un de ses cousins de Sartène auquel elle allait se marier. Ce dernier était le fils d'un de ces anciens hommes de famille autrefois inféodés au sol.

Un dépêchement tel que celui d'Istria à Sartène eût été simplifié au moyen d'une chaise de poste en France ou en Angleterre. Mais dans les hautes régions de la primitive Rocca, on évoqua la pompeuse coutume de ses temps chevaleresques. Des cortèges furent organisés par les parens des deux fiancés. Les chevaux les plus fringans, les cavaliers les plus allurés, les barnachemens les plus magifiques, furent recherchés. On voulut rivaliser de luxe et de goût. Déjà l'escorte commençait à poindre sur la colline : la descente et le rivage en-deçà en furent soudainement encombrés. Les deux cortèges ne se trouvèrent plus séparés quo par le courant du Valinco, frontière sarténoise au nord. Je pus les voir à mon aise, et ce ne fut pas, je l'avoue, sans en rester vivement impressionné.

Des deux côtés riverains les cavaliers se groupèrent. Une jeune femme posée avec grâce sur une jument gris-fer bariolée, costumée en amazone, la tête ornée d'un chapeau noir voilé et à panaches blancs, se dégagea de son entourage, laissa voir une taille et une conformation avantageuses. Il y avait de la richesse, de l'harmonie et une élasticité moelleuse dans ses proportions, animées par une expression de jeunesse et une puissance du vie que les femmes les plus aériennes du Nord n'ont jamais. Comme elle dirigeait, maîtrisait son fougueux coursier ! avec quelle assurance elle le lança à la rivière et en gagna l'autre bord, où des mains empressées, des courtisiers sans nombre, l'attendaient ! A son premier abord, le frère de son époux prit le devant et lui exprima tout le bonheur que la famille et les



CHAPPELLE DE NAPOLEON A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.



PARIS, RUE DE LA HARPE.



parens se promettaient de son alliance. Sur sa réponse gracieuse et modeste, la remise eut lieu au bruit des applaudissemens et des marques de satisfaction. Tous les cavaliers de l'autre bord furent invités à traverser. Les deux escortes se fondirent ainsi en un seul convoi, et se rangèrent sur deux lignes. Six cavaliers des mieux montés et des plus exercés furent détachés, on va voir dans quel but. Au milieu de l'espace intermédiaire aux deux rangées, la jeune épousée (la *sposata*) fut amenée avec son beau-frère pour ouvrir la marche. On s'inclina, on parada sur son passage, les chapeaux furent agités ; on défila.

Ce fut une véritable marche triomphale jusqu'à la petite ville de Sartène ; qu'on apercevait adossée à une montagne à l'est, et sur un monticule rocailleux. Chevaux et cavaliers parurent se confondre dans une commune pensée : il fallait dignement y amener celle qui en était la reine, la montrer dans son nouveau pays comme une divinité. Les coursiers que j'avais vus, pendant le moment de l'attente, trépigier et bondir d'impatience, prirent un vol audacieux. Arrivés au large, ils firent irruption et montrèrent plus à découvert leur ardeur, leur agilité.

Les six cavaliers détachés, qu'on entrevoit à peine au milieu des tourbillons de poussière dans lesquels ils semblent se jouer, chevauchent vers la ville, afin d'en rapporter le bouquet (il flore) destiné à la jeune épousée. C'est à qui d'entre eux l'emportera. Le défi en a été lancé ; la population rassemblée, tout en émoi, est impatiente d'en savoir le résultat et de décerner la palme olympique. Comme ils fendent la plaine et comme la montée ruboteuse, ses degrés, ses escarpemens, s'apaisent devant eux ! Des exclamations, des bravos, se font entendre en ville : c'est un jeune homme de Sartène, monté sur un étalon de Fozzano, qui repart vainqueur, braudissant la branche d'olivier enlacée de rubans. Il court déposer entre les mains de la *sposata* ces *symboles de paix et de joie éternelles*. On se groupe autour de lui, puis on précipite le pas et l'on entre enfin dans Sartène, où tout le monde se presse et dont les abords fourmillent de spectateurs avides d'un tel spectacle. De tous les balcons ce sont signes de satisfaction et d'hommages. Les avenues du quartier où l'on s'arrête sont obstruées par la foule et remplies de ses acclamations. Au bas et sur le seuil de la maison maritale se fait remarquer une femme à l'air noble, aux traits déjà altérés par l'âge, mais imposans et conservant leur type ma-

jestueux : c'est la belle-mère de l'épouse arrivante qui l'attend et à qui le mari la présente avec effusion. Elle lui tend les bras, l'introduit noblement et l'installe dans sa nouvelle demeure : car tout se fait dans les formes en pareille circonstance. Le mariage est considéré dans ces contrées comme un acte de la vie si solennel ! Aussi tout le ban et l'arrière-ban des parens sont conviés aux banquets et aux festins. Les liens de famille, la plus franche cordialité, leur donnent un caractère et une physiologie que le faste et le luxe des grandes capitales ne sauraient jamais reproduire. Comment en serait-il autrement ? Comment oublierait-on les parens à l'occasion de joyeux avénemens, lorsque le lien de solidarité qui les attache leur fait un devoir, en prenant part aux plus funestes, d'immoler jusqu'à leurs vies ? Telle est l'organisation sociale primitive avec l'immensité de ses avantages et de ses charges. La naissance, le mariage, la mort, voilà les trois périodes vitales où l'on se reconnaît. Les habitudes de la vie privée, les arrangemens matériels mêmes, sont façonnés d'après ces bases. Pourquoi ces visites si fréquentes, ces soins si assidus au moindre symptôme de maladie d'un parent ? Pourquoi des chambres si étroites et des salles si spacieuses ? — C'est que toute chambre suffit pour contenir un malade et ses assistans ; mais pour rassembler la communauté des familles aux grands jours de l'apparition au monde, des noces et des funérailles, oh ! il faut de l'espace....

A mon tour je me traînai lentement le long du chemin poudreux foulé par la cavalcade, et fis mon entrée à Sartène.

Des maisons amoncelées plutôt qu'alignées symétriquement sur des roches, cernées de murailles, qui s'en vont pièce à pièce flanquées de tourelles minées par l'action démolissante du temps, voilà l'ancien intérieur (le *dento*) de Sartène. Un palais de justice, une place centrale, des faubourgs d'une construction plus moderne, et s'étendant en bras opposés du nord au midi, s'y joignent. Il n'y a guère plus de trois siècles que les onze bourgades de ce pays (le *ondici ville*) se sont agglomérées dans une seule et même enceinte par suite des incursions barbaresques sur la côte sud est, devenues trop fréquentes au seizième siècle. Dans l'origine ce n'étaient que des castes feudataires et leurs clientelles qui remplissaient cette enceinte. Les Biancolacci, les Arainchi, les Cagnanesi, étaient les maîtres et seigneurs des vastes dépendances territoriales de Bisogni,

d'Attala, de Fontanella. L'empreinte des anciennes coutumes s'y conserve encore. Le colou et le berger ont des formes plus obséquieuses et plus en rapport avec l'hommage-lige d'autrefois. Le *principale* ou son putron y a plus les allures de la protection. L'étendue foncière de Sartène suffisait elle seule à alimenter toute la Corse, qu'elle alimente déjà en grande partie, si elle était mise entièrement en état de culture.

Par une belle soirée d'été, me promenant sur le simple tracé de Liccioli, j'eus occasion d'être surpris par un de ces points de perspective tels qu'il s'en présente rarement au voyageur. Les richesses, les variétés, les contrastes les plus extraordinaires de la nature, se rassemblaient sous mes yeux. La double ligne triangulaire des montagnes, qui du levant au couchant tournent Sartène et ne lui bissent de large issue qu'au septentrion, présente des versans boisés et verdoyants, et creuse dans ses abaissements des bassins que l'art le plus parfait pourrait envier. Suivent les délicieux quartiers de Rizzanese, la rivière qui les limite et qui va expirer dans le golfe de Valinco, les rivages en-delà, et les superbes possessions des habitants d'Olmeto qui les surmontent, les angles et contours ultérieurs, et toujours en ligne horizontale de Porto-Pollo, de Cavo-Nero, de Capo di Muro, marqués par des tours, puis le golfe de Lyon, immense et sans bornes. Au nord, des montagnes se dressent et s'épuisent en quelque sorte dans les cimes neigeuses, d'Asinao, et les fourches gigantesques de Bavella, points de départ d'autres montagnes qui dessinent comme des Alpes intérieures dans l'île, et se la partagent, selon l'adage corse, en-deçà et delà des monts. Des neiges permanentes couronnent leurs crêtes, derniers forts défensifs des seigneurs ultramontains; elles leur ont survécu et semblent étaler le suaire de leur puissance. *Il Castello di Renaccio* vous est indiqué au doigt dans le lointain par tout habitant des basses-régions. Les plaines de *Coscione*, désormais pâturages communaux, lui sont adjacentes. C'est dans ces lieux aérés et purs, argentés par des sources d'une limpidité rare, parfumés d'herbes et de plantes aromatiques, labourés par un nombre infini de ruisseaux d'eaux vives, nourriciers de truites frétilantes, que les bergers des plages transfèrent leurs troupeaux à chaque retour annuel de l'été. Exacte reproduction de la coutume écossaise et de l'émigration de ses bergers. On a beaucoup admiré un tableau de la galerie de *Sommerjet-*

*House*, représentant le départ du berger écossais pour les monts Caithness, on l'a mis en parallèle avec celui des pêcheurs de Léopold Robert. A mon sens, l'exil annuel du berger corse renferme autant de matière à inspiration artistique. Les effusions d'une âme ardente en disant adieu à sa chaumière, à ses ustensiles aratoires, en étreignant ses parents infirmes qu'il craint de ne plus retrouver dans des parages où les feux de la canicule menacent de tout fondre, le désir impuissant qu'il aurait de régénérer leur existence aux sources rajeunissantes auxquelles il va s'abreuver, me paraissent autant de germes de sentiment, d'originalité de couleurs locales, et de poésie pour le peintre.

J'employai les jours suivants à faire des excursions. On m'avait cité le canton voisin de Tallano comme méritant la préférence sur les autres. J'y arrivai vers la fin du jour, et au moment où le tintement des cloches de l'ancien couvent remuées par les mains du vicil ermite préposé à sa garde anouçait l'*Angelus*. Je saisis cette circonstance pour me glisser dans l'intérieur et gravir les degrés de son clocher saillant. Placé debout sur ses marches extérieures, je vis les accidents du sol, les pentes les plus gracieuses, les bourgades de Sainte-Lucie, de Poggio, d'Olmicia, de Cargiaca, de Saint-André, de Mela, d'Altagné, se développer en pavillons soyeux et verts fleurdelisés. La douceur de la soirée et le goût parfait des raisins renommés de la contrée avaient attiré aux vignes une foule de jeunes gens; de toutes parts ce furent des chants de joie, des appels expansifs, des rendez-vous de plaisir, des explosions d'armes à feu, des sons de cor rapportés d'échos en échos, étouffant par intervalles le gros bourdon du *Fiume - Grosso*, enfin tous les charmes de la campagne avec leur joyeuseté vivante. Je les observai avec intérêt et ne les abandonnai que bien avant dans la nuit.

J'allais poursuivre mes excursions et ma tournée, lorsqu'un événement imprévu, me rappelant sur le continent, m'obligea à les ajourner et à profiter d'un navire marchand qui me mena directement de Propiano à Marseille.

DE SUSINI,

ancien magistrat de la Cour royale de Bastia.

Cagliari, capitale de la Sardaigne.

Le bateau à vapeur qui fait le service entre le continent italique et la Sardaigne va régulièrement de Gênes à Cagliari, capitale de ce royaume. Cette partie de l'île, connue sous le nom du Cap de Cagliari, est plus peuplée, et le golfe au fond duquel se trouve cette capitale est vaste et sûr. Depuis la pointe de l'extrémité nord de la Corse, qui, de loin, semble faire avec la Sardaigne une seule île, on navigue en vue de hautes montagnes; le pays, quand on s'en approche, est varié par ses côtes découpées; mais c'est quand on a tourné la pointe de Carbonara, extrémité méridionale, qu'on voit se déployer un immense demi-cercle de trente-cinq milles d'étendue, où la nature étale toute la pompe d'un climat qui participe à la fois de l'Europe et de l'Afrique. Le voisinage de la Sicile et l'aspect des palmiers font rêver un monde nouveau, et le voyageur élevé aux usages de nos villes, en cessant d'apercevoir les traces de la civilisation italienne, se croit au bout de l'Univers, bien que la traversée se soit faite avec promptitude.

Dans l'impatience naturelle aux voyageurs curieux, le temps semble s'allonger de toute l'étendue du pays qu'on parcourt; et quelque rapide que soit le passage d'une contrée à l'autre, quand les habitudes et l'aspect des localités changent d'une manière bien tranchée, on sent au fond de la pensée s'agiter l'instinct de l'espace et des différences. On éprouve donc entre Gênes et Cagliari le besoin d'arriver, et peut-être ne serait-il pas inutile de chercher, en arrivant, l'herbe sardoine qui, au dire des Romains, avait la vertu de produire le *risus sardonicus* passé en proverbe. Cependant à mesure que le bateau s'avance dans la rade de Cagliari et s'approche du port, le voyageur contemple avec une joie secrète la ville assise sur la pente d'une colline, et couronnée par les bastions du château. Puis en mettant pied à terre, il retrouve la population, le bruit, le mouvement d'une ville maritime et les édifices d'une grande ville.

Cagliari est composée de quatre parties qui se réunissent et forment, de la rade, un bel aspect. La partie qu'on nomme le Château est habitée par les autorités, la noblesse et les gens aisés; c'est la plus belle: bâtie sur la colline, on y respire un air frais, et le bastion de Saint-Remy, qui sert de promenade, offre une vue admirable. Entourée de murs et de remparts du temps de la

possession de l'île par les Pisans, cette portion fut plus tard augmentée par Philippe II, roi d'Espagne, et le gouvernement piémontais lui a donné la force d'une citadelle. Les trois autres quartiers sont les faubourgs de *la Marine*, de *Stampace* et de *Villanuova*; ces quartiers ont aussi deux autres petits faubourgs sous les noms de leurs églises paroissiales, de *Saint-Tennera* et de *Saint-Avendres*.

Si le voyageur qui vient en Sardaigne n'y était attiré que par le désir de voir ce que l'Italie lui a montré avec tant de profusion, des villes et des monuments, il aurait bientôt parcouru Cagliari, et, jugeant par cette capitale du reste de l'île, il pourrait repartir avec le vaisseau qui l'amena; mais dans ce voyage, c'est un peuple dont on a peu parlé qu'il s'agit de visiter, c'est une civilisation retardataire qu'on doit étudier; il faut observer des mœurs, des usages qui ne se trouvent nulle autre part; et, de cette excursion de savant, de cette visite de philosophe, des méditations de l'observateur, il faut extraire, pour les lecteurs sédentaires, un fragment qui puisse les faire assister en idée aux scènes d'une nation étrangère, et rêver un pays qu'ils ne peuvent parcourir.

Cagliari n'a pas un caractère particulier: comme ville, elle diffère peu des villes maritimes de l'Italie; sa situation amphithéâtrale seule la rend riante et gaie. Le port est un des plus beaux et des plus sûrs de l'Europe; un banc de sable qui ferme les deux tiers de son embouchure y met à l'abri les bâtimens, et des flottes très-nombreuses peuvent hiverner et radoubler leurs vaisseaux sans craindre ni vents ni tempêtes. Le lazaret est vaste et commode; et, pour la facilité des marchands, on a construit un édifice superbe, à douze portes, destiné au magasinage des marchandises, qu'on y dépose gratis. La ville, dans son ensemble, est plus grande que peuplée; c'est le siège du gouvernement, des tribunaux de haute juridiction, des Cortès ou états-généraux. On y compte, outre la cathédrale, trente-huit églises, dont quelques-unes ont un caractère d'originalité, entre autres celles qui furent bâties par les Pisans dans le onzième siècle.

La population peut s'élever environ à quarante mille âmes. Le luxe y règne, le commerce y est florissant, et, comme résidence du vice-roi et de l'archevêque primat, elle est le point de départ de toute chose; elle donne le mouvement; elle semble

pour les autres villes un modèle à suivre en tout.

Après quelques jours de repos à Cagliari, on éprouve bientôt le besoin de parcourir l'île, et de la traverser dans toute sa longueur pour se rendre à Sassari, la seconde ville du royaume. La meilleure manière de voyager dans ce pays, c'est à cheval, et comme les chevaux y sont à très-bon marché, et qu'ils coûtent peu à nourrir, on peut en acheter et se faire conduire par un habitant qui remplit à la fois les fonctions de guide et de valet. De la sorte il est facile de tout observer, le pays et les sites, les insulaires et leurs mœurs.

Pour éviter les redites et la similitude des détails, nous nous bornerons ici à une description générale, en ayant le soin de citer tous les endroits qui diffèrent par quelques particularités, et de décrire tout ce qui offrira quelque intérêt spécial.

De grandes difficultés entravent le zèle du voyageur qui veut parcourir la Sardaigne. Le défaut de routes, le manque des ressources les plus communes, les périls auxquels l'expose, dans quelques cantons, le caractère inquiet des habitants; enfin les dangers non moins redoutables du climat pendant plusieurs mois de l'année, voilà des obstacles capables de ralentir l'ardeur de l'homme curieux de parcourir une contrée si peu connue. Mais si l'existence de cette île fut dans tous les temps moins brillante que celle de l'Italie et de la Sicile dont elle est voisine, si dès l'époque où elle perdit pour jamais son indépendance par une conséquence naturelle de ses vicissitudes politiques, les arts et les lettres ne purent y fleurir, toutefois la nature n'a pas été ingrate envers elle : sa position géographique, sa température, ses productions, lui auraient permis aussi de tenir une place remarquable dans les annales du monde, si une sorte de fatalité ne se fut opposée à ce qu'elle prit l'essor.

D'un autre côté, quand on compare la Sardaigne à la Corse et aux autres îles de la Méditerranée, on est forcé de reconnaître qu'outre sa plus grande étendue, elle tient aussi un rang plus distingué. En effet, il est difficile de trouver une contrée qui, sur une surface resserrée entre des limites assez étroites, réunisse une si grande diversité d'objets dignes de fixer l'attention de l'observateur : elle présente successivement une extrême variété de montagnes, de terrains, de mines et de fossiles. Quoique les anciens monumens qu'on y trouve ne soient ni aussi nombreux ni aussi beaux que ceux de l'Italie et

de la Sicile, ils ne laissent pas d'être fort remarquables sous le rapport de leur origine et de leur haute antiquité, et l'amateur peut y suivre l'excursion du savant avec la certitude d'y recueillir les émotions qui nous attendent aux traces d'une civilisation si fortement attestée par les ruines et par l'histoire.

Parmi ces ruines on remarque principalement les *Nuraghes*, constructions cyclopéennes ou pélasgiques qui consistent en une réunion de gros blocs, sans aucun ciment. Les savans s'accordent peu sur la destination de ces monumens, mais on ne peut nier qu'ils appartiennent à une époque très-reculée. Les Nuraghes sont assez communs en Sardaigne, et le mieux conservé est celui de Borghidu.

## I.

### *Description physique de la Sardaigne.*

La Sardaigne est située au midi de la Corse, dont elle suit la direction du nord au sud, et dont elle ne fut probablement séparée qu'à une époque assez récente, selon la science géologique. Cette île est située au milieu de la Méditerranée avec plusieurs îles adjacentes; sa forme ressemble à celle de l'empreinte d'un pied humain; sa longueur est, du midi au nord, de soixante-une lieues, et sa largeur de trente-quatre de l'est à l'ouest; le détroit de Bonifacio, qui la sépare de la Corse, est de trois lieues. C'est un des points dont la situation est la plus favorable aux relations commerciales : elle peut servir d'entrepôt aux différens pays dont la partie occidentale de la Méditerranée baigne les côtes. En effet l'Italie, la Sicile, la Barbarie, l'Espagne et la France, peuvent être considérées comme autant de points à l'extrémité de différens rayons à peu près égaux, tirés vers une circonférence dont cette île serait le centre.

Aux avantages d'une pareille position, la Sardaigne joint celui d'avoir des côtes découpées par un grand nombre de golfes et de baies presque tous à l'abri des vents, et Cagliari se trouve placée sur la route de presque tous les vaisseaux qui, du Levant, vont dans l'ouest et dans le nord de la Méditerranée. Outre le port de cette capitale, on en compte onze, dont ceux de Palmas, de Porto-Conte et de Terra-Nuova sont les plus considérables.

La principale partie de la surface de la Sar-

daigne se compose de montagnes dont on compte cinq chaînes, entre lesquelles on trouve de belles et riches plaines et des vallées considérables. La plus grande, connue sous le nom de *Campidano*, et renommée par son étendue et sa fertilité, commence près de Cagliari; elle n'est d'abord qu'un simple vallon, puis elle s'élargit jusqu'à la mer vers le sud-ouest. Cette plaine est une des parties les plus cultivées du royaume : elle abonde en productions céréales et en vins; cependant elle est loin d'atteindre le degré de culture dont elle est susceptible et auquel probablement elle fut portée autrefois, alors que l'île était le grenier de Rome. Les autres plateaux ne sont pas moins fertiles.

La Sardaigne est environnée de plusieurs petites îles qui en sont séparées par des bras fort étroits, et qui ont aussi leurs chaînes particulières. Les principales de ces îles sont celles de l'*Asinara*, de Saint-Pierre et de Saint'Antioco, auxquelles on assigne environ trente milles de circonférence.

La surface de la Sardaigne, entremêlée de collines et de montagnes non moins fertiles que les vallées et les plaines, a des étangs fort considérables et fort riches en poissons de toutes espèces; plusieurs rivières l'arrosent, et les eaux thermales y sont abondantes. Quelques marais existent, principalement pendant l'hiver et le printemps. On peut considérer les lieux où ils se trouvent comme insalubres, mais ils sont susceptibles d'être desséchés sans qu'il soit nécessaire d'entreprendre des travaux bien considérables.

Le climat de la Sardaigne est tempéré, en proportion de sa latitude; le nom de *climat insulaire* lui est très-applicable. L'étendue de cette île est trop peu considérable pour que les vents de mer, qui rafraîchissent en été et qui réchauffent en hiver, n'y exercent pas une grande influence. La marche des saisons est assez régulière dans l'île. Les vents qui y dominent sont le nord-est et l'est; dans les mois d'été, on éprouve dans les parages voisins des calmes qui durent quelquefois plusieurs jours de suite et contraignent la navigation; mais ils sont utiles aux pêcheurs de corail et de sardines qui se tiennent dans les eaux de l'ouest.

Les pluies étant peu fréquentes pendant la saison des chaleurs, les orages sont aussi rares; et les grêles destructives qui, sur le continent, réduisent en peu d'heures des cantons à la misère, sont à peu près inconnues en Sardaigne; il y a

peu de tremblemens de terre, et l'insalubrité de l'air n'existe, quoi qu'on en ait dit, que près des étangs et le long des rivières; les cantons élevés sont sains comme partout ailleurs, et en tout temps.

La Sardaigne fournit des granits, des porphyres et des marbres; les mines offrent un peu d'or, de l'argent, du mercure et du plomb : cette dernière substance est surtout fort commune. Les mines de fer méritent d'être citées, à cause de l'abondance et de la qualité du minerai et du métal excellent qu'il produit. Le cuivre est assez rare.

Le règne végétal est, en Sardaigne, à peu près le même qu'en Corse et en Italie : le pin, le liège et le chêne vert y croissent partout; le figuier, le greuadier, la vigne, y donnent de bons fruits, lors même qu'on ne les soigne pas; le palmiste, le plus petit des palmiers, et le dattier, apporté d'Afrique, y sont communs, ainsi que le cactus. Mais c'est surtout dans le règne animal que cette île, relativement à son étendue, renferme de nombreuses espèces, parmi lesquelles le mouflon est l'animal le plus caractéristique. Les chevaux y sont fort nombreux; ils y vivent libres et sauvages, et pour les dresser les insulaires ont inventé des moyens assez ingénieux.

La population de la Sardaigne était, lors du dénombrement de 1824, de quatre cent quatre-vingt-dix mille âmes. On compte seize cents familles nobles et seize mille cinq cents familles de bergers. Les Sardes sont doués d'une grande activité d'esprit : la poésie, la controverse et les disputes scolastiques ont pour eux un attrait particulier. Le Sardo est en général d'une stature médiocre; il a le corps svelte et bien proportionné, la taille très-fine, les jambes fortes et bien droites, le teint un peu bronzé, les cheveux noirs, la physionomie spirituelle, beaucoup de vivacité et de souplesse dans les mouvemens et dans les gestes. Les femmes sardes sont surtout remarquables par leurs grands yeux noirs et par la finesse de leur taille, avantages qui les dédommagent de leur teint un peu rembruni.

Le Sardo est hospitalier par nature et laborieux par boutades. La chasse, la danse et les plaisirs de la table sont ses principaux délassemens; il aime le luxe dans les habillemens. Sa piété, quoique mêlée d'une sorte de démonstration bruyante et dramatique, n'en est pas moins sincère. Aussi constant dans ses haines que dans ses affections, il se sépare rarement de la personne à laquelle il s'est uni par les liens du mariage. Le désir de la

vengeance se fait sentir là comme en Corse : « L'injure, le tort, ont été faits à moi seul : donc c'est à moi seul qu'il appartient de les venger, » tel est le raisonnement que font les Sardes. L'éducation des classes élevées est à peu près la même que sur le continent. Les dames ont un goût décidé pour la danse et les modes françaises ; les femmes de la dernière classe ne savent ni lire ni écrire, mais en revanche elles sont fort laborieuses.

## II.

### *Aperçu historique de la Sardaigne.*

Diodore de Sicile et Strabon s'accordent à reconnaître pour la colonie la plus considérable celle que Iolaüs mena en Sardaigne. Les oracles, disent ces deux historiens, précéderent la colonie ; elle fut méditée, préparée et conduite par le sang le plus pur de l'antiquité ; elle y arriva en triomphe, se plaça au centre, et fut le principe de la vie civile, de l'agriculture, des villes, enfin d'une nation, et laissa après elle une mémoire éternelle. On a de plus ajouté que les Thespiades la conduisirent et que Iolaüs en fut le chef.

Quoi qu'il en soit, le nom d'Ichnusa que portait l'île à cause de sa forme assez semblable à celle de l'empreinte d'un pied humain, fut bientôt remplacé par celui que l'île conserva depuis, et qui paraît lui avoir été donné par une colonie de Libyens sous la conduite du fameux *Sardus*, fils de *Maceris*, surnommé l'hercule thébain, à qui l'oracle avait prédit l'immortalité s'il allait peupler la Sardaigne alors connue sous le nom d'Ichnusa. Plusieurs auteurs regardent cette colonie comme la première qui se soit établie dans l'île, et considèrent *Sardus* comme son fondateur. Une médaille consulaire prouve que telle était aussi l'opinion des Romains ; elle appartient à la famille *Atis*, et porte pour légende : *Sardus pater*. C'est la seule médaille qu'on connaisse comme réellement frappée dans l'île.

Vers l'an 528 avant J.-C., les Carthaginois, sous la conduite d'un certain Machæus, entreprirent la conquête de cette île ; mais les Sardes réunis aux Corses opposèrent une vigoureuse résistance, et Machæus s'en retourna à Carthage avec les débris de sa troupe, et il paya par l'exil sa mauvaise fortune.

Douze ans après, une nouvelle armée carthaginoise, sous les ordres d'Asdrubal, éprouva en Sardaigne le même sort que la première. Peu

de temps après, les Carthaginois s'emparèrent de l'Espagne. Cette conquête leur facilita celle de la Sardaigne : ils attaquèrent les Sardes à l'improviste et en firent un grand carnage. Pendant les deux cent soixante-huit années que paraît avoir duré la domination punique en Sardaigne, jamais la paix ne put se conserver dans l'intérieur de l'île.

La première expédition romaine dont l'histoire fasse mention est celle de Cornélius Scipion, l'an de Rome 494. L'année suivante, *Sulpitius Patereulus* envahit presque totalement la Sardaigne. Les soldats mercenaires à la solde de Carthage se soulevèrent contre leurs dominateurs ; ils proposèrent aux Romains la conquête de l'île, et les Carthaginois sont forcés de renoncer à la Sardaigne en faveur des Romains, et de leur payer en outre une somme de douze cents talens.

Les Sardes, jaloux de leur indépendance, détestèrent bientôt le joug des Romains comme ils avaient détesté celui des Carthaginois, et finirent par éclater contre Rome, qui envoya *Manlius Torquatus* à la tête d'une armée pour les soumettre. Bientôt ils se révoltèrent de nouveau ; la république les soumit encore, mais afin de prévenir les séditions, elle déclara la Sardaigne province romaine, et quatre ans après, en 526 de Rome, elle y envoya le premier préteur *Marcus Valérius*. Caton l'ancien fut préteur en Sardaigne ; il y mena le poète *Ennius*, auquel il donna la charge de centurion.

Sous le règne de Tibère on exila dans cette île quatre mille Juifs et Égyptiens, et sous ce même empereur, le gouvernement de Sardaigne fut séparé de celui de la Corse, qui jusqu'alors n'avait formé avec elle qu'une même province. La Sardaigne est une des contrées de l'empire où la religion chrétienne a été le plus promptement et le plus généralement répandue ; plusieurs auteurs du pays y font aborder les apôtres saint Pierre et saint Paul. Toutefois, l'île peut se glorifier d'avoir donné naissance ou asile à une grande quantité de saints personnages, et plus d'une fois elle fut teinte du sang des glorieux martyrs de l'Église chrétienne.

Sous la domination nial affirmée des empereurs d'Orient, la Sardaigne eut à souffrir des courses des Vandales, et vers le milieu du cinquième siècle de l'ère chrétienne, ces barbares l'envahirent entièrement. Les Sardes expédièrent secrètement des ambassadeurs auprès de Léon, empereur d'Orient, pour le prier de mettre fin



SARAJEVO.







à leurs maux, et une armée sous les ordres de Marcellin parvint bientôt à chasser les Vandales de cette île. Une seconde expédition de Vandales eut lieu en 471 : Bélisaire, général de Justinien, les expulsa définitivement; et enfin le fameux eunuque Narsès, successeur de Bélisaire au commandement des armées du même empereur, reprit en 552 la Sardaigne sur les Goths, qui s'en étaient emparés après la défaite des Vandales.

Les Sarrasins, si connus par leurs excursions dévastatrices, commençaient à se rendre redoutables à tous les peuples de l'Italie méridionale, lorsque, en 720, ils abordèrent en Sardaigne. Après avoir massacré la garnison grecque, ils pillèrent les églises et les tombeaux; ils s'emparèrent également du corps de saint Augustin, que Luitprand, roi des Lombards, racheta et fit transporter à Paris, où il fit élever en son honneur une église magnifique.

Alors les villes qui échappèrent au fer et au feu tombèrent en ruine faute d'habitans; la population diminua d'une manière effrayante; les champs furent abandonnés; les momumens d'utilité publique, tels que routes, aqueducs, etc., furent détruits, et la Sardaigne se vit encore réduite à implorer le secours des défenseurs étrangers.

A cette époque, les papes, dont le pouvoir temporel s'accroissait de jour en jour, eurent au sujet de la Sardaigne des démêlés avec plusieurs rois lombards. Charlemagne, en 774, ayant vaincu Didier, le dernier de ces monarques, fit rentrer sous la domination de l'Église ce qui lui avait été enlevé. Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, ratifia cette donation et y ajouta la Sardaigne, où les papes envoyèrent un gouverneur. L'autorité des papes s'y conserva jusqu'à l'invasion des Maures, l'an 1000.

Alors Muset, roi des Sarrasins, après s'être emparé de l'île, avait établi sa résidence à Cagliari. A la nouvelle de cette conquête, le pape prêcha une croisade contre les Musulmans, promettant la possession de l'île à celui qui la délivrerait du joug africain. Les Pisans furent les premiers à armer une flotte. Ils parvinrent à chasser Muset; mais celui-ci revint bientôt, et le pape Benoît VII réunit, pour cette seconde expédition, les deux républiques de Gènes et de Pise.

De la domination pisane la Sardaigne passa au gouvernement d'Aragon et d'Espagne. Le premier

soin des nouveaux conquérans fut de détruire le gouvernement des juges; mais ils n'y purent réellement parvenir qu'après quelques années; il en fut de cette invasion à peu près comme de celle des Romains: les Génois, et surtout les Pisans, ainsi que jadis les Carthaginois, ne cédèrent qu'à la force et ne cessèrent d'y fomenteur des insurrections.

Ces guerres continuelles, et la mauvaise administration des finances, obligeant les rois d'Aragon à recourir à des emprunts qu'ils étaient dans l'impossibilité de rembourser, ils crurent remplir leurs engagements et suppléer au paiement de leurs dettes, par la dispensation des grâces et des privilèges, et surtout par des exemptions; de façon qu'en affranchissant d'une obligation commune une partie de la nation, et faisant retomber le fardeau sur la masse du peuple, la classe qui était déjà la plus malheureuse fut ainsi seule à payer les dettes du gouvernement.

A mesure que les privilèges et les exemptions se multipliaient, les hommes qui supportaient une double charge ne virent d'autre moyen de soulagement que celui d'entrer à leur tour dans la classe des privilégiés. Telle dut être la source de cette nuée de gens tirés dont fourmille la Sardaigne.

Quant aux lois en vigueur, nous n'en connaissons aucune avant le fameux code appelé *Carta de Logu*, promulgué en langue nationale, par Éléonore d'Arborée en 1395. Pour le culte, la religion dominante en Sardaigne fut toujours la catholique romaine. La langue catalane et l'espagnole furent employées dans les actes du gouvernement; elles devinrent aussi celles que parlaient les classes élevées.

En 1720, Victor-Amédée de Savoie, roi de Sicile, ayant échangé cette île contre la Sardaigne, s'occupa avec un véritable zèle du sort de ses nouveaux sujets: il régla la police intérieure et l'administration de l'île, et malgré les occupations que lui donnaient ses affaires du continent, ce monarque prit d'excellentes dispositions pour améliorer ses possessions nouvelles.

Charles-Emmanuel III, son fils, lui ayant succédé en 1730, ne négligea rien pour élever ce pays au rang de ses autres états de terre-ferme: l'agriculture, le commerce, les lettres, la tranquillité publique, l'augmentation de la population, furent les principaux objets de ses sollicitudes. La Sardaigne reçut, sous le règne de ce

prince, une nouvelle existence, et se vit en fort peu d'années en état d'atteindre la marche de la civilisation de l'Europe.

Sous Victor-Amédée III, la retraite du ministre qui avait tant contribué à la gloire du règne précédent, et plus tard la révolution française, furent des événemens fuistes aux progrès de l'île; les bonnes intentions dégénérent insensiblement; les hommes qui ne vivent que d'abus et de privilèges n'étant plus tenus en respect par une force supérieure, reprirent le dessus; et ce fut en cet état que se trouvait la Sardaigne lorsqu'elle fut, en 1792, menacée d'une invasion de la part de la République française. La guerre enlevait à Victor-Amédée une partie de son ancien héritage; il laissa aux Sardes le soin de leur propre défense. L'amiral Truguet échoua dans son entreprise; ce fut dans cette expédition que Napoléon fit ses premières armes, et qu'il concourut, comme lieutenant d'artillerie, à l'attaque de l'île de la Madeleine et du fort Saint-Étienne.

Le roi, content de la conduite des Sardes, les engagea à lui adresser des demandes sur ce qu'ils croiraient utiles : les députés requrent à Turin un bon accueil; mais par la politique du cabinet à cette époque, ils perdirent leur temps, et revinrent dans leur patrie, sans autre profit que de vaines promesses. Il résulta de ces contre-temps une espèce de révolte qui se pacifia à l'intercession du Saint-Père.

En 1796, le roi Victor mourut; Charles-Emmanuel monta sur le trône, et cet événement fut suivi de près de l'invasion du Piémont par la République française. La cour quitta Turin en 1798, et le roi et sa famille débarquèrent à Cagliari. Les Sardes accueillirent les proscrits avec des transports d'affection. Le duc d'Aoste, frère du roi, fut nommé gouverneur des provinces de Cagliari et de Gallura, et le duc de Montferrat, second frère, eut le cap et la ville de Sassari. Fatigué de la vie errante que les chances de la guerre l'obligèrent à mener dans la péninsule, et veuf en 1802 de Clotilde de Bourbon, sœur de Louis XVI, Charles-Emmanuel abdiqua en faveur du duc d'Aoste, Victor-Emmanuel, et se retira à Rome, où il mourut en 1819, dans la maison conventuelle des Jésuites.

Le nouveau roi, forcé de quitter Naples, qui, en 1806, tomba au pouvoir des Français, aborda en Sardaigne, et y vécut jusqu'en 1814, époque où il recouvra ses états du continent. Les inquiétudes causées par les entreprises des Barbaresques

ne lui permirent pas de tourer ses soies sur les occupations tranquilles de l'administration de la justice et l'encouragement de l'agriculture; mais il augmenta la marine et organisa l'armée, et malgré la maladie épidémique qui en 1816 ravagea l'île, on peut dire que, sous la maison de Savoie, les Sardes conservèrent la plus grande partie de leurs privilèges et améliorèrent leur sort. Par elle on vit se former des magasins d'emprunt de blé destinés au profit de l'agriculture; des mesures furent prises pour la sûreté des personnes et des propriétés; les mariages furent favorisés dans les classes pauvres; la langue italienne fut introduite et remise en usage. La maison de Savoie pourvut aux besoins, secourut les indigens, encouragea les lettres, fonda une société agricole, établit un musée, et entreprit une route centrale dans un pays où aucune route n'était tracée.

### III.

#### *Usages et coutumes des habitants.*

La Sardaigne est une île où les mœurs se sont conservées et transmises sans altération. Le récit en est assez curieux pour qu'il mérite d'être rapporté ici.

Parmi les usages singuliers des pâtres de la Sardaigne, de ceux surtout qui habitent la partie montueuse et septentrionale de l'île, j'en ai remarqué deux : celui qu'on appelle le *compérage* et le *commérage* de la St-Jean, et celui de la *Ponidura*.

Deux personnes de sexe différent, et en général mariées, se choisissent réciproquement comme compère et commère de la St-Jean; l'arrangement se conclut à peu près deux mois à l'avance : à la fin du mois de mai la future commère prend un grand morceau d'écorce de liège, le route en forme de vase, le remplit de terre, et y sème une grosse pincée de froment de la plus belle qualité. La terre étant arrosée de temps en temps et avec le plus grand soin, le froment germe rapidement, de sorte qu'au bout d'une vingtaine de jours on voit une belle touffe, qui prend alors le nom d'*Elmo* ou de *Neueri*.

Le jour de la St-Jean, le compère et la commère prennent ce vase, et, accompagnés d'un cortège nombreux, s'acheminent vers une église des environs. Dès que l'on y est arrivé, le compère ou la commère jette le vase contre la porte; puis tout le monde mange ensemble une omelette aux herbes. Ensuite chacun, plaçant ses

maines sur celles de son voisin ou de sa voisine, répète, en chantant à haute voix et à plusieurs reprises, ces mots : *compère et commère de St-Jean*. On danse pendant plusieurs heures, et la fête est terminée.

Voilà pour le comperage. Quant à la *Ponidura* ou *Paradura*, la pensée qui a présidé à l'introduction de cet usage est une pensée d'humanité, une pensée chrétienne : lorsqu'un berger a éprouvé des pertes et qu'il veut remonter son troupeau, l'usage l'autorise à faire ce que l'on nomme la *ponidura* ou *paradura*. C'est une quête de bétail que cet homme fait dans son canton, et même dans les cantons voisins. Chaque berger lui donne au moins une bête jeune, de sorte qu'il a bientôt un troupeau d'une certaine valeur sans contracter d'autre obligation que celle de rendre le même service à quiconque pourra venir le réclamer de lui.

Ces scènes de la vie pastorale se reproduisent dans tous les actes de la vie des paysans sardes. L'originalité qui règne dans leurs cérémonies, opposée à la vulgarité on à la guinderie des nôtres, fuit du Sarde un peuple à part, un monument historique, où nous pouvons aller nous convaincre de la vérité de ces récits naïfs des mœurs de nos pères. La poésie des mariages, par exemple, qui chez nous est arbitrairement exclue, nous la retrouvons dans les campagnes de la Sardaigne, encore tout ornée de cette forme simple et pure des premiers âges, encore revêtue de la robe antique.

Lorsqu'un jeune paysan du Campidano, riche propriétaire, veut épouser une fille d'un village voisin, d'une condition égale à la sienne, il tâche d'abord d'obtenir le consentement de son père : celui-ci, après le lui avoir accordé, va tout seul chez les parents de la jeune fille, et leur annonce les intentions de son fils. Quelquefois il s'exprime en langage figuré : « Je viens, dit-il, chercher une génisse blanche et d'une beauté parfaite que vous possédez, et qui pourrait faire la gloire de mon troupeau et la consolation de mes vieux ans. »

Les hôtes, qui comprennent ce dont il s'agit, répondent dans le même style, et il s'établit entre eux un dialogue extrêmement bizarre. Feignant assez souvent de ne pas bien saisir l'objet de la proposition, les parents de la fille vont chercher tour à tour leurs enfants, qu'ils présentent l'un après l'autre à l'étranger, en lui disant : « Est-ce là ce que vous venez demander ? » En-

fin, après avoir eu l'air de chercher long-temps ce que le messager désire, ils reviennent amenant comme par force la jeune fille. Alors l'étranger se lève de son siège, et, frappant des mains, il s'écrie : « C'est ce que je souhaite. »

Si la demande est accueillie, on règle sur le champ les affaires d'intérêt, on fixe même la valeur des cadeaux réciproques. Ces cadeaux s'appellent *segnali* (signes, gages).

Le jour des échanges arrivé, le père de l'époux, ainsi que plusieurs de ses parents et de ses amis, qui dans cette circonstance portent le nom de *Paralymphos*, vont en grande pompe à la maison de la future, où l'on a eu soin de fermer la porte. Ce n'est ordinairement qu'après les avoir laissés frapper à la porte à plusieurs reprises, et lorsqu'ils feignent de s'impatienter, que de l'intérieur de la maison on commence à répondre. On leur demande ce qu'ils veulent et ce qu'ils apportent : *Ondras e virtudis* (honneur et vertu), s'écrient les paralymphes. A ces mots, la porte s'ouvre, et le maître de la maison, qui fait semblant de s'être caché et d'ignorer qu'on les ait fait attendre, va au-devant d'eux, les accueille avec cordialité, et les introduit dans la chambre de réception où toute la famille, en habit de parure, se trouve rassemblée.

Alors se font les échanges de cadeaux ; puis on sert un repas et la compagnie se sépare. Le mariage ne suit pas toujours immédiatement cette cérémonie : on attend pour le contracter que les époux aient réuni le nécessaire du ménage. Huit jours avant la bénédiction nuptiale, on procède à la cérémonie nommée *su portu de sa robba* (le transport du trousseau). Elle a toujours lieu avec beaucoup de solennité.

L'époux, accompagné de ses parents et de ses amis, tous à cheval, part de la maison paternelle ; une quantité de chariots proportionnée à celle des objets qu'on doit transporter suit la troupe. Quand on est arrivé à la demeure de la fiancée, les parents de celle-ci remettent le trousseau à l'époux ; il fait charger chaque objet sur ses chariots et il retourne à sa maison.

Deux joueurs de *lunedda*, choisis parmi les plus habiles, ouvrent la marche. De jeunes garçons, des filles et des femmes viennent ensuite : tous sont parés de leurs plus beaux habits, et portent sur leurs têtes ou sur leurs épaules les objets fragiles que l'on n'a pas cru pouvoir placer sans risque sur les chariots : un garçon tient sur son épaule un grand miroir à large cor-

niche dorée; un autre a de chaque côté un tableau de saint, peint avec des couleurs vives et tranchantes; puis d'autres portent la faïence ou la porcelaine, les pots à fleurs en verre bleu, etc. Immédiatement après marchent de front quatre ou six jeunes filles, ayant chacune sur leur tête plusieurs oreillers garnis de rubans couleur de rose et ornés de fleurs et de feuilles de myrte. La cruche de bronze ou de terre dont la mariée doit se servir pour aller puiser de l'eau à la fontaine, repose ce jour-là sur un bourrelet écarlate placé sur la tête de la plus belle fille du lieu; ce vase a presque toujours une forme antique.

A cette avant-garde succède une nombreuse cavalcade, au milieu de laquelle l'époux se fait remarquer par l'éclat de son habillement et le riche équipement de son cheval. Bientôt après, le son des grelots annonce le départ des chariots: ils sont trainés par des bœufs, dont l'extrémité de chaque corne, entourée de bandelettes, porte une orange. Enfin le patient *molentu* (l'âne), la queue et les oreilles ornées de myrte et de rubans, ferme la marche.

Après la célébration du mariage à la paroisse de la fiancée, on se réunit chez la nouvelle mariée, où l'on sert une espèce de déjeuner. C'est alors que les époux, assis pour la première fois à table l'un à côté de l'autre, doivent manger un potage dans la même écuelle et avec la même cuillère. Puis le cortège se remet en marche pour conduire la mariée au domicile de son époux.

Ces cérémonies empruntées aux ancêtres par les montagnards sardes ne s'arrêtent pas aux fêtes, aux mariages et aux naissances; tous les usages relatifs aux principaux événements de la vie sont conservés avec une scrupuleuse exactitude: aussi retrouvons-nous dans les cérémonies funèbres une grande analogie avec les *nenie* des *præfæ* romaines.

S'il meurt quelqu'un, on place son corps au milieu d'une chambre, le visage découvert et tourné vers la porte. Alors des parents ou des amis du défunt, souvent même des femmes salariées, vêtues de leurs habits de deuil et tenant à la main un mouchoir blanc, entrent dans cette chambre en gardant le plus profond silence; elles ont même l'air d'ignorer le décès de la personne qu'elles viennent pleurer. Tout à-coup elles poussent un cri de surprise et de douleur qui est suivi de pleurs et de sanglots; elles donnent des marques du plus violent désespoir: les unes s'arrachent les cheveux, les autres se roulent à terre.

Mais bientôt le calme succède à cette bruyante affliction; une de ces femmes se lève comme inspirée; son visage s'anime, elle improvise en vers un long éloge du défunt; elle le déclame en cadence, et finit chaque strophe par ces cris: *Ahi! ah! ah!* qui sont répétés en chœur par toutes les femmes.

Le discours, le ton dont il est prononcé, les cris et les gestes qui l'accompagnent, varient suivant la qualité de la personne que l'on pleure.

Pour une jeune fille, la déclamation de la *præfæ* et les cris de ses compagnes ont quelque chose de tendre et de mélancolique; les cris deviennent plus forts, si l'on déplore la perte d'une jeune mère.

Mais rien n'égale les hurlements qui se font entendre aux funérailles d'un homme tué par son ennemi: ce n'est plus cet accompagnement triste et lugubre, c'est un cri de rage et de désespoir, un appel à la haine et à la vengeance.

Quoique cet usage soit défendu par le Gouvernement et par l'Eglise, les montagnards trouvent toujours le moyen d'éluder la vigilance de l'autorité; ils se croiraient déshonorés si, avant de descendre au tombeau, un mort ne recevait pas cette marque authentique d'estime de ses proches et de ses amis. L'ensemble de toutes ces cérémonies funèbres porte dans l'île le nom d'*attio*. Les règles du deuil sont rigoureusement observées; il est bien rare qu'une femme convole à de secondes noces.

#### IV.

##### *Départ de l'île.*

De Cagliari pour se rendre à Sassari, qui est la seconde ville du royaume, on traverse l'île dans toute sa longueur en passant par Ales, ville florissante, et par Oristano, ville maritime qui se trouve du côté opposé à l'Italie. La route que l'on suit, en partie dans la vallée, est assez bonne; mais le chemin qui, à travers les montagnes, mène à Tempio, est plus curieux en ce sens qu'il fournit aux voyageurs les occasions d'observer les mœurs des montagnards. De Tempio on descend au port de Longo-Sardo, et de là, en traversant le détroit de Bonifacio, on est en Corse; et la Corse, c'est la France.

H. AUGER.

## SICILE.

Messine est une ville de cinquante ans. Le dernier tremblement de terre de 1783 l'avait ruinée presque du fond en comble, et c'était le cinquième ou sixième qu'elle souffrait dans le siècle. La ville est sortie peu à peu de ses ruines; de nouveaux édifices se sont élevés à la place des anciens; mais la terreur du désastre est partout empreinte; les maisons rebâties sont basses, aucune ne dépasse deux étages; l'on voit encore à l'une des extrémités de la ville de petites baraques de bois qui ont servi de refuge aux habitants lors de la catastrophe, et qui, la catastrophe se renouvelant, sont destinées à leur en servir encore.

Le tremblement de terre n'a pas seulement changé l'aspect physique de Messine, il a fait une révolution dans son commerce et sa richesse. Jusque-là Messine avait passé pour l'une des cités les plus actives et les plus opulentes de l'Italie; aujourd'hui il n'en est plus ainsi; son commerce est fort déchu, et malgré la franchise accordée à son port, elle n'a pu ressaisir le sceptre arraché de ses mains; sa population même est tombée au-dessous de 75,000 habitants.

Telle qu'elle est cependant, Messine a un aspect vivant et gai. Les rues sont larges, bien aérées, et elles paraissent encore plus spacieuses, grâce au peu d'élévation des maisons. Le seul édifice à voir est la cathédrale; encore est-ce un monument sans unité: c'est un centon de toutes les écoles, depuis le gothique du douzième siècle jusqu'au *rococo* du dix-huitième. Sa plus belle décoration est un double rang de colonnes de granit égyptien transportées là, dit-on, de l'ancien temple de Neptune; leur pureté sévère et noble contraste avec les dorures lourdes et massives des autels, et tout cet ensemble de pièces rapportées et discordantes est peu agréable à l'œil. Le temple est consacré à la madone *della Lettera*, ainsi nommée de la lettre qu'elle écrivit du ciel aux Messinois. « Elle aurait mieux fait, leur disait le vice-roi Osuna, de vous envoyer une bonne lettre de change. »

Malgré les exagérations de l'orgueil municipal, on ne peut citer une seule des constructions modernes qui ait du caractère; toutes, d'ailleurs, sont badigeonnées d'une couleur jaune dont l'effet est détestable. Le vice-roi ayant annoncé sa visite, l'intendant (préfet) se mit en frais pour le

recevoir dignement, et il ne trouva rien de mieux que de faire passer la ville à l'ocre; on peignit jusqu'à des colonnes de marbre.

Messine eut une école de peinture; son Raphaël est Jérôme Alibrandi, qui vécut avec le Giorgione, connu Léonard de Vinci, étudia Corrège, et rapporta dans sa patrie, comme l'abeille dans sa ruche, une riche moisson de souvenirs, de traditions et d'études. Avant lui déjà la famille des Antoni avait jeté de l'éclat sur leur ville natale. Antonio d'Antonio, contemporain de Cimabué, fut le premier rejeton de cette tige illustre; mais le plus renommé fut l'Antonello dit de Messine. Élève de Masaccio, c'est lui qui étudia le premier et communiqua à l'Italie la peinture à l'huile, restée jusqu'alors un secret dans les mains de Van Eyck. Antonello mourut à Veuse en 1501. Polydore de Caravage transporta plus tard à Messine son école de clair-obscur. Il fut assassiné par un de ses élèves calabrais: expiation tardive et sanglante du meurtre d'un ancien poète messinois, Ibiacus, assassiné vingt siècles auparavant dans les forêts de la Calabre. Tout le monde sait la fameuse histoire des grues dénonciatrices.

L'ancienne Messine était la patrie d'Euhémère, hardi penseur qui avait écrit l'histoire du ciel antique au point de vue de la philosophie, soutenant que les dieux n'étaient que des grands hommes. Le poète Ennius avait traduit son livre en latin.

Messine n'a plus de philosophes; elle n'a plus ni peintres ni poètes; mais la nature y est aussi belle encore qu'en ses plus beaux jours. Les pieds plongés dans les eaux du Phare, la ville s'élève en amphithéâtre aux flancs d'une montagne où la végétation méridionale éclate dans toute sa pompe, et qui couronne la cité d'une guirlande éternellement verte que les hivers ne sauraient flétrir.

Errant un jour à travers les rues et les carrefours, mon voyage de découverte me conduisit au-dessous d'une église dont la physionomie mauresque me frappa. J'y montai: c'était le monastère de S. Gregorio. De près l'effet change, et je ne trouvai qu'un campanile borromiesque taillé en limaçon comme la Sapienza de Rome. Mais de la terrasse la vue est

divine : on plane de haut sur la ville, on en domine les rues, les places, les jardins ; on en respire les orangers ; et ce beau port dont la courbe est si gracieuse, cette mer si bleue, si limpide, cette côte de Calabre si sévère et si grande, toutes les splendeurs de cette nature semi-européenne, semi-africaine, se déploient devant moi baignées dans un air transparent, inondées d'un soleil d'or. Quelques voiles argentées animaient le Phare ; une procession défilait sur la rive.

Les rues de la montagne ne le cèdent pas à celles de la marine : des touffes de genêts, le laurier-rose, le cactus, serpentent le long des ravins, et forment des contras de verdure et de fleurs. Plus bas l'olivier, le myrte, l'aloès, disputent le sol aux métairies, aux ermitages et jusqu'aux faubourgs de la ville. L'Etna seul manque au spectacle.

Je redescendis dans le cœur de la cité par une suite de petites rues rapides et tortueuses où la misère a planté sa bannière. Là, on pourrait se croire au lendemain du tremblement de terre, tant les murs sont lézardés, les maisons en désordre. Usées par le soleil et par la peine, les femmes perdent de bonne heure les grâces de leur sexe, et leurs grands yeux noirs étincellent d'un éclat fébrile. La manie indigène dont elles s'enveloppent leur donne de loin une physionomie lugubre ; on dirait des bohémienues. La mante sicilienne, *manto*, est un grand voile noir de soie pour les riches, de serge pour les pauvres, qui les enveloppe de la tête aux pieds, et ne laisse voir que les yeux ; c'est le haïque des femmes niaises. Les très-jeunes filles portent quelquefois la mante blanche ; mais le noir est la couleur sacramentelle.

Les hommes n'ont guère meilleure mine que les femmes : couchés en baillons au seuil des églises, ils rappellent, sans en avoir la fierté ni les proportions antiques, ces beaux mendiants romains du Capitole et de la place du Peuple. L'habitant de la marine est moins oisif ; les soins de la pêche l'occupent, et sa barque intrépide affronte en toute saison les embûches de Charybde et de Scylla.

La pêche du *posce spada*, espadon, est la grande affaire de ces parages : c'est une chasse plus qu'une pêche, et les péripéties en sont quelquefois tragiques ; l'épée dont l'animal est armé est si forte qu'elle peut transpercer d'outre en outre et la barque et ceux qui la montent. Cette

pêche s'exécute encore aujourd'hui telle qu'elle est décrite dans Polybe, et, chose singulière ! plusieurs mots grecs sont restés dans les signaux que s'adressent l'un à l'autre les pêcheurs. Le nom même de *ruma* (*peup*), qu'ils donnent au flux et reflux du détroit, est le mot grec pur.

Messine ne possède pas d'autres monuments des âges helléniques : elle fut cependant une des premières colonies grecques fondées sur les côtes de Sicile. Son nom primitif était Zancle, qui veut dire *faux* : elle le devait à la forme de son port, et le port lui-même avait été formé par la faux de Saturne, qui l'avait laissée tomber du ciel. Tous les accidents du pays avaient ainsi été poétisés par la mythologie païenne. Le cap Pelore, aujourd'hui cap du Phare, avait été consacré au dieu de la mer par Orion le chasseur gigantesque : les troupeaux d'Hercule y pâturaient ; les filles du Soleil y gardaient ceux de leur père ; mais les temples ont disparu avec les dieux qui les habitaient, les tremblements de terre en ont enfoui jusqu'aux derniers vestiges.

Deux routes mènent de Messine à Palerme. L'une, neuve et aujourd'hui carrossable, passe par l'intérieur de l'île ; l'autre, pierreuse et à peine tracée, suit toute la côte septentrionale : je choisis la seconde.

La montagne franchie, et le passage en est long et pénible, on retrouve la mer Tyrrhénienne de l'autre côté. Un grand château carré est le premier objet qui frappe sur ces marines : c'est Spatafora, dont le nom revient souvent dans les annales du moyen âge ; il est maintenant désert, et tombe en ruines. Quand j'y passai, un groupe de vieilles femmes filaient non loin à l'ombre d'un bois d'orangers ; un grand troupeau de bœufs rouges, à cornes exorbitamment longues, ruminait au pied des cactus ; quelques chèvres brouaient le genêt des collines, et un paysan demi-nu écorchait la terre avec une charrue tirée par un âne. Telles sont les scènes vulgaires et fort peu chevaleresques qu'abritent partout aujourd'hui les vieilles tours de la féodalité sicilienne.

A quelque distance est Milazzo, l'ancienne Mylé, bâtie sur une presqu'île que sa fertilité avait fait baptiser Chersonèse d'Or, *Chersonesus aurea*, et qui plus tard fut célèbre par ses cannes à sucre. Homère y place l'étable des troupeaux d'Apollon, et une belle grotte percée par la nature, à l'extrême pointe, a été décorée du nom de Polyphème ; elle sert encore aujourd'hui d'étable.



Genoa



A peine sorti de Milazzo on découvre l'Etna. C'est la première fois que je l'apercevais depuis que j'avais mis le pied dans l'île. La transparence de l'air laissait voir la neige disposée par bandes verticales le long du cône; des bouffées de fumée s'élançaient du cratère, et montaient au ciel. On eût dit un autel immense où brûlait l'encens de la terre. Mais on le perd trop tôt de vue : une chaîne boisée le couvre d'un ruisseau de verdure.

Une grève sèche, puis une suite de petits sentiers bordés de jasmins et de chèvre-feuilles conduisent de Milazzo au cap de Tyndare, haut promontoire formé par une montagne qui sort de la mer à pic. Le chemin qui la gravit est raide et fort escarpé. C'est au sommet que s'élevait l'antique Tyndaris, ville bâtie et baptisée par Tyndare, le père de Lédà; et cette mer est assez belle pour revendiquer sa part de la voluptueuse légende : elle est digne du cygne séducteur. Les Dioscures nés de l'œuf divin avaient des temples sur la montagne, et les médailles qu'on y déterre portent avec leur image celle de Lédà leur mère.

Tyndaris avait été le berceau de la pastorale grecque : la première bucolique y fut composée et chantée en l'honneur de la statue de Diane, apportée ici par Oreste du fond de la Tauride. L'antithèse est un peu forte, et le nom d'Oreste s'associe assez mal aux idées pastorales; mais il est à remarquer que l'idylle coule dans le sang des Siciliens : la Sicile est la patrie de Moschus et de Théocrite, ces princes de l'idylle grecque; et le seul poète indigène qui mérite d'être cité parmi les modernes, l'abbé Giovanni Meli, est un poète bucolique.

La ville antique a disparu; des lambeaux de murailles, les vestiges d'un théâtre, quelques marbres épars, un portique à demi ruiné et qui aujourd'hui sert d'étable aux porcs, voilà tout ce qu'il en reste. Quant aux temples, ils se survivent du moins par l'idée dans une petite église chrétienne consacrée à saint Philippe de Neri, et desservie par trois campagnards habillés en ermites. Quelques familles rustiques végètent autour du sanctuaire en d'ignobles bouges. Tels sont les modernes citoyens de Tyndaris; tels sont les gardiens des gracieuses traditions du vieil Olympe.

Le site d'ailleurs est sauvage et triste. Jetés çà et là dans la solitude, quelques cyprès épars portent le deuil de la cité disparue, et marquent son tombeau; un télégraphe agit ses grands bras

dans l'espace; quelques troupeaux maigres échangent une herbe rare à travers les pierres. Du côté de la terre, l'œil se perd en un dédale de hautes collines boisées. Du côté de la mer, le spectacle est plus beau : l'archipel de Lipari coupe de masses de verdure la monotonie des flots, et plus loin la fumée blanche du Stromboli se balance au gré du vent et ondoie comme un panache.

Je redescendis la montagne de Tyndaris pour en gravir bientôt une autre qui forme le cap de Calavà. C'est la configuration générale de toute cette côte : de huit en dix milles se dresse quelque nouveau promontoire, et les terres de l'un à l'autre se creusent en golfes plus ou moins profonds. Quant au cap de Calavà, ce n'est qu'un roc rouge et dur, d'une forme hardie, d'une aridité complète; mais ces roches nues se teignent d'admirables reflets, et les accidents de la lumière y sont brusques et frappants. Comme j'étais là, le soleil se couchait : caché déjà derrière un long rideau de nuages, il n'éclairait au-dessous de lui qu'une ligne de mer que la brise soulevait comme une lame d'or liquide; la petite île d'Alicuri, sur laquelle il était comme suspendu, nageait dans un océan de feu; l'horizon était sillonné de bandes larges et éclatantes qui allaient se fondre peu à peu dans l'azur du crépuscule naissant; l'œil ne discernait pas le point où la mer finissait et où commençait le ciel; peu à peu les teintes s'adoucissaient, les obliques rayons pâlissem, s'éteignaient, et l'astre submergé sombre au sein des flots.

Les scènes des marines varient peu; c'est toujours la même succession de promontoires nus et montagneux, de golfes sinueux et cultivés. La population des côtes est rare et assez chétive; les villes et les villages sont bâtis plus haut, à quelques milles dans les terres. Les grèves étaient autrefois gardées par des tours, et une cavalerie d'élite, *cavallari*, circulait de l'une à l'autre. Les *cavallari* ont disparu, les tours sont abandonnées aux corbeaux et aux corneilles; mais elles font bien dans le paysage : l'une d'elles s'élève à la pointe d'un rocher dit *Pietra Perciata* ou *Pertuisa*, d'une galerie percée dans son sein. Plus loin est le château de Brolo, dont le seigneur a laissé une mémoire sinistre : son château était armé, dit-on, de trappes et d'oubliettes; et l'on montre un balcon où il se permit un jour de pendre un capucin par les pieds. Ce repaire, bâti sur un rocher comme la tour voisine, est, comme elle, à demi ruiné; l'aloès croît dans les fissures.

Viennent ensuite les *valanche* ou précipices

de Naso, côte rude et rocailleuse qui aboutit aux délicieuses campagnes du cap Orlando. Ce n'est pas une descente, c'est une montée aux enfers ; après le Tartare, l'Élysée. On retrouve là la végétation forte et riante des environs de Messine. Le grenadier, le genêt, le jasmin, bordent la haie, et d'espace en espace fleurissent des bois d'orangers. Le bleu de la mer est ravissant à voir à travers leur feuillage sombre et luisant. Les torrens desséchés sont pleins de lauriers-roses, les collines couronnées de villages et de châteaux-forts.

D'accident en accident j'atteignis le bois de Caronia, le plus vaste de la Sicile, le seul même qui mérite le nom de forêt : des monts de Sori, qu'il couvre tout entiers, il vient mourir à la mer, et formait à lui seul vingt-quatre fiefs appartenant tous au duc de Terranuova. Ces solitudes sont pleines de sangliers, de chevreuils et de renards ; elles l'étaient autrefois de voleurs. Leur nom en est demeuré suspect ; mais elles valent mieux que leur réputation, et les rencontres fâcheuses y sont rares. Les arbres les plus communs sont l'olivier sauvage (*oliasiro*), l'yverse et le liège : ce dernier est une branche d'industrie lucrative.

Je m'étais joint à une caravane pour traverser le bois ; des *campieri* (gardes) du duc ouvraient la marche ; venaient ensuite des paysans sur leurs ânes, des mulétiers sur leurs mules, puis un cavalier de Messine qui se rendait à Palerme, et avec qui je faisais route depuis deux jours. Il était fort versé dans les légendes du pays ; il en avait de prêtes pour toutes les tours et pour tous les châteaux. Derrière nous marchaient deux *Compagnons d'Armes* qui nous servaient à la fois d'escorte d'honneur et d'escorte de sûreté.

Ces compagnies d'armes siciliennes sont assez bien entendues ; on pourrait les imiter ailleurs : chaque district en a une, composée d'un capitaine et de douze cavaliers ; commis à la sécurité des routes, ils sont responsables de tous les vols qui s'y font, et afin que leur responsabilité ne soit pas un mot, on exige du capitaine un cautionnement, et l'on retient à chaque soldat une partie de sa paie. Un voyageur est-il volé sur la route, il porte plainte au magistrat, et si le vol est prouvé on lui en restitue la valeur. Cette institution a eu l'avantage de faire de tous les voleurs des compagnons d'armes.

La caravane marchait donc à la file dans le bois de Caronia. Resserré entre les arbres, le sentier

est fort étroit, on ne peut aller qu'en de front ; de plus il est pierreux, plein de cailloux roulés, où les fers des chevaux faisaient fen et où l'on trébuchait à chaque pas. Les mulétiers n'en avaient cure ; sûrs du pied de leurs mules, ils se livraient à elles, et, le bonnet de coton pendant sur l'oreille gauche, ils chantaient des airs siciliens. Fidèles à leur rôle d'éclaireurs, les *campieri* marchaient en silence ; mais un des compagnons d'armes de l'arrière-garde qui avait sa trompette faisait chorus avec le corps d'armée ; les échos de la forêt retentissaient du bruit du clairon.

On arriva ainsi à la marine de Caronia (1). La ville est plus haut sur les collines. Là, la caravane se divisa : les uns montèrent à la ville, les autres poursuivirent leur route ; mon compagnon et moi restâmes seuls. Il ne nous fut pas facile de nous accommoder pour la nuit ; nous ne trouvâmes pas même de *fondaco*. Le *fondaco* sicilien est comme la *venta* espagnole : c'est une étable plus qu'une hôtellerie ; on y trouve en général du fourrage pour les bêtes, mais rien pour les hommes : d'où il résulte qu'en Sicile comme en Espagne il faut, si l'on veut manger, porter ses vivres avec soi. Le *fondaco* sicilien est le véritable *fundack* maure ; même dénuement, même saleté.

Nous ne trouvâmes pas même cette misérable ressource : nous installâmes comme nous pûmes nos montures harassées dans l'écurie d'un paysan, nous en envoyâmes un autre au fourrage, et, nous couchant à la belle étoile sur des manteaux de poil de chèvre, nous attendions avec résignation la pluie classique des pavots de Morphée, lorsque le destin envoya dans notre chambre à coucher, qui était un pré, le propriétaire d'un casin voisin ; il connaissait mon compagnon, et nous dûmes à cette circonstance heureuse bon sonner, bon gîte et le reste. Cette petite aventure donnera à connaître les difficultés et les fatigues d'un voyage en Sicile.

Le lendemain, mon compagnon et moi nous nous séparâmes : lui continua la route directe et moi qui, pour le moment, étais las des marines et avide de nouveaux sites, j'allai faire un grand détour par les montagnes. Nous nous quittâmes à Santo-Stefano ; je pris ma route vers Mistretta.

L'intérieur de la Sicile est peu connu ; les

(1) C'est là qu'était Calacta, cité sicilienne fondée par Deucétius.

voyageurs le négligent ; ils font le tour des côtes, et s'en contentent. L'intérieur, il est vrai, n'offre pas le même intérêt : il n'y a ni monumens d'art ni ruines grecques, pas une ville digne d'être citée. Les villages qu'on honore du nom de villes se ressemblent tous : ce sont de confus entassements de maisons jetées pêle-mêle par-dessus ravins et rochers. Les rues, non pavées, rivalisent de raideur et d'aspérité avec les plus mauvais sentiers de montagnes. Les églises sont sans caractère ; et s'il s'en trouve quelque une gothique, on est sûr qu'elle est modernisée selon le plus mauvais goût.

La population est toute agricole. Les paysans partent le matin pour les champs, le soir ils se retirent dans les villes : de là vient qu'il n'y a en Sicile, au moins dans l'intérieur, ni hameaux ni villages proprement dits. Les fermes isolées sont bien plus rares encore. L'antique peur du brigandage est la cause première de cette concentration des populations rustiques. Mais la civilisation n'a rien gagné à ces agglomérations forcées, et telle ville de vingt et même de trente mille habitans n'est pas plus avancée qu'ailleurs un hameau de cinq ou six feux.

L'ignorance est générale et grossière à n'y pas croire ; elle n'est pas le privilège exclusif du laboureur ; l'homme comme il faut (*galantuomo*) et le cavalier même lui disputent la palme. C'est ainsi qu'un de ces citadins qui était bien, ma foi ! baron, me demandait un jour si la Suisse n'était pas près de l'Arménie ; et le curé du lieu prenait le géographe Strabon pour une ville des côtes. On avait déjà vu un singe prendre le Pirée pour un homme. Il serait aisé de multiplier ces échantillons du savoir insulaire ; mais c'est en fait de religion et de culte que leurs erreurs étaient surtout risibles. Leur première question était toujours celle-ci : *Amico mio, siete cristiano ?* Ils ne peuvent se persuader qu'un ultramontain n'adore pas les idoles. Tout cela ne les empêche point d'avoir une haute idée de leur supériorité ; ils s'imaginent de bonne foi être à la tête de la civilisation, et ils professent le plus profond mépris, non-seulement pour les étrangers, mais aussi pour tous les Italiens du continent. L'insulaire est pour eux l'homme modèle. Nul doute qu'il ne soit sorti de la cuisse de Jupiter.

La rareté des voyageurs faisait de moi un objet d'étonnement ; j'entraînais sur mon passage les populations entières. Je n'ai pas à me plaindre précisément de leur inhospitalité ; mais ils sont

hospitaliers par curiosité plutôt que par humanité. Un habitant m'accueillait-il sous son toit, je payais cher mon écot ; car on m'accablait de questions, souvent puériles, et j'étais obligé de faire la leçon à mes hôtes, petits et grands, comme un véritable pédagogue. Le rôle était d'abord assez piquant ; puis, comme les questions étaient toujours et partout les mêmes, cela devenait fastidieux. Ajoutez à cela que si j'avais beaucoup d'écouliers, je n'avais jamais d'écoulières. Les femmes occupent un rang fort subalterne dans toutes les cités campagnardes. Reléguées dans la cuisine et condamnées exclusivement aux soins du ménage, elles ne paraissent pas même à table : l'épouse est la servante plutôt que la maîtresse de la maison. Ce sont tout-à-fait les vieilles mœurs patriarcales.

Telle est la physionomie générale des villes de l'intérieur. Quant à la nature, elle est sévère, triste, plus agreste que pittoresque. L'île est traversée par une longue chaîne de montagnes, les antiques Nebrodes, qui paraissent n'être que la continuation de l'Apennin de Calabre, et qui vont expirer à l'ancien cap Lilybée, l'un des trois promontoires classiques de la Sicile. Cette longue chaîne se subdivise en plusieurs branches et prend divers noms. La partie la plus sauvage et la plus élevée est connue sous celui de Madonie ; c'est là qu'il faut étudier la Sicile dans ses mœurs pastorales et dans ses sites alpestres. La Madonie a un caractère qui lui est propre. Si elle ressemblait à quelque chose du continent, ce serait aux Apennins de l'Abruzzi.

Mais avant de nous engager dans ces montagnes et de redescendre de là aux marines, parlons de quelques villes, et, avant toutes les autres, de Castro-Giovanni, l'antique Enna. Dernier boulevard de ces Sicanien indomptés qui furent rebelles à la civilisation importée des Grecs, comme les aborigènes de l'Abruzzi semblent l'avoir été à celle des Romains, l'antique cité d'Enna est un des points lumineux des obscures et primitives annales de la Sicile. C'était la ville de Cérès, divinité de l'agriculture et des moissons. Cette première institutrice de l'humanité avait là un temple dont l'antiquité a célébré les merveilles, et dont Verrès plus tard décima les richesses. C'est là que la fille de Cérès, Proserpine, la reine des fleurs, fut ravie à sa mère par le dieu de l'abîme.

A l'aspect de ces lieux consacrés on se reprend à tous ces vieux symboles de la mythologie, et

l'on demande à la nature le mot de ces poétiques énigmes. Souvent même on le pénètre du premier regard : il est écrit en caractères impérissables dans les fleurs de la prairie, sur les rochers de la montagne. C'est ici le cas : les hauteurs qui couronnent la ville de Castro-Giovanni sont percées de grottes profondes, et l'on comprend à leur vue comment l'imagination ébranlée des premiers hommes en a fait des bouches de l'enfer. Proserpine, fille de quelque princesse indigène, aura péri dans l'une de ces cavernes, quelque ravisseur épris de sa beauté l'y aura entraînée : de là l'intervention du roi des ombres. C'est ainsi que les lieux expliquent les traditions, et que les fables ne sont souvent que l'explication ou le simple énoncé des faits naturels.

Et, à ce propos, qu'il nous soit permis de rappeler une de ces légendes mythologiques dont nous avons déjà parlé. Les filles du Soleil, disaient les poètes, gardent les troupeaux de leur père aux prairies de la Sicile. Pouvait-on dire d'une manière plus poétique que les bœufs siciliens sont rouges, tandis que ceux du continent sont gris ?

La moderne Enna n'a gardé de sa mère que le site, l'un des plus pittoresques de la Sicile. Elle occupe le centre de l'île ; elle en est l'ombilic (ὀμφαλός), comme Delphes était celui de la Grèce, et cette circonstance de localité lui donne un intérêt singulier. Du haut du campanile de la cathédrale on domine l'île depuis la mer d'Alìcata, qui ferme de ce côté l'horizon d'une ceinture bleue, jusqu'aux sommités fumantes de l'Etna, qui vu de loin, est dans son isolement et dans sa forme, quelque chose du Mont-Blanc. On aime à songer que le géant a été contemplé de là par les mille générations qui se sont succédées sur l'illustre rocher d'Enna : ce furent d'abord les Sicaniens aborigènes ; puis vinrent les Grecs leurs vainqueurs, puis les Romains, vainqueurs des Grecs, et après eux les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Souabes, les Espagnols, tous les peuples qui ont imprimé leur nom sur la poussière insulaire. Tous, chacun selon ses imaginations et ses croyances, ont attaché à la vue du prodige, une idée, un sentiment. La superstition, la terreur, la science, la poésie, l'ont tour à tour baptisé ; et lui, immuable sur sa base éternelle, la tête couronnée à la fois de flamme et de glace, il a vu couler devant lui toutes ces générations, toutes ces croyances, tous ces cultes ; il en verra passer bien d'autres.

Castro-Giovanni est un trésor de vues pour l'artiste ; il n'a qu'à se placer au hasard, il est sûr de bien tomber, car la nature pose toujours, et partout elle est pittoresque. A l'une des extrémités de la ville est un promontoire au sommet duquel s'élevait l'ancienne forteresse aujourd'hui ruinée ; on a planté auprès une croix, et c'est là surtout qu'éclate dans sa magnificence l'impénétrable richesse du paysage. Quant à la ville, elle est très-irrégulière, très-escarpée ; les maisons sont dispersées au hasard sur les rochers, et la moitié des habitants logés dans ces cavernes que la nature a creusées et que l'art s'est chargé du soin d'agrandir. Le lierre et des lianes souples et gracieuses en masquent l'entrée, et l'intérieur en est parfois éclairé par une lampe antique déterrée aux environs. En voyant, le soir, sortir de ces antres nocturnes les femmes siciliennes enveloppées dans leurs mantos noirs et traînantes, on dirait les mânes sortis des tombeaux pour respirer encore l'air de l'existence.

Le pays qui sépare Castro-Giovanni de Caltanissetta, chef-lieu de l'intendance, est sévère. Après avoir passé une étroite gorge, on entre dans une longue suite de piturages nus et solitaires où coule le fleuve Salso (salé), l'ancien fleuve Hymère. Le pont de Capidarso, qui le traverse, passe pour l'une des trois merveilles de la Sicile. L'adage insulaire dit que ces trois merveilles sont *Monte, Ponte, Fonte*. Le mont, c'est l'Etna ; le pont est celui-ci ; la fontaine est le *Biviere* de Lentini, où nous irons plus tard. Quant au pont, il n'a qu'une arche ; jetée d'une montagne à l'autre, elle est assez imposante, quoique trop aiguë ; et la couleur est de ce jaune ardent des campagnes romaines si admirable pour le paysagiste. Mais on se demande ce qu'il fait là dans le désert, et pourquoi tant de solidité, car il ne sert plus de passage qu'aux troupeaux, seuls habitants de ces solitudes. Une grotte profonde, où filtre une source vive, est creusée presque à la tête du pont, et sert d'abreuvoir ; les hirondelles nichent sous l'arche muette, et, sorti d'un défilé aride et resserré, le fleuve traîne languissamment ses eaux salées à travers les lau-riers-roses. Le site est austère et mélancolique.

Assez près de là s'élève le mont de Macaluba, volcan, non de feu, mais de gaz. Presqu'au pied est Caltanissetta, le type parfait de la cité campagnarde, c'est un gros village de 36,000 âmes, sans industrie, sans culture, quoique capitale de la province. Il n'y a pas un édifice, pas même

21.11.12



ITALY. 1912.

ITALY. 1912.



une rue. Dans les derniers troubles de 1820, Caltanisetta fut saccagée par une bande de Palermitains, parce qu'elle s'était rangée au parti de Messine : elle se relève à peine de ses ruines. Le chenil que j'y occupai avait un balcon sur la place, et cette place se couvrait tous les soirs de paysans revenus du travail ; vêtus, suivant la mode sicilienne, d'une cape brune à capuchon, et coiffés du long bonnet blanc pendant sur l'oreille, ils étaient là devisant jusqu'à la nuit. A l'heure de l'angelus, un coup de canon donnait le signal de la prière, et toute cette grande foule de peuple s'agenouillait comme un seul homme. Bien que prévu, le coup d'œil était toujours pittoresque, et le souvenir de cette capitale des montagnes est tout entier pour moi dans cet acte de dévotion champêtre.

C'est de Caltanisetta que je repartis pour les marines septentrionales, que j'avais quittées une semaine auparavant. Je repris ma route vers la Madonie, et passai brusquement de la vie des labourers à la vie des bergers. Jusqu'au bourg de Pétralie la route est monotone : il faut franchir d'abord une interminable suite de collines sans arbres et sans vue. On descend ensuite dans une petite vallée plus riante ; une rivière fraîche la traverse, ombragée de saules et de peupliers : un moulin la peuple ; un grand château ruiné la commande.

Un groupe de femmes lavait au ruisseau comme les princesses de l'Odyssée ; elles étaient jeunes, et quelques-unes d'une beauté grecque : c'était la première rencontre de la journée, et le soleil pourtant penchait déjà sur l'horizon. Quoiqu'elles fussent là vêtues plus qu'à la légère, jambes nues et sein nu, les jolies montagnardes furent moins prudes que Diane : ma présence les déconcerta peu ; elle suspendit seulement pour un instant l'ouvrage et les chansons ; nous nous saluâmes de loin, et attaquant une nouvelle côte, je rentrai, non sans quelques regrets, dans ma solitude de tout le jour. Le soir je couchai à Pétralie, bourg escarpé dont la citadelle rappelle les beaux jours du comte Roger.

Je fus toute la journée du lendemain en pleine Madonie. Cette contrée est la plus alpestre de l'île et aussi la plus boisée. Des ruisseaux frais et limpides courent à travers les pâturages, se brisent au milieu des rochers ; d'immenses troupeaux de juments et de vaches rouges comme celles de la Suisse pâturent dans les prairies ; assis sur une pointe de rocher, le pâtre domine de là tout son

empire : si quelque génisse rebelle, quelque cavale indépendante s'écarte de la ligne, il la rappelle au devoir par un cri rauque et sauvage, et la discipline se rétablit. Au voyageur altéré qui traverse son royaume il offre le lait pétillant dans une corne de taureau ; puis il remonte sur son trône aérien, et fait retentir la solitude des notes lentes et agrestes du chalumau.

Ailleurs, c'est une bergerie, où l'industrie du laitage est pratiquée sur une grande échelle. Je fus accueilli dans un de ces palais rustiques par une vingtaine de bergers, et par autant de chiens qui troublèrent long-temps de leurs aboiemens la paix des hauts lieux. Le calme rétabli, les pâtres me présentèrent le lait classique, non plus dans la corne de taureau, mais dans un énorme vase de bois qui n'était qu'un tronc d'arbre grossièrement creusé. Après ces préliminaires, la conversation s'engagea : ils me racontèrent leur vie, ils me demandèrent des nouvelles du monde.

La présence d'un étranger est une bonne fortune pour l'habitant de ces déserts. Relégués là neuf mois de l'année, depuis avril jusqu'à Noël, où ils redescendent aux marines, ils deviennent durant ce long exil presque aussi sauvages que les troupeaux qu'ils gouvernent ; ils sont d'ailleurs hospitaliers, simples d'esprit comme de mœurs, et pas trop intéressés. Quand je parlai de payer, un *niéte* général éclata avec l'accent de l'indignation ; il n'y fallut pas penser. « Croyez-vous, me dirent-ils, que nos deux cents vaches et nos quatre cents chèvres ne donnent pas du lait pour tout le monde ? » Telles sont les idylles en action des Alpes siciliennes ; elles valent bien les fadeurs pastorales et les bacloques roucoulemens de nos bergers d'opéra. Celles-là du moins ont l'intérêt de la vérité.

A l'exception de quelques mulets chargés de sel gemme qui brille au soleil comme des blocs de cristal, on ne rencontre personne en ces montagnes ; mais la solitude y est douce ; l'air libre et parfumé des pâturages rafraîchit l'âme. Mille accidens de nature occupent l'œil et le captivent : tantôt l'horizon se ferme, tantôt il s'ouvre, et de riches perspectives se développent au loin : ici des crêtes cheues, là des vallées vertes et tapissées de forêts. Quoique la chaîne soit en général boisée, il y a cependant çà et là quelques points où la végétation disparaît. Rien de plus aride par exemple que ce que les habitans appellent énergiquement le Pic de fer, *Cozzo di ferro* : c'est une énorme masse de pierre taillée à pic de tous côtés, et dont la

nudité rappelle le Grand Rocher d'Italie. Quoique l'on touchât au mois de juin, de larges plaques de neige blanchissaient la tête du mont; son pied plongeait dans une mer de verdure.

Quelques lieues plus loin je recommençai à voir la mer, d'abord par échappées, puis dans son immensité. A mesure qu'on s'en approche, les montagnes s'adouciennent, les champs se couvrent d'oliviers, des casins blancs se suspendent avec grâce aux flancs des collines. Enfin j'atteignis la côte, et ce soir-là j'allai coucher à Cefalù. J'avais ainsi passé dans la journée par toutes les phases et toutes les impressions de la nature, depuis la neige des froides cimes jusqu'à l'olivier des marines brûlantes; je m'étais levé au milieu des pasteurs, je me couchai au milieu des pêcheurs.

Cefalù est une petite ville de pêche et de cabotage; elle est bâtie au pied d'un haut rocher qui fait promontoire comme tous ceux de la côte; mais il est d'un style plus grandiose et plus imposant que tous les autres; sauf quelques rares champs d'herbe, il est d'une effrayante aridité; crénelé dans sa partie supérieure, il est couronné d'un château qui fut célèbre aux temps des Maures. La cathédrale du bourg est gothique, assise sur un plan élevé et flanquée de deux clochers égaux; l'ensemble de l'édifice, tout nicherisé qu'il est, a quelque chose d'original. Sa décoration extérieure est une ceinture de médaillons les plus nudi-cieux, les plus obstinés que j'aie jamais vus; j'en trainais des processions après moi, et quand je partis ils me firent la conduite plus d'un mille avec un incroyable acharnement.

De Cefalù à Termini le pays est peu pittoresque; il rappelle en plusieurs endroits les côtes déjà parcourues; même végétation, mêmes scènes: ici comme à Spatafora, c'est quelque vieille tour féodale convertie en maison villageoise; là c'est un misérable *fondaco* envahi par les zingares; resserré parfois entre d'épaisses haies où le genêt et le lentisque en fleur se mêlent à l'aloë et au figuier d'Inde, le chemin serpente entre la mer et les montagnes, tantôt à l'ombre des caroubiers, tantôt au milieu des blés.

Passé le Fleuve Grand, *Fiume Grande* (et on le passe comme on peut, car il n'y a pas de pont), on voit à gauche la colline où fut Hymère, cette ville si célébrée par Pindare, et à laquelle Silius Italicus fait honneur de la première comédie grecque. La plaine qu'elle occupait s'appelle encore aujourd'hui *Pian d'Imera*. Quelques débris de murs, des morceaux de briques,

une espèce de sépulcre noirci par les feux du pâtre, voilà tout ce qui reste de la cité pindarique. A quelque distance, une source jaillit du rocher: on aimerait à croire que c'est la fontaine illustrée par le chantre des jeux olympiques.

La moderne Termini est à huit ou neuf milles plus loin. Ses églises se sont enrichies de la dépouille des temples d'Hymère; il en est peu qui ne possèdent quelques colonnes antiques. C'est à peu près là, sans parler des thermes fameux auxquels la ville doit son nom, le seul intérêt qu'elle offre. Toutefois la maison communale a cela de piquant, qu'on y peut faire un cours synoptique d'histoire sicilienne: on a réuni et incrusté dans le mur d'une salle basse des inscriptions grecques, latines et arabes; il y en a même de phéniciennes, et d'un coup d'œil on peut ainsi passer en revue les nations qui se sont légué l'une à l'autre le sceptre insulaire.

La position de Termini est ravissante: les vues sur la mer et les montagnes y sont divines. L'enchantement continue jusqu'à Palerme. A mesure qu'on s'approche de la capitale, le pays devient plus riant, les villages se multiplient et la culture pare les montagnes sans leur ôter leur caractère. Au bord du chemin est le pittoresque château de Solunto; il occupe le site de l'ancienne Solunte, le premier établissement des Phéniciens sur ces côtes. Aujourd'hui c'est une combrière, et, quand j'y passai, la mer y était teinte du sang des thons. La pêche du thon est la grande industrie de ces parages: c'est plutôt une chasse, comme pour l'espardon, car on tue à coups de lance les inoffensifs prisonniers engagés dans les filets. Quand le passage est bon, ce qu'on en prend est prodigieux; mais les années ne se ressemblent pas.

Trois milles environ avant Palerme on trouve la Bagaria, lieu de plaisance des princes palermitains, comme les bords de la Brenta le seraient des patriciens de Venise. Les maisons de campagne y sont en grand nombre: quelques-unes h.illent par la somptuosité, sinon par le bon goût. Ancien rendez-vous des délassements sybarites et des plaisirs coïteux, la Bagaria a vu pâlir son étoile; ses beaux jours sont passés, la ruine de la noblesse sicilienne a mis à la réforme toutes ces voluptueuses villas.

De là à Palerme le chemin n'est plus qu'une promenade: les casins s'y suivent, les carrosses s'y croisent; tout annonce une grande ville.

Les abords de Palerme ne trompent pas : Palerme est bien la ville qu'ils promettent ; c'est bien vraiment une capitale, elle en a le mouvement et le luxe. L'architecture y manque de pureté, elle ne manque pas de noblesse. Les édifices publics sont trop chargés d'ornemens ; mais ils ont de la grandeur, quelques-uns même quelque chose de royal. La ville est divisée en quatre parties égales par deux longues rues transversales qui se coupent par le milieu. La plus belle est la rue du *Cassero*, du mot arabe *alcazar*, qui veut dire *palais* ; elle s'appelle aussi rue de Tolède, et, comme son homonyme de Naples, elle est le rendez-vous des oisifs et des filous. Les filous palermitains ont une grande réputation d'adresse : il est rare que le nouveau-venu ne tombe pas dans leurs embûches et ne leur paie pas son tribut. L'autre rue est la Maqueda, ou *Strada Nuova* ; mais elle est moins belle, quoique plus large, et moins fréquentée.

C'est au Cassero qu'il faut étudier la population, car elle vit là pêle-mêle ; depuis le prince jusqu'au mendiant, toutes les classes y sont confondues. Le peuple palermitain est, de toute l'Italie, celui qui a le plus de physionomie et le caractère le plus tranché. On sent que si l'on n'est pas encore en Afrique, on n'est déjà plus en Europe. Le Sicilien unit la mobilité italienne à l'impassibilité maure ; il est à la fois maître passé dans l'art de la dissimulation et dans la mimique des traits. Cette contradiction même est piquante, et l'union de ces deux extrêmes est un objet intéressant d'observation et d'étude. Si la Sicile avait des mœurs et des passions politiques, elle serait la terre des conspirations, et le secret serait bien gardé.

Palerme est une ville de luxe ; mais on voit bien que c'est un luxe hérité, et non un luxe nouvellement créé. C'est ainsi, par exemple, que les plus beaux palais sont meublés à l'antique avec une somptuosité dont les aïeux ont fait les frais : les enfans n'ont eu que le soin de conserver. Il faut s'en féliciter ; car ces vieux ameublemens, pour la plupart en cuir doré, ont bien plus de caractère et sont bien plus cossus que nos colifichets du jour.

Armés de leur longue canne à pomme d'argent et tout galonnés d'or, les concierges de ces féodales demeures rappellent une opulence qui n'est plus qu'une tradition. La noblesse sicilienne est ruinée, et, le revenu manquant, elle est trop nombreuse pour que les noms aient encore du

prestige. Il y a encore en Sicile, calcul fait, 123 princes, 90 ducs, 157 marquis, 51 comtes, 29 vicomtes, sans compter les barons, qui sont innombrables ; et quant aux simples cavaliers, ils pullulent par myriades.

Revenons au Cassero, qui est la demeure du peuple : c'est là qu'il dort, qu'il dine, qu'il passe les jours et les nuits. Chacun y fait son métier ; sans reparler des filous et des mendiants, qui forment une minorité respectable, il y a des Vatel ambulans dont la cuisine en plein air exhale des parfums peu suaves. Mais à côté d'eux, et pour les corriger, les marchands de fleurs étalent leurs odorans parterres ; ils attachent poétiquement leurs bouquets au bout de longues perches, afin de les offrir de la rue aux dames qui sont aux balcons. Viennent ensuite les *aquajoli*, marchands d'eaux, chargés de leur petit baril ; les plus riches sont en même temps limonadiers ; ils cumulent les deux patentes, et dressent aux coins des rues de charmantes petites boutiques portatives, décorées de verdure et de fleurs : la voluptueuse odeur du jasmin domine toutes les autres. Le soir, le concours est plus grand encore ; tout Palerme descend dans la rue ; les réverbères sont disposés de manière que la ville semble illuminée : cette fantastique illusion se renouvelle chaque nuit. On se promène des heures entières d'un pas nuchalant sur les dalles rafraîchies par la rosée. Quand on est las, on va se reposer au théâtre ou dans les cafés. Le sorbet se sert dans des vases d'argent.

Le plus beau et le seul édifice original que possède Palerme, est le Dôme, ou cathédrale. C'est un noble monument de l'architecture que les Siciliens appellent *normanno-gothique*. L'extérieur est frappant ; on y retrouve quelque chose de la grâce mauresque ; mais ceux qui l'ont comparé à la mosquée de Cordoue et à l'Alhambra de Grenade n'avaient jamais vu ni l'une ni l'autre ; il n'y a aucun rapport entre elles. Que la cathédrale chrétienne ait remplacé une mosquée sarrasine, cela peut être ; mais la forme primitive n'a pas été respectée, et l'église a été reconstruite sur un nouveau plan.

Le fond de l'édifice est dans le style du douzième siècle ; mais il en est malheureusement du Dôme de Palerme comme de tous les autres temples gothiques de l'île : l'intérieur a été gâté, il ne répond plus au dehors ; ici le désaccord est choquant ; un artiste privé de goût l'a chargé d'ornemens sans harmonie avec l'ensemble ; et

l'unité, cette grande loi de toute architecture, est indignement violée. La matière l'emporte de beaucoup sur l'art : c'est une profusion éblouissante de marbres, de jaspes, d'agates, d'albâtre oriental. Le maître autel est dans le genre un modèle de somptuosité et de mauvais goût : on y peut admirer, entre autres richesses, une colonne de lapis-lazuli d'une énorme dimension : c'est la plus grosse, je crois, qui existe en Europe.

Il reste çà et là pourtant quelques gracieux échantillons de l'œuvre primitive ; et entre autres un petit portique normand demeuré intact, ou à peu près, dans la sacristie. Mais le plus riche ornement de la basilique palermitaine, ce sont les mausolées des rois de Sicile : deux sont de marbre blanc, trois en porphyre rouge d'un seul bloc et tout-à-fait semblables au tombeau d'Hélène qui est au Vatican. La statuaire aussi a travaillé au décor du temple, et c'est là qu'on peut faire connaissance avec le sculpteur national Gaggini : élève de Michel-Ange, il rappelle quelquefois les grandes lignes du maître.

Un autre artiste indigène, dont le nom n'a point franchi le détroit, a légué à sa patrie un assez bel héritage pour obtenir d'elle le titre de Raphaël sicilien. Son nom est Pietro Novelli, dit le Montréalais, *il Morrealese* ; de Montréal, sa ville natale. Il était né vers 1608, et fut tué d'un coup d'arquebuse dans un soulèvement populaire qui eut lieu à Palerme le 2 août 1647.

Quoique l'école messinaise ait eu plus d'élan que celle de Palerme, Novelli est sans contredit le premier peintre sicilien. Sa manière tient à la fois de l'école romaine et de l'école espagnole. Ses chefs-d'œuvre dans le premier style sont conservés dans l'église des Jésuites. Là, il est idéal et noble ; d'autres fois il s'éloigne de la sévérité romaine pour se rapprocher de la vérité réelle et un peu familière de Velasquez. La dualité de son œuvre est sensible, et la lutte s'explique aisément. Novelli avait étudié à Rome ; mais il était Sicilien, il vécut dans son île, et la Sicile était alors, comme on sait, toute espagnole. Il avait connu aussi Vandyck, qui peignit quelque temps à Palerme, et ce troisième élément est visible dans ses derniers ouvrages. Si Novelli eût été un génie de premier rang, il se fût approprié les trois manières de façon à s'en créer une nouvelle qui lui fût propre ; mais il ne sut point opérer la fusion, et resta au-dessous de tous ses maîtres.

Ses tableaux sont dispersés dans les églises, où nous laisserons les amateurs les aller chercher

seuls ; nous n'avons pas le temps aujourd'hui de les y conduire, d'autant plus qu'après le Dôme aucune église de Palerme ne provoque notre sollicitude : la plupart sont des carrières de pierres et de métaux précieux ; l'ordre manque partout, et le goût en souffre. Elles sont, de plus, mal situées, adossées aux maisons et perdues dans des rues étroites ; elles manquent d'air, et le soleil n'y verse la lumière qu'avec une extrême parcimonie.

Ce n'est pas là toutefois ce qui m'en déplaît : je n'aime guère le moderne usage d'inonder les temples de torrens de clarté ; j'aime ces lueurs douteuses et ces demi-ténèbres du moyen âge ; il y a là plus de mystère, plus de recueillement ; l'âme se cherche mieux, elle se replie plus aisément sur elle-même, elle se dégage plus naturellement des liens du monde matériel ; le repentir et la contrition n'ont pas besoin de ces vives clartés ; le grand jour les blesse au contraire ; le crépuscule leur sied mieux. Mais la dispensation de la lumière n'est point arbitraire ; elle se lie à un système général d'architecture : le demi-jour convient à la grisâtre nudité de la nef gothique ; il ne convient plus à tous ces menus détails, à cette confusion de mille couleurs dont les écoles modernes ont fait un élément de beauté.

Palerme a une maison de fous qui mérite des éloges. Le gouvernement des aliénés y est fondé sur la douceur et le travail : on les traite bien ; ils forment une communauté, non comme ailleurs un troupeau : on les emploie, chacun selon son degré de clairvoyance, aux soins de l'intérieur : ils sont maçons, jardiniers ; ils se sont même fabriqués un théâtre où ils jouent la comédie : les femmes ont, pour s'occuper et se distraire, les soins domestiques. Je ne répondrais pas qu'il n'y eût au fond de tout cela quelque peu de charlatanisme ; mais c'est un charlatanisme louable, et le cœur n'est pas serré là comme en tant d'autres établissements semblables. Le lieu est propre, la vie matérielle supportable, et je n'ai pas vu d'autre emploi de la violence qu'une martingale de cuir appliquée aux plus furieux.

Plusieurs cas de monomanie m'ont frappé dans cette longue galerie de toutes les infirmités de la raison humaine : l'un, frappé de mutisme, n'avait pas rompu le silence depuis plusieurs années ; un autre se croit Napoléon, il en affecte le geste, la parole brève ; il se dit méconnu, et me prit dans une affection singulière parce que je le traitai de majesté. « Vous du moins, » s'écria-t-il, « vous





ne refusez pas de me reconnaître. » Ce point accordé, sa raison était assez ferme et assez lucide sur les autres terrains.

En revenant de la maison des fous je passai devant un palais dont le maître aurait figuré avec avantage à côté du prétendu Napoléon : il se croyait, lui, roi de Sicile ; il se faisait donner de l'altesse et rendre les honneurs royaux ; tout cela, bien entendu, dans son intérieur ; mais afin de ne point déroger en s'offrant aux regards d'un public qui avait l'insolence de contester la validité de ses titres, il fut vingt ans sans sortir de chez lui. A sa mort, on l'enterra avec pompe. Le monomane était un marquis de Geraci, et le palais habité par cette royauté obstinée est certainement le plus beau de Palerme ; le portique en est vaste et léger.

Au temps de la domination sarrasine, Palerme devint la résidence des émirs ; elle est restée, depuis, le siège du gouvernement insulaire ; elle fut même long-temps, avant que Naples l'eût détrônée, la seule capitale de la monarchie des Deux-Siciles : *Prima sedes. Regis corona. Regni caput.* Cette inscription, tracée en gros caractères à l'extérieur de la cathédrale et à l'intérieur, sert encore aujourd'hui à enfler l'orgueil indigène, et fait éclater en mainte occasion son inimitié contre Naples.

Quoique Palerme ait été si long-temps maure, ses dominateurs d'outre-mer n'y ont laissé d'autre monument de leur présence que deux petits casins à la porte de la ville : l'un, nommé la Cuba, est converti en caserne de cavalerie et a peu d'intérêt ; l'autre, la Zisa, en a davantage ; son appartement le plus élégant est une salle basse, pavée en mosaïques et tapissée d'inscriptions arabes et espagnoles. Une eau limpide y court en murmurant, et l'on voit encore le balcon grillé où les femmes venaient sans doute prendre le frais sans être vues. Couronnée d'une terrasse crénelée, la Zisa ressemble plus à une forteresse qu'à une maison de plaisance.

Du haut de ses créneaux l'œil se repose avec bonheur, non sur des bosquets, mais sur des forêts d'orangers et de citronniers. Naples ni Gênes n'ont rien de si beau : c'est une fraîcheur, ce sont des herceaux de verdure à défer vingt canicules d'Afrique. Entraînée de la mer à la ville, de la ville aux montagnes, la vue ne sait où s'arrêter, tant les provocations de cette nature divine sont de tous les côtés puissantes, irrésistibles. Ce lieu de délices se nomme la Conque d'Or, *Conca*

*d'Oro*, et jamais nom ne fut mieux justifié.

On ne saurait quitter Palerme sans parler de la bienheureuse Rosalie sa patronne, et sans l'aller saluer dans sa tombe, au sommet du mont Pellegrino. Cette montagne, qui domine la ville au nord, est singulière par son isolement et par sa forme. Battue de la mer, elle est comme un écueil avancé opposé à la fureur des vagues, et forme ainsi le dernier anneau de cette longue chaîne de promontoires défensifs qui commence au Phare et que nous avons suivie jusqu'ici anneau par anneau. Le mont Pellegrino est d'une aridité effrayante : c'est un roc nu, taillé en innombrables aiguilles ; on dirait un glacier pétrifié.

Malgré ses escarpements et ses abîmes, l'ascension en est facile ; un chemin pavé, coupé à grands frais dans la pierre et soutenu par plus de cent voûtes, conduit les pèlerins fort commodément au sépulcre révérend : ce sépulcre est au fond d'une grotte pittoresque d'où jaillit une source. Une chapelle a été pratiquée au sein même de la grotte, comme au mont Gargano, et une statue de marbre blanc représente la sainte endormie sur sa pierre tumulaire. La légende dit que Rosalie était la fille d'un baron Siuibaldi, qu'elle était née à Bivone, qu'elle vécut à la cour du roi Roger, d'où une passion malheureuse la jeta dans ces solitudes. La jeune ermite y vécut long-temps dans l'oubli du monde ; elle y mourut, et le parfum des roses, qui se renouvelaient d'elles-mêmes sur la terre qui la couvrait, trahit le lieu de sa sépulture : de là sa sainteté. Sa fête se célèbre en juillet, avec une magnificence qui rappelle les poétiques sensualités des *Mille et une Nuits*.

A quelque distance de la caverne et à l'extrême pointe de la montagne est un kiosque qui donne sur la mer, et d'où la vue est sans limites. Une colossale statue de la sainte le couronne, et protège au loin les mariniers. De l'autre côté de la montagne, et abritée par elle, se déroule une vallée qui ne le cède à la Conque d'Or ni en fraîcheur ni en beauté : c'est là qu'on voit la maison royale de la Favorita et quelques-unes des plus somptueuses villas de la noblesse palermitaine.

Au couchant de Palerme s'élève, sur une hauteur, Montréal, assez méchante petite ville, dont les habitants ont une mauvaise réputation en Sicile ; ils passent pour être une colonie de Sarrasins, et on leur en fait un crime, comme si l'île entière n'était pas dans le même cas. Les Paler-

mitains les appellent *cerruti*, de *cerro*, qui signifie la mèche de cheveux que les musulmans se laissent pousser à l'occiput.

Du reste on ne parlerait guère de Montréal sans sa cathédrale, qui est métropolitaine de la Sicile, et dont les moines du Mont-Casin forment le chapitre. Elle est bâtie en forme de croix ; sa grandeur, son architecture, la richesse de ses marbres, la rareté de ses mosaïques, en font un des monumens les plus précieux de l'île.

Elle a trois nefs : la plus grande est soutenue par vingt-deux colonnes de granit oriental ; les chapiteaux sont de marbre blanc, ornés de bas-relief ; toutes les murailles sont incrustées de mosaïques de smalte de toutes couleurs, représentant l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament depuis la création du monde jusqu'à la Pentecôte. Le plafond est en bois sculpté, mais il a souffert d'un incendie en 1811 ; la grande porte est de brouze et couverte aussi de bas-reliefs sacrés. Cette magnifique basilique renferme, comme sa rivale de Palerme, les tombeaux de plusieurs rois de Sicile, et, de plus qu'elle, celui de saint Louis. Mais ces divers mausolées, dont les uns sont de marbre blanc, les autres de porphyre, ont été endommagés par l'incendie. Un riche couvent de bénédictins, Santa-Maria-la-Nuova, touche à l'église ; c'est là, sur une des parois du grand escalier, qu'est le chef-d'œuvre de Pietro Novelli.

Quelques milles plus avant dans la montagne est un second couvent de bénédictins, San-Martino, où le peintre indigène a laissé deux autres monumens de son génie : un saint Benoît s'infligeant la discipline, et un Daniel dans la fosse aux lions. Situé au fond d'une vallée pittoresque et solitaire, le monastère de Saint-Martin est le plus riche de l'île : il possède des antiquités grecosiciliennes d'un grand prix ; son médailler est célèbre et sa bibliothèque riche en manuscrits arabes.

Jusqu'à si riante, la campagne se dépouille peu à peu et prend une physionomie austère. Passé Montréal, on perd de vue Palerme, la mer, la Conque d'Or, et l'on s'engage en d'étroites vallées. On traverse d'abord quelques assez beaux villages, puis le pays devient désert. A gauche, sur la montagne, est une colonie albanaise (*Pian de' Greci*) pareille à celles que nous avons visitées en Calabre. A droite est la petite ville de Carini, l'ancienne Hycara, patrie de Laïs. Plus loin est Alcamo, cité fondée au temps de la conquête par un prince sarrasin nommé Akamah. Son site

élevé, ses tours, ses murailles crénelées lui impriment un cachet singulièrement original.

Elle est la patrie de Vincenzo ou Ciullo, dit d'Alcamo, l'un des fondateurs de la langue du Dante. Il ne reste rien du poète dans sa ville natale ; mais on a de lui quelques poésies que l'on peut regarder comme les premiers bégaiemens de l'italien. Ciullo faisait partie de l'académie lettrée fondée à Palerme par l'empereur et le roi de Sicile, Frédéric II, qui était poète lui aussi, et dont les deux fils, Entius et Manfredi, étaient collègues du troubadour d'Alcamo.

A peine sorti de la cité moresque on entre dans une plaine triste et ondulée, abandonnée aux troupeaux ; des montagnes arides tour à tour et boisées enveloppent comme une ceinture ces muets pâturages ; tout à coup apparaît au fond du paysage le temple de Ségeste. De quelque côté qu'on l'aborde, il est d'un effet charmant ; les trente-six colonnes doriques qui en marquaient l'enceinte sont intactes, ainsi que le fronton et l'entablement. Assis au sommet d'une colline d'un accès difficile et flanquée de précipices, l'élégant sanctuaire est plus gracieux encore par son isolement ; ses proportions nobles et suaves se dessinent sur l'azur du ciel.

C'est ainsi qu'il faut voir les ruines, surtout les temples ; le silence et la solitude ajoutent à leur prestige ; les bruits de villes chassent les pensées de recueillement et troublent l'âme dans sa dévotion. Ici rien de semblable : si quelque bruit monte jusqu'au temple, c'est la clochette des troupeaux errans dans les vallons ; si quelque figure humaine se glisse furtivement à travers les colonnes, c'est un pâtre : le sanctuaire auguste est pour lui *li Pileri di Barbara* ; il en fait son bivouac, et la fumée de son feu profane tourbillonne autour du fronton et monte au ciel comme jadis l'encens.

Une ruine s'élève sur le mont voisin de San Bonifato : c'est, dit-on, le premier château fort bâti par les Sarrasins dans l'île. Ainsi d'un regard on embrasse deux civilisations, la Grèce et l'Asie.

La nature, après Ségeste, continue à être triste et solitaire. Sorti des pâturages, on met le pied sur la chaussée de Trapani. Trapani est la virgilienne Drépane, la ville où décéda le bonhomme Anéïas. On sait par cœur la description des jeux célébrés à son enterrement par le pieux Enée. La cité moderne est propre et bien percée ; les rues sont pavées de larges dalles glissantes, et il

y règne un simulacre d'activité. Le port est assez bon, et c'est de là que partent pour la côte d'Afrique les pêcheurs de corail. Cette pêche était jadis une des ressources capitales du pays, mais c'est une industrie déchuë; en revanche on y fabrique beaucoup de sel.

Tout près du bord est un écueil appelé *Scoglio di mal consiglio*, où l'on prétend que Procida rassembla les conjurés de Trapani. Il voyageait en pèlerin, et, comme Brutus, il jouait la démençe; mais cette tradition est fort apocryphe, et ne s'appuie, que je sache, à aucune autorité. A la pointe du port est un château nommé la Colombara, parce que c'est en ce lieu qu'étaient, dit-on, nourries les colombes consacrées au culte de Vénus, qui avait sur cette côte un temple non moins célèbre que celui de Cérès à Enna. Il couronnait l'Éryx de ses classiques magnificences, et attirait là, aux beaux jours du paganisme, un prodigieux concours de pèlerins. Quoiqu'il n'en reste pas de trace, j'y voulus, moi aussi, faire mon pèlerinage.

Le mont Éryx, aujourd'hui mont de Saint-Julien, est à quelques milles de Trapani, du côté des terres : on y monte par un sentier dur et escarpé. A la crête est la petite ville de San-Giuliano, qui le baptise. C'est un des lieux de Sicile qui m'a le plus frappé : il règne là je ne sais quel air de mystère qui prend tout d'abord l'imagination. Il semble qu'on marche dans l'enceinte d'un couvent, tant les rues sont désertes et muettes. Les couvens, du reste, y abondent ainsi que les églises; les maisons sont d'une teinte sévère et grisâtre; elles ont peu de jours sur la rue, et les fenêtres s'ouvrent presque toutes sur une cour intérieure soigneusement fermée, d'où l'on entend de loin en loin sortir le chant monotone des fileuses.

Les femmes sont belles, elles en ont du moins la renommée. Elles s'enveloppent tout entières de la longue mante indigène, elles s'en font un voile impénétrable, et ne laissent voir que les yeux. Si la ville a l'air d'un monastère, toutes les femmes ont l'air de religieuses. Toutefois il y a plus de coquetterie que de modestie dans cette pudeur farouche; elles ne se cachent que pour être mieux regardées : la soie molle et flexible presse de si près leur corps, qu'elle dessine leur taille et ne laisse rien perdre de l'élégance des formes. Ainsi voilées, les femmes de l'Éryx marchent d'un pas lent et théâtral. Ce n'est pas ainsi qu'on se représente les antiques prêtresses de la

déesse Érycine, avec leurs couronnes de roses et leur tunique courte et volante; mais le contraste n'est que plus piquant, et, l'imagination remplie de séductions, émue des images païennes, on s'attache invinciblement aux pas de ces longues figures noires et silencieuses qui ressemblent bien plutôt à des ombres qu'à des femmes. On dirait les filles condamnées à un douil éternel en expiation des voluptés de leurs mères.

Le roc en saillie où était bâti le temple de Vénus est occupé maintenant par un château qui tombe en ruine. La vue plonge de là sur la plaine de Bonagie, où se célébrèrent les jeux de l'Énéide. Plusieurs grottes sont creusées dans le flanc de la montagne : la grotte de l'Harmonie, retraite autrefois des nymphes; la grotte du Géant, où l'on trouva en 1312 des os d'une grandeur démesurée; la troisième est, selon Clavier, le véritable autel de Polyphème. Éryx est la patrie du poète Stésichoro.

Ce qui frappe aujourd'hui dans la classique montagne, ce sont ses coupures bizarres et les crevasses profondes dont elle est déchirée. Son aridité est extrême. Lorsque Ovide écrivait ce vers :

Colle sub umbroso quem tenet altus Eryx,

il ne l'avait certainement pas vue, car rien ne lui convient moins que l'épithète *ombreuse*. Mais la vue est ravissante; l'Etna excepté, je ne crois pas que la Sicile ait un belvédère plus magnifique. Une longue plaine semée de villes et de villages se déroule au pied, jusqu'aux montagnes de l'antique Agrigente; Trapani, l'écueil de Procida et l'archipel Lilybéen de la Favignana uagent dans la mer d'Afrique. Les Lyncées du pays prétendent bien découvrir en temps calme la côte de Carthage, mais c'est une prétention mal fondée; la pensée devine Carthage, l'œil ne saurait la voir.

La côte de Trapani, en allant vers le midi, est fort nue; c'est une campagne plus souvent couverte de bruyères que d'épis; mais elle est riche en aloès, surtout en palmiers, et à ce titre c'est le site le plus africain de l'île : l'eau y manque comme au désert; les troupeaux et les rares habitants de ces solitudes en sont réduits à quelques puits saumâtres. Il y a bien çà et là quelques bouquets de verdure et quelques maisons rustiques, mais ce sont les exceptions; l'aspect général du pays est la sécheresse et la dépopulation; il n'en est par cela même que plus africain. Balancé sur la grève déserte, le haut palmier captive l'œil et fait rêver. La mer est coupée d'îles : la Favi-

gnana, la plus grande et aussi la plus haute, forme sur les flots un bel amphithéâtre de verdure. C'est là qu'était jadis Motia, ville fondée par Hercule et baptisée, dit-on, du nom d'une de ses maîtresses; il n'en reste pas de trace. La Favignana est maintenant un lieu de déportation.

Marsala est aujourd'hui la ville principale de ces marines. Son nom signifie en arabe *Port de Dieu*. Elle fut bâtie par les Sarrasins sur les ruines de cette antique Lilybée d'où Scipio l'Africain avait fait voile pour l'Afrique. On ne trouve d'autres vestiges de la ville ancienne qu'une espèce de souterrain appelé Puits de la Sibylle, *Pozzo della Sibilla*, et quelques débris de colonnes, des médailles, des idoles qu'on déterre de temps en temps; mais toutes ces fouilles n'ont guère offert jusqu'ici d'intérêt, et la ville moderne doit sa réputation à son vin si cher aux Anglais. La fabrication en est presque entièrement dans leurs mains: enrichis par elle, ils prêtent à hypothèque, et profitent de la misère publique pour s'impatrioiser à petit bruit dans le pays.

Après Marsala vient Mazzara, qui eut ses jours de gloire sous les Normands. Le comte Roger y faisait sa résidence habituelle: elle eut même l'honneur de donner son nom à l'un des trois Vals ou provinces de la Sicile. La division ancienne a été abolie; l'île est aujourd'hui coupée en sept intendants: Messine, Palerme, Trapani, Girgenti, Caltanissetta, Syracuse et Catane. Les trois Vals anciens étaient le Val Demone au nord, le Val di Noto au midi, et à l'occident le Val de Mazzara. Mazzara n'est plus rien qu'une petite ville de cabotage, mais l'abord en est pittoresque. Elle est assise sur un vaste banc de rochers percés de grottes et coupés avec une régularité singulière; ceinte de murs, hérissée de tours et de clochers, elle est un des ornemens du paysage. La cathédrale de Mazzara renferme trois beaux sarcophages de marbre blanc enrichis de bas-reliefs. Le premier représente le combat des Amazones, un autre la chasse de Mélagre, et le troisième la légende nationale de l'enlèvement de Proserpine.

Passé Mazzara, la plaine continue; mais les hauts palmiers cessent et sont remplacés par la palme indigène. C'est une plante basse qui s'épanouit en éventail, mais qui se détache peu du sol; il est rare qu'elle dépasse un pied et demi. Toutes ces campagnes occidentales en sont couvertes. On trouve, à quelques milles de la ville, un monument précieux et peu visité de l'industrie grecque:

ce sont d'anciennes carrières connues aujourd'hui dans le pays sous le nom de *Rocchi di Cusa*. On voit là, épars au milieu des figuiers d'Inde, des fûts de colonnes ébauchés, d'autres encore attachés au massif d'où on les tirait. Le procédé est curieux: on taillait la colonne verticalement dans le roc en faisant le vide autour; après quoi on la détachait; mais le vide n'ayant guère plus de dix-huit pouces de largeur, l'extraction devait être fort difficile. L'on ne comprend pas qu'on pût scier la base à moins de faire sauter d'abord la paroi antérieure du rocher. Mais tout cela suppose des leviers puissans et de fortes machines.

L'ouvrage est tel que les ouvriers l'ont laissé: des colonnes toutes prêtes à être transportées sont là qui les attendent depuis plus de deux mille ans. Dispersées par fragmens, elle sont semées à une assez grande distance, du côté de Selinonte; destinées à orner ses palais et ses temples, elles sont comme autant de jalons qui en marquent la route au voyageur. Le pays qui sépare les carrières de la ville ruinée est coupé de champs et de bois; des montagnes de sable amoncelées par les vents surgissent du côté de la mer et la cachent. Ces bords ont quelque chose des marennes romaines; ils sont comme elles sillonnés de ruisseaux muets et infestés au temps des chaleurs par la mal'aria. Quelques tours de garde se dressent sur les grèves, mais peu sont habitées; ce ne sont plus que de vains simulacres.

C'est sur cette plage aride et marécageuse que florissait l'antique Selinonte, la *palmosa Selinus* de Virgile. De vastes ruines attestent sa grandeur passée: ce sont celles de trois temples inconnus qui devaient avoir, l'un surtout, de colossales dimensions. Les colonnes de ce dernier sont voies, celles des autres cannelées. Les deux seules qui soient encore debout ressemblent à des tours: les chapiteaux et les bases répondent à ces proportions. Ces immenses débris sont couchés dans l'herbe: le figuier, le grenadier végètent dans leurs fissures; le lapin furtif y fait son gîte; les troupeaux les outragent. On ne peut détacher la vue de ces masses imposantes, auxquelles l'instinct poétique du peuple a donné le nom de *Piliers des Géans*, *li Pileri dei Giganti*; il semble en effet qu'il ait fallu des géans pour les élever, des géans pour les abattre.

Toutefois un ordre visible règne dans ce chaos. On reconnaît, en étudiant les lieux, que la nature et non l'homme a dû être l'auteur de cette destruction. Toutes les colonnes sont renversées

SICILE



INTÉRIEUR DE ST ROSALIE.



ITALIE PET.

ENTRÉE DE LA GROTTA DE ST ROSALIE.



dans une direction uniforme, du couchant à l'orient, comme par un tremblement de terre; et cette hypothèse est plus probable que celle qui fait abattre ces temples géans par la fureur des soldats carthaginois, lorsque Annibal prit d'assaut la ville. Cette catastrophe fut effroyable; la place fut entièrement pillée, les maisons brûlées, les habitans passés au fil de l'épée, quelques-uns même pilés vivans dans des mortiers de fer; mais l'histoire ne dit pas que le vainqueur ait étendu sa colère sur la demeure des dieux.

La ville descendait des temples vers la mer; et quand la tempête remue ces sables mouvans, elle met à nu des morceaux de colonnes, des pierres taillées, des anneaux de fer, douloureux débris de tant de splendeurs disparues. Une tour, *Torre dei Forti*, la Tour des Forts, s'élève triste et seule sur cette plage désolée. La campagne ne l'est pas moins: hérissée de ronces et de palmes basses, sillonnée de profonds ravins, elle a pour toute habitation une bergerie; un pâtre est roi du désert. A l'extrémité de la plaine, peu loin des ruines, le fleuve Belici, l'ancien Hypsa, cache ses eaux bleues et profondes sous l'ombre des pins maritimes. Cet arbre élégant et gracieux, que les Siciliens appellent *bruga*, a chez eux une réputation détestable; ils l'accusent d'avoir servi de gibet à Judas Iscariote.

La route qui des ruines de Sélinonte mène aux ruines d'Agrigente, car sur toute cette côte on marche de ruine en ruine, traverse un pays coupé et malsain. Sciacca est la première et la seule ville qu'on trouve sur la ligne droite; elle est très-pittoresquement bâtie au pied des monts Giummari. Son nom moderne, qu'on fait dériver d'un mot arabe (*Syac*) qui veut dire bain, n'est que la traduction de son ancien nom *Thermae Selinuntinae*; elle le doit à des étuves naturelles qui attirent encore dans le pays plus d'un impotent. Mais la nature leur vend cher le remède, car elle a placé les thermes bienfaisans (*Grotta delle tufe*) presque au sommet de la haute montagne de San Calogero qui domine la ville. Sciacca a une autre spécialité: on y fabrique de temps immémorial ces vases légers et poreux, *vasellami*, renommés déjà chez les Romains pour conserver l'eau fraîche. C'est encore aujourd'hui la principale industrie du peuple. Sciacca a donné le jour à un grand homme: Agathocle est né dans ses murs; son père était potier; il fut, lui, roi de Syracuse.

La campagne, qui autour de la ville est assez riante et toute semée de pistachiers, devient d'une

sécheresse rebutante; la palme indigène succède aux oliviers; de vastes rizières inondent la plaine et y entretiennent la fièvre en permanence.

On a cette nature sous les yeux pendant près de vingt-quatre milles, et durant ce long espace on ne trouve pas un village, pas une chaumière; je ne rencontrais pas un visage humain.

Enfin le site change au défilé de Montallegro. Là on entre dans un pays montagneux et fermé; d'uni et poudreux qu'il était, le sentier devient rocaillieux et inégal; des rochers fracturés le couvrent de leurs débris, et la nature a des scènes grandes et parfois terribles. L'horizon est clos de toutes parts; quoiqu'on soit près de la mer on ne la voit que par échappées, lorsque deux rochers s'ouvrent pour la laisser apercevoir. C'est au débouché de ces gorges sauvages qu'est située la ville de Girgenti. Assise sur un piédestal de rocher, elle rappelle de loin la charmante ville romaine d'Orvieto.

Girgenti est l'héritière d'Agrigente sans en occuper tout-à-fait le site: la ville ancienne était un peu plus bas vers la mer; la moderne n'est qu'une bourgade assez misérable, quoique chef-lieu d'intendance et siège de tribunaux. C'est l'El-dorado du clergé insulaire: sur une population de quinze mille âmes, elle n'a pas moins de quarante-cinq églises, quinze monastères, dix-sept confréries, sans compter l'évêque et son chapitre. La cathédrale n'est pas grand'chose; elle renferme seulement un sarcophage de marbre blanc couvert de bas-reliefs d'un beau travail.

Ces bas-reliefs représentent la tragédie grecque d'Ilpolite: le sculpteur a travaillé sous l'inspiration du poète; il a peint le trouble de Phédre avec une frappante vérité: elle vit dans le marbre; ses femmes l'entourent; les unes la délivrent de ces voiles qui lui pèsent, les autres lui présentent des parfums; mais la coupable épouse est indifférente à tout: le désordre de son âme, la honte, le remords se peignent dans son abattement. C'est dommage que le visage ait été mutilé. Par une bizarrerie singulière, le profane sarcophage sert aujourd'hui de baptistère.

Nous avons vu à Messine l'écriture de la Vierge; on peut voir à Girgenti celle du Diable: le chapitre conserve dans ses archives une lettre écrite par sa majesté infernale à une religieuse de Palerme. L'épître satanique est datée du dix-septième siècle. Voilà, je crois, les richesses les plus précieuses de la moderne Agrigente. C'est pour le reste une ville mal bâtie, horriblement escarpée,

et peuplée de citadins campagnards, enfans peu dignes de la gloire de leurs pères.

Le plus noble ornement de la ville actuelle, ce sont les temples antiques, qui l'enveloppent au midi d'une ceinture de colonies. A peine sorti de Girgenti, on entre dans les murs d'Agrigente. Les temples encore visibles sont au nombre de six, mais tous ne sont pas également bien conservés. Celui qui a le moins souffert est le temple de la Concorde ; toutes les colonnes en sont sur pied. Il servit long-temps d'église chrétienne sous l'invocation de saint Grégoire, et il doit à la protection du saint le privilège de sa conservation. La cella même est debout, et l'on monte dessus par un escalier intérieur. Les colonnes sont cannelées et composées d'assises d'inégale hauteur ; mais comme elles étaient recouvertes de stuc, les inégalités et les jointures disparaissaient, et le fût paraissait d'un seul bloc.

A côté du temple de la Concorde, et plus élevé de base, est celui de Junon Lacinie. Une moitié seule est sur pied, le reste a péri ; même architecture que l'autre, même grâce élégante et pure. C'est dans ce sanctuaire qu'était déposé le chef-d'œuvre de Zeuxis, cette image de la reine du ciel pour laquelle avaient posé nues devant l'artiste au pincean divin les vingt plus belles filles du monde.

Le temple de Vulcain n'a plus que deux colonnes à demi rongées ; celui d'Hercule n'en a qu'une. Castor et Pollux ont été des patrons moins soigneux encore : quelques informes débris couchés sous l'herbe sont tout ce qui reste de leur sanctuaire. Esculape n'a pas été plus heureux ; et si Proserpine l'a été davantage, c'a été à la condition de céder la place à saint Blaise, le patron des esquintés.

Mais la merveille d'Agrigente était son temple de Jupiter Olympien, le plus grand qui ait existé ; les Grecs, en général, aspiraient plus à la grâce qu'à la grandeur. L'édifice avait, selon Diodore, trois cent quarante pieds de long sur cent vingt de hauteur ; il ne fut jamais terminé. Un homme pouvait se placer dans la cannelure des colonnes. Les cariatides qui soutenaient la voûte étaient encore debout au commencement du quinzième siècle ; des vers latins retrouvés dans les archives de Girgenti fixent la date de leur chute : les trois géans s'écroulèrent le 9 décembre 1401 ; la ville moderne les a mis dans ses armes, et sa devise est encore :

Signat Agrigentum mirabilis anla gigantum.

Les morceaux d'une des cariatides brisées ont été réunis par un antiquaire du pays ; on la nomme le Géant. Il ne reste aujourd'hui du monument gigantesque qu'un énorme entassement de ruines sans formes.

Il y a bien encore, dispersés çà et là dans la campagne, quelques débris plus ou moins reconnaissables, que l'archéologie municipale baptise et débaptise à son gré : telle est la tombe du roi Théron ; tel est encore l'oratoire où Phalaris disait ses prières, la *Cappella di Falaride*. De nombreux sépulchres sont creusés dans le roc qui servait à la ville de muraille d'enceinte. Plus haut est la *Rupes Athenæa*, où s'élevait la citadelle, et qui commandait toute la côte. Le fleuve Agragas, aujourd'hui *Fiume Drago*, coule au pied.

Après avoir étudié une à une toutes ces ruines, il faut les voir d'ensemble ; car, vues ainsi, elles sont encore plus pittoresques. Séparés l'un de l'autre par des massifs de verdure, les temples se cachent à demi, ici sous le pâle ombrage de l'olivier, là dans le feuillage épais et sombre du caroubier. La couleur jaune et ardente des colonnes traîne fortement avec cette verdure à mille reflets, à mille teintes. Le figuier d'Inde s'empare des décombres ; il épanouit sur la pierre sa feuille grasse et immobile ; insensible au souffle des brises, il ne se plie jamais sur lui-même ; il est raide, inerte, et on le prendrait bien plutôt pour un arbuste de métal que pour une plante qui a de la sève et de la vie ; près de lui, au contraire, l'amanier balance aux moindres vents ses rameaux légers et flexibles. Les plantes sont comme les hommes ; elles ont chacune une organisation qui leur est propre : l'une reçoit et reproduit avec délicatesse toutes les impressions du monde extérieur ; l'autre est impassible, il faut l'ouragan pour l'émouvoir.

Ce qui plaît à Agrigente, c'est, comme à Ségeste et à Scyllonte, la solitude : ici comme là, elle est profonde ; et quoique la ville soit voisine, nul bruit n'en descend jusqu'aux temples. L'âme peut se plonger à son aise et sans être dérangée dans les rêveries les plus fantastiques, les plus intimes ; elle peut convier autour d'elle tous les fantômes qu'il lui plaît d'évoquer, sans craindre qu'une voix importune ou un jas indiscret les mette en fuite, et fasse évanouir dans l'espace ces poétiques et consolantes apparitions.

D'Aggrigente au cap Pachinum, aujourd'hui cap Passero, les marines sont d'une monotonie extrême et d'un médiocre intérêt : plus de temples dans la solitude, plus de ruines d'aucune sorte. Nous avons remarqué, en allant de Messine à Palerme, que la côte septentrionale est défendue par de hauts promontoires. La configuration des marines méridionales est tout autre ; de Trapani au cap Passero, elles ont, à bien peu d'exceptions près, l'aspect d'une longue plaine continue qui s'abaisse graduellement et vient mourir à la mer. Ainsi fermée au vent du nord, la Sicile est ouverte sans défense aux vents d'Afrique.

Le plus redoutable est le *scirocco*. Venu en droite ligne du désert Libyen, il est chargé de je ne sais quelles émanations perfides qui détendent toutes les fibres du corps et jettent l'âme en d'invincibles langueurs. Quand il souffle, on se sent défaillir dans tout son être ; il semble que, figé dans les veines, le sang se refuse à circuler. On tremble au seul nom des bandits siciliens, on redoute les mauvais chemins, les mauvais gîtes, la diète forcée ; mais de tous les ennemis que le voyageur peut avoir à combattre en Sicile, le plus formidable est le *scirocco*. Il est accablant surtout sur ces plages méridionales ; il casse les jarrets des chevaux, quelques milles suffisent pour les essouffler ; et comme il n'est pas facile d'en changer, vu que les étapes sont fort longues, on est condamné à de désespérantes lenteurs. Le mulet résiste mieux ; aussi est-il d'un usage plus général.

Un véhicule insulaire dont nous n'avons pas encore parlé, et que le mulet nous rappelle, est la litière, *lettiga* ; c'est une simple chaise à porteurs, soutenue et portée par deux mulets dont l'un va devant, l'autre derrière ; un troisième marche en laisse à côté du premier, et porte le bagage. Les lettiguers ne sont que deux ; armés de longues perches, ils surveillent chacun sa bête, et engagé avec elles, surtout dans les pas difficiles, des conversations et des raisonnemens à perte de vue. L'intelligent animal comprend tout ; il fait sa partie dans le dialogue, et répond à la voix du maître par des coups d'oreilles très-significatifs. La physionomie du mulet est tout entière dans ses oreilles : l'impatience, la colère, la peur, la révolte, l'amitié, le plaisir, tous les mouvemens, toutes les passions de l'âme ont leurs signes divers et leur expression particulière.

Quant à la litière, c'est une manière détestable de voyager, sans compter que, posée seulement

et non fixée sur les brancards, elle tourne très-aisément sur elle-même, et l'on peut fort bien rouler avec elle au fond des précipices ; mais sans même parler du péril, l'incommodité est insoutenable : la caisse est fort étroite ; on peut à peine s'y mouvoir, on est là comme dans une boîte. Ajoutez à cela que les mulets sont chargés de myriades de sonnettes dont le cliquetis est étourdissant ; il n'y a pas de conversation possible, car il faudrait des poumons de fer pour dominer long-temps cette effroyable musique. Vous n'obtiendriez à aucun prix d'un lettiguier qu'il dépouillât ses mules de leurs sonnettes : il se croirait déshonoré et refuserait de marcher. C'est comme si l'on voulait exiger d'un gondolier vénitien qu'il enlevât la languette de fer qui orne l'avant de sa gondole. Malgré tous ces inconvéniens, et j'en tais un autre qui est la cherté, la litière n'en reste pas moins l'unique ressource des voyageurs qui ne peuvent aller ni à cheval ni à pied, car excepté la grande ligne qui traverse l'île, la Sicile n'a pas de route carrossable.

Mais reprenons notre voyage où nous l'avons laissé. La nudité des marines continue ; on y peut marcher un jour sans voir un arbre ; on sort d'un champ pour entrer dans une jachère à laquelle succèdent de nouveaux blés ; et cette alternative monotone se poursuit avec une opiniâtreté désespérante. En vain quelques plantations de coton font-elles çà là diversion ; le coton n'est guère plus pittoresque à voir que les blés ; mais enfin c'est un changement, et pour nous autres septentrionaux c'est une plante et une culture nouvelles. Le coton a d'ailleurs cela d'original qu'il porte à la fois sa feuille, sa fleur et son fruit à demi mûr et mûr tout-à-fait. Autour des lieux habités, mais là seulement, verdoient, comme des oasis dans le désert, quelques bouquets d'oliviers et d'amandiers.

Les villes n'ont guère plus d'intérêt que les campagnes. Palma, la première, n'est qu'un gros bourg campagnard ; Alicata, qui vient après, est plus ville : elle a un château, quelques rues bien percées, des maisons supportables qu'on décore magnifiquement du nom de palais, et des cavaliers qui se donnent des airs. Elle a de plus un port où l'on vient charger le soufre dont cette île volcanique est si riche ; les montagnes voisines en sont toutes pleines.

Alicata dispute à la petite ville de Terranuova l'honneur d'occuper le site de Gela. Cette préférence commune est une pomme de discorde

entre les deux voisines; elles mettent dans la dispute une incroyable passion, et je ne conseillerais à personne de se prononcer ouvertement pour une partie chez l'autre : il courrait grand risque d'être lapidé. La balance à mon gré penche plus pour Terranuova que pour sa rivale; mais la querelle est sans intérêt pour le voyageur, car il ne reste pas un vestige de la patrie de Gélon : elle était déjà détruite de fond en comble au temps d'Auguste. Sans parler du géomètre Euclide qu'on y fait naître, Gela fut le berceau de plusieurs grands hommes; mais leur gloire à tous pâlit devant celle d'un vieillard athénien qui vint, le front chargé des lauriers de la Grèce, demander un tombeau à la cité sicilienne : ce vieillard était le poète Eschyle, qui mourut à Gela. Ses cendres reposent dans ces campagnes arides et brûlantes; sa mémoire les consacre; mais il en est du poète comme de la ville : son tombeau même a disparu.

Quelques lieux de l'intérieur méritent une mention. Le premier à citer est Butera, ancienne forteresse des Arabes et leur dernier boulevard dans l'île. Non loin et sur la même chaîne de collines est Mazzarino, berceau, dit-on, de la famille du cardinal Mazarin. Plus avant dans les terres est Piazza, où se tinrent les premiers parlements du royaume; c'est la ville de Sicile qui a conservé le plus de mots français, dernier et seul monument de la domination angevine : les marchands d'eau, par exemple, au lieu de erier : *Acqua*, crient *E-a-ou* : c'est le mot français prononcé à l'italienne. Les campagnes de Piazza sont d'une rare aménité : les pins, les oliviers, les cyprès, s'y marient aux chênes, aux orangers, et forment des contrastes de verdure du plus bel effet; quelques palmiers y balancent leur tête orientale. Caltagirone est une autre ville des montagnes; mais elle n'a d'autre intérêt que son site, l'un des plus pittoresques de toute la contrée. La noblesse n'y jouit pas d'une trop bonne réputation : elle passe chez ses voisins pour avoir persisté plus long-temps que toute autre dans le féodal usage de détrousser les passans; la morgue de ces gentillâtres n'en est pas moins comique à force de prétentions.

A quelques lieux de Caltagirone commence l'ancien comté de Modica, ou ce qu'on appelle absolument en Sicile *la Contea*. La Comté appartenait au moyen âge à l'une des familles les plus remuantes et les plus ambitieuses du baronnage insulaire. L'un de ces seigneurs, le grand-justi-

cier Cabrera, aspira au trône de Sicile et perisa surprendre dans son lit la jeune reine Blanche de Navarre, veuve du roi Martin : elle s'échappa en chemise et s'enfuit de Palerme au château de Solanto. Les fiefs de cette maison entreprenante passèrent à une famille espagnole et le château de Modica appartient aujourd'hui aux ducs de Berwick.

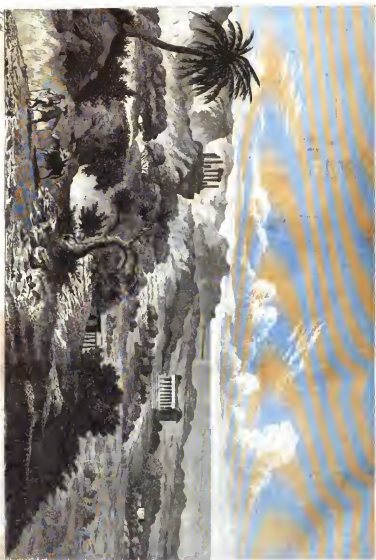
La Comté est la partie la plus méridionale de l'île; c'en est aussi la partie la plus négligée. C'est un sol très-montagneux et d'une aridité qui renchérit sur tout ce que nous avons vu jusqu'ici de plus aride. Les sentiers décorés du nom de route royale (*strada regia*) ne sont le plus souvent que d'abominables ravines ou des bancs de rochers. Une autre variété de l'espèce, ce sont de larges voies poudreuses bordées d'aloës où l'on enfonce jusqu'au genou dans la poussière, en été, et, en hiver, dans la fange : il faut une heure pour y faire un mille. Quoique l'aspect général du pays soit l'aridité, on rencontre cependant au fond des vallées de frais petits élysées tout tapissés de verdure et arrosés d'eaux courantes; la végétation y est très-vigoureuse, très-riche, et après avoir marché des jours entiers sur les cimes nues et dévorées du soleil, on s'abat avec un inexprimable bonheur dans ces vallons euchantés.

Les villes de la Comté sont au nombre de sept : la première qu'on trouve sur son chemin, en venant de l'intérieur, est Biscari : ce n'est qu'un gros village dominé d'un château; il y a des plantations de tabac, des forêts de cactus, et la campagne d'alentour est unie, sablonneuse et en général ombragée; aussi n'est-ce encore là que le vestibule; la vraie Comté ne commence qu'à Vittoria. Vient ensuite Comiso, grosse bourgade jetée au fond d'une vallée riche en eaux fraîches. De là à Ragusa la nature est singulière; après une exécrable montée on arrive sur un immense plateau couvert à perte de vue de pierres entassées en forme de tours et de forteresses; quelques herbes jaunes et desséchées y végètent avec effort. Je n'ai rien vu nulle part d'aussi complètement nu et désolé : ça et là pourtant, mais à de grandes distances les uns des autres, s'élevaient quelques casins; de petits bouquets d'arbres en marquent de loin le site, et ne servent qu'à faire ressortir encore davantage la stérilité universelle. Dans un de ces casins il y a des chameaux, colonie d'outre-mer tout-à-fait en harmonie avec cette nature africaine.

La ville de Ragusa est bâtie sur le revers méridional de ce brûlant plateau; elle est divisée



SICILE.



PAUL PITT

ACQUEDUCT.

en ville haute et en ville basse; un escalier de 666 marches forme la communication de l'une à l'autre; encore n'atteint-on le premier degré qu'après une descente préliminaire d'un demi-mille au moins. C'est une situation unique, et la ville est vraiment bâtie en précipice: on dirait une cascade de maisons tombant de la montagne. Les cimes d'alentour sont pierreuses; un filet d'eau coule au pied; quelques jardins tempèrent la sécheresse des hauteurs. Le site est si étrange, il a des accidens si brusques, des péricépies si inattendues, que l'œil ne peut s'en détacher. Je restai plus d'une semaine dans cette singulière ville, et chaque jour je découvrais quelque nouveau point de vue.

Ragusa était un apanage des fils aînés de la dynastie normande; elle possède un château de ces temps-là, mais il est entièrement ruiné. La fécondité des Ragusaines y est merveilleuse: sur une population de 20 à 25,000 habitans on compte plus de trois cents familles de dix enfans et plus: celles de quinze à vingt n'y sont pas rares. J'ai connu quatre frères qui entre eux quatre ont soixante-sept enfans. Il y a une double naissance sur douze; les triples ne sont pas sans exemple. On parle d'une couche de quatre jumeaux qui tous les quatre furent baptisés. On ne compte dans la classe noble que quatre mariages stériles.

Comme les filles se marient fort jeunes, on voit des grand'mères nourrices; trois générations engendrent à la fois: une femme a vu sa cinquième, plusieurs leur quatrième. J'étais l'hôte d'un baron dont la famille atteignit, en 90 ans, le nombre énorme de 1,340 descendans. Jeanne Schembari, qui venait de mourir âgée de plus de 90 ans, avait été pleurée par 390 fils et petits-fils. Une autre encore vivante en a 70 à sa table, et, en fait de longévité, je rencontrai tous les jours deux vieillards également décrépits que l'on menait chauffer au soleil: c'étaient le père et le fils.

Il y a à Ragusa un quartier mal famé qui est la terreur des autres, et où la police ose à peine pénétrer; il parle un dialecte à part, et se nomme un chef, espèce de dictateur populaire, dont le dernier s'appelait Bonaparte. Ce n'était point un sobriquet, mais son véritable nom. C'est là surtout que les familles sont patriarcales, et il s'y est conservé quelques cérémonies qui ne le sont pas moins: aux mariages, par exemple, on jette à l'épouse des poignées de blé en signe de fécondité.

Les dames de Ragusa se visitent à cheval, et ces visites ne sont pas sans péril, grâce à la ter-

rible échelle qui unit les deux villes. Il ne faut pas chercher ici des monumens, il n'y en a pas; la nature fait tous les frais du paysage: la cathédrale est moderne; on l'a couverte d'une coupole taillée sur le modèle du Panthéon de Paris. Les capucins possèdent trois tableaux assez médiocres qu'ils attribuent à Pietro Novelli, et ils prétendent que l'artiste, exilé de Palerme, se retira chez eux et y vécut quelque temps. Il y a au-dessous de la ville des carrières et des cavernes de l'effet le plus grandiose, et dans les campagnes d'alentour, beaucoup de ruches naturelles, construites dans les fissures de la pierre. Ainsi se réalise la fiction des poètes, des ruisseaux de miel coulent des rochers.

Modica, l'ancienne capitale de la Comté, est séparée de Ragusa par une montagne stérile comme toutes les autres: c'est encore une situation des plus bizarres: la ville occupe le fond de deux vallées, et s'y déploie en forme d'X; le château des anciens comtes la commande et se dresse menaçant à l'extrémité d'un promontoire. Les rues qui y montent sont pires que les plus mauvais sentiers du pays. Modica a de plus que Ragusa la vue de la mer; du point culminant on domine le canal de Malte, et l'île paraît si près qu'on en distingue presque les maisons; ses rochers calcaires sont si blancs, qu'ils semblent couverts de neige: l'illusion est complète. Le pied de la montagne, surtout au-dessous du château, est percé de grottes dont quelques-unes sont habitées, et qui pourraient bien être d'anciennes carrières syracusaines.

Mais ces grottes ne sont rien auprès de celles de la vallée voisine d'Ispica. La vallée d'Ispica est ce que j'ai vu de plus singulier en Sicile: elle s'ouvre à cinq milles environ de Modica, et s'étend, dans une longueur de plusieurs lieues, jusqu'aux portes de Spaccaforno; elle est étroite, et fermée des deux côtés par une paroi de rochers à pic, percés jusqu'en haut d'innombrables cavernes: c'est par milliers qu'on les compte; étagées les unes sur les autres, quelques-unes sont d'un abord difficile, plusieurs sont tout-à-fait inaccessibles; mais on reconnaît les traces de sentiers autrefois pratiqués pour conduire de l'une à l'autre. Ces grottes sont de dimensions fort inégales: les unes, comme la Larderia, s'avancent beaucoup sous la montagne, et sont divisées en galeries parallèles; d'autres n'ont que quelques pieds de profondeur. La main de l'homme est visible dans presque toutes; mais

elle n'a sans doute fait que perfectionner et agrandir l'ouvrage de la nature. Le point le plus frappant est ce qu'on appelle le Cbâteau, *lo Castello*; la structure du roc en cet endroit s'explique suffisamment par le mot, et l'étymologie est visible.

Frappée de ces singuliers phénomènes, l'imagination du peuple, et sur ces matières tout le monde est peuple ici, a fait de cette singulière vallée l'antique demeure d'une race inconnue, sœur des Troglodytes égyptiens; on en parle dans le pays comme on parlerait d'une ville abandonnée; rien ne prouve cependant que ç'ait pu un jour en être une, et l'hypothèse est plus poétique que fondée: l'étude des lieux ne la justifie pas. L'ancienne destination de ces cavernes mystérieuses se révèle au premier coup d'œil; nul doute qu'elles n'aient servi de tombeaux. Ainsi la solitaire vallée était bien une ville, mais c'était la ville des morts.

Toutes les grottes sont creusées de trous longs en forme de sarcophages; le pavé en est criblé, et les parois toutes percées de ces cavités oblongues que l'on voit dans les catacombes de Rome et qui ont dû servir au même usage. Plusieurs sarcophages sont encore intacts, d'autres ont été rompus, sans doute par la cupidité, et la cendre des morts a été violée. Un fait prouve, sans réplique, que c'était ici un lieu de sépulture: j'ai découvert dans une des cavernes les plus bautes et les moins accessibles deux inscriptions grecques qui sont concluvantes: ce sont deux épitaphes; l'une est celle d'un nommé Uginos qui mourut un mercredi du mois de novembre, l'autre d'une Cornélie qui mourut au mois d'octobre par un mardi, autant du moins qu'il m'a été possible de déchiffrer les caractères.

Mais la remarque la plus importante, c'est que ces épitaphes sont postérieures à Jésus-Christ; ce n'est plus l'ancienne formule païenne: *εὐχαριστῶ σοι, ὁ θεός, ὅτι ἐγὼ ἐπεὶ ζῶ, ἔτι γὰρ ζῶ*, ici *git*; c'est la formule chrétienne *κοιμῶμαι*, s'endormit. Il demeure donc constant que les cavernes d'Ischia ont servi de sépulture aux premiers chrétiens; peut-être même leur avaient-elles servi de refuge au temps des persécutions, lorsque leurs frères de Rome s'ensevelissaient vivants dans l'ombre des catacombes: de là cette tradition populaire qui fait de la vallée des morts une ancienne ville.

Cette dernière hypothèse n'est point trop hasardée: un fait lui donne plus que de la probabilité. A peu près en face des tombeaux de Cornélie

et d'Uginos est un rocher taillé par la nature en forme de tour carrée: il est, comme tous les autres, percé de grottes, dont l'une, spacieuse et commode, présente un caractère différent des autres: on n'y retrouve aucun vestige de sarcophages; mais des espèces de bancs sont pratiqués dans la pierre, et au milieu est un bassin rond également creusé dans le rocher et qui paraît avoir servi de baptistère; des arcs ronds sont sculptés tout autour. Il serait difficile de ne pas reconnaître là une église des premiers chrétiens.

Tels sont les caractères exacts de la vallée d'Ischia, et je m'étonne qu'ils aient échappé jusqu'ici aux voyageurs, car ils sont frappants. Mais de ce que la vallée d'Ischia a servi d'asile et de sépulture aux premiers chrétiens, il n'en résulte point qu'elle n'ait pu, à des époques antérieures, en servir à d'autres. Ce ne sont certes pas les chrétiens qui ont creusé ces montagnes; elles le furent par la nature bien avant eux: il se pourrait donc que quelque peuplade sicarienne, serrée de près par la civilisation grecque, y eût déjà cherché une retraite. Il se pourrait encore que, frappées de l'opportunité du lieu, les villes voisines en eussent fait choix pour y déposer leurs morts, avant que l'usage de brûler les corps se fût introduit dans l'île; nous savons que les Égyptiens ensevelissaient les leurs fort loin des villes, dans des montagnes où ils rencontraient les mêmes facilités.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la vallée des tombeaux est un des sites les plus pittoresques, le plus saisissant peut-être non pas seulement de la Comté, mais encore de l'île tout entière. Dans leur état actuel les grottes ont des effets du plus haut style: tantôt elles sont masquées par les ronces, tantôt ornées de festons de verdure et de lianes légères qui serpentent de l'une à l'autre avec grâce et souplesse; quelques-unes servent de ruches aux abeilles, d'autres d'étables aux troupeaux, plusieurs même de retraite aux pâtres. Les rares habitants de ces solitudes n'ont pas d'autres demeures.

La végétation de la vallée est magnifique et attachante par ses contrastes: le frais noyer du nord s'y marie au cactus africain, et le noir caroubier tranche sur le vert tendre des prés; le fond est arrosé d'un ruisseau limpide qui court à l'ombre des peupliers; une source cristalline jaillit du rocher non loin d'une piscine desséchée dont le ciment paraît antique, et au milieu de laquelle croit un olivier. Des nuées de corneilles criardes nichent aux plus hautes crêtes et troublent de leurs

rauques croassements le silence et la paix des tombeaux. Des troupeaux de moutons dociles pâturent dans les prairies basses; des essaims de chèvres indépendantes se suspendent aux corniches les plus étroites, escaladent les pics les plus ardens.

Le berger prend peu de soin de son troupeau; il le livre à lui-même, et, assis au seuil de quelque grotte, il passe des jours entiers à guetter les corneilles et à jouer du chalumeau comme ses ancêtres de Théocrite. Son imagination oisive est pleine de merveilles; il évoque incessamment les mânes de la ville inconnue pour leur demander, non le secret perdu de leur histoire ou les mystères oubliés de leur culte, mais le lieu où sont cachés leurs trésors. Je fus pour l'un de ces pâtres l'occasion de plus d'émotions diverses qu'il n'en avait sans doute éprouvée dans toute sa vie. En me voyant paraître, son premier mouvement avait été la fuite, son second l'espérance: comme le pâtre de la Mayelle, il m'avait pris d'abord pour négromancien; mais, rappelant son courage, il s'approcha de moi d'un air humble, il me fit une cour en règle, et m'offrit tout ce qu'il avait, du lait, des noix, du pain noir et la paille de sa caverne. Son hospitalité était loin d'être désintéressée; une idée personnelle le préoccupait visiblement; enfin son secret lui échappa: « Votre Excellence veut-elle m'accompagner là-haut? » me dit-il en me montrant du doigt l'une des grottes les plus inaccessibles; Votre Excellence ne s'en repentira pas; il y a là, j'en réponds, un fameux coup à faire. »

Je le suivis, et il me conduisit à travers rocs et broussailles dans la grotte aux inscriptions; c'est ainsi que je la découvris. « Votre Excellence, me dit-il en m'y introduisant, est le premier cavalier que j'y amène: la madone me la fit découvrir un jour que je cherchais une de mes chèvres égarée; mais malheureusement je ne sais pas lire, et j'attendais avec bien de l'impatience quelque grand savant comme Votre Excellence qui sût lire. Vous entendez bien que je n'ai dit mon secret à personne, car il est bien juste que le profit soit pour moi, puisque c'est moi qui ni fait la découverte. » En disant cela, il me fit les honneurs de la grotte en maître de maison, et m'indiqua du doigt les épitaphes gravées sur le rocher.

Tandis que j'étais occupé à les déchiffrer, le pâtre était là debout, immobile, le cou tendu, l'œil fixe, la bouche béante, dans l'attitude d'un accusé à qui le juge lit sa sentence, ou du joueur

ruiné qui jette son dernier louis sur le tapis vert: « Eh bien! où est-il? » Ce fut là sa première exclamation quand j'eus fini de transcrire les inscriptions mortuaires. « Mon ami, lui dis-je, il ne s'agit pas de trésor, mais de deux bons chrétiens qui furent enterrés ici et pour lesquels tu feras bien de dire un *Requiem*. » Le pâtre désappointé ne fut pas convaincu: il secoua la tête d'un air incrédule, il jeta sur moi un regard torve et défiant, et me tournant le dos avec assez peu de civilité, il me planta là et s'alla rasseoir en colère au seuil de sa tanière; je l'entendis qui battait son chien.

Nul doute qu'il ne se soit plaint amèrement de mon procédé peu délicat, qu'il n'ait fait bien des nuits la garde à la porte du tombeau pour m'empêcher d'en arracher le trésor; et à cette heure il est bien persuadé, j'en suis sûr, que le maudit sorcier a trompé sa vigilance et qu'il s'est emparé de son bien. Une autre fois il sera plus circonspect, il prendra mieux ses précautions.

Les marines de la Comté n'ont pas l'intérêt des montagnes: elles sont plus unies sans être plus boisées, et les accidents du sol n'en compensent pas la nudité. Leur configuration générale est celle d'un plan incliné; la vue en est triste et monotone. C'est sur cette côte qu'était la fontaine de Diane, *Diana's fons*, et que florissait la ville grecque de Camerina: elle n'est plus peuplée aujourd'hui que par quelques misérables hameaux de pêcheurs et par quelques casinos couronnés de créneaux et percés de meurtrières. Ces citadelles champêtres rappellent l'antique danger de ces parages exposés de tous temps aux descentes des Barbaresques.

Avant de quitter ces terres extrêmes de la Sicile, nommons deux villes toutes les deux célèbres, mais à des titres différents: la première est la pastorale Scicli, renommée pour l'excellence de ses pâturages et la beauté de ses troupeaux; l'autre, la féodale Chiraramonte, dont le nom se retrouve à toutes les pages du moyen âge sicilien.

Par-delà les monts qui ferment la Comté au nord, mais en dehors de ses limites, est la ville de Palazolo, l'ancienne colonie corinthienne d'Acré. Un baron du lieu a fait d'heureuses fouilles, et possède un petit musée riche en médailles, en vases, en inscriptions presque toutes grecques; il a découvert, entre autres richesses, plusieurs idoles phéniciennes. Le site de la ville rappelle tout ce que la Comté a de plus aride et de plus tourmenté. Des hauteurs d'alentour on a de belles

vues, quoique lointaines, sur l'Etna; car l'Etna est le roi de la Sicile, il la domine tout entière, on le voit de partout, et de partout sa vue impose et commande le respect. C'est bien vraiment le Gibel, la montagne par excellence, ainsi que les Arabes avaient si poétiquement baptisé le géant insulaire (1). Des hauteurs de Palazzolo, et ce n'est pas là un de leurs moindres prestiges, on découvre aussi par échappées les mers bleues et limpides de Syracuse.

Mais quittons enfin toutes ces montagnes, et descendons dans l'ancienno capitale de la Sicile. L'abord, de ce côté, n'en est pas facile : on n'y arrive qu'à travers des défilés étroits et brûlants qui souvent ne sont que les lits de torrens desséchés en été, formidables en hiver. Ces arides gorges s'élargissent peu à peu et débouchent dans les campagnes de Florida, grand et beau village dont les maisons sont ombragées de treilles. C'est de tous ceux que j'ai vus en Sicile, et je les ai vus à peu près tous, le plus propre et le mieux tenu.

Un large sentier poudreux bordé d'amandiers et d'aloës me conduisit de là dans une plaine nue, sèche, calcinée, au milieu de laquelle se dresse un palmier; non loin est un puits où hommes et troupeaux se pressaient comme les chameliers autour de la citerne du désert; auprès est une colonne solitaire qui sert de carcan, et qui porte pour chapiteau une cage de fer où l'on expose la tête des suppliciés; un de ces affreux trophées était là, blanchi du soleil, qui ricanait aux passans. Au bout de cette plaine est une île; dans cette île est une ville : cette ville est Syracuse.

On y entre par un pont-levis et six mortelles portes : c'est une ville forte, ou du moins réputée telle. Elle a quelque chose de Tarente, et peut passer pour une jolie ville : plusieurs de ses maisons méritent ce nom de palais si prodigué en Italie; les rues en sont assez bien alignées, les places régulières; mais ce n'est point cela dont on est curieux et qu'on vient chercher à Syracuse.

La ville moderne occupe l'île Ortygie, laquelle formait le plus petit des quatre quartiers de la cité ancienne; les trois autres, Neapolis, Achradine et Tyché, étaient sur terre ferme; l'Épipole, où s'élevait la forteresse, était au nord et dominait toute la ville. La cathédrale est greffée sur un ancien temple de Minerve dont deux rangs de colonnes

sont encore debout; mais la grâce en est perdue, car on les a incrustées dans le mur intérieur : quatre seulement sont isolées, mais elles sont mutilées; celles du dedans ont été reblanchies. Quant au vase du temple moderne, il est d'une pauvre architecture et sans caractère. L'église des Jésuites renferme aussi des colonnes antiques; il n'y en a pas moins de quatorze du plus beau style; mais elles sont mal disposées, et ne produisent aucun effet. Les colonnes sont comme les Grâces, elles veulent être unies.

Syracuse a un petit musée dont elle fait grand bruit, quoique ce ne soit pas grand-chose. On y décore du nom de Callipyge une Vénus sortant du bain, sans tête et sans bras : c'est une prétention mal fondée : la véritable Callipyge est à Naples; celle de Syracuse n'accuse même pas un ciseau grec : les jambes sont massives et sans élégance. Un autre fragment dont les Syracusains ne sont pas moins jaloux est une tête de marbre blanc à laquelle est attaché un morceau du tronc, et qu'ils prétendent avoir appartenu à la statue de Jupiter Libérateur élevée après la victoire de Timoléon; une inscription chrétienne est gravée sur la poitrine. Voilà, avec les restes insignifiants d'un bain, tout ce que possède la moderne Ortygie.

Et quant à la fameuse fontaine Aréthuse, elle n'a gardé de son ancienne magnificence que ce que les hommes n'ont pu détruire, sa fraîcheur délicate et sa limpidité. Une colonne de granit égyptien oubliée au travers de la porte est restée comme un dernier témoignage des honneurs décernés par l'humanité grecque à la divinité de ces eaux mystérieuses; mais le nom de la nymphe et son image n'ont point péri : les médailles de Syracuse ont conservé sa beauté symbolique à l'admiration de la postérité.

Les autres ruines de la cité antique sont dispersées sur la terre ferme; mais avant d'y faire notre pèlerinage, allons saluer les classiques papyrus de la fontaine Cyané, qui coule à trois ou quatre milles de la ville, du côté de Noto. Afin de s'épargner le mortel ennui des six portes de terre, on se fait conduire par mer jusqu'à l'embouchure de l'Anapus; mais pour éviter l'ennui on tombe dans la tristesse : car on ne peut sans tristesse traverser ce port célèbre, si vivant autrefois, si cher par sa sûreté aux trièbres de la Grèce, aujourd'hui morne, silencieux, désert; il fait peine à voir; le cœur se serre, l'œil se mouille à parcourir cette immense solitude. Pendant tout mon séjour

(1) Le nom de *Gibel*, donné par les Arabes à l'Etna, veut dire *montagne*.

SICILE.



SELINUNTE.



Storelli  
ITALIE HYT.

TOMBES D'ANAKHORSOS. (SICILIE).



à Syracuse, je n'y ai pas vu un seul bâtiment.

Débarqué sur la plage, on remonte l'Anapus jusqu'au pont aigu qui le traverse; puis, le fleuve passé, on gravit la colline que couronnait jadis le temple de Jupiter Olympien. Deux colonnes sont encore debout, l'olivier croît au pied, et la vue s'étend de là sur une vaste plaine marécageuse et pestilentielle qui exhale des miasmes fétides. Elle était telle déjà dans les temps anciens, et fit beaucoup souffrir les Athéniens qui avaient eu l'imprudence d'y placer leur camp : c'est ce qu'on appelle le *Plemirium* ; même aux jours de la splendeur de Syracuse, il n'était habité que par quelques pauvres pêcheurs. Descendu de la colline de Jupiter Olympien, on arrive à travers champs et pâturages au bord de la fontaine, ou plutôt de la rivière, car c'en est une.

Dès là commencent les papyrus, et les deux rives en sont couvertes jusqu'à la source. L'aspect du papyrus est singulier : c'est une tige de dix à douze pieds, mince et fort souple, terminée par une touffe verte et chevelue dont les longs fils retombent tout autour, d'où vient le nom de perruque dont le peuple l'a baptisé. Le mot n'est pas noble, et quoiqu'il peigne bien la chose, on aurait désiré qu'ici le peuple fût plus fidèle à ses instincts, d'ordinaire plus poétiques, et qu'il trouvât à la plante de la vieille Égypte un terme de comparaison moins vulgaire. Les papyrus sont si abondants et si pressés tout le long de la rivière qu'on a quelque peine à la remonter : à chaque coup de rame la barque s'engage dans les tiges, et c'est un labeur incessant que de l'en dégager. Les hauts roseaux dont la plante égyptienne est mêlée ajoutent aux difficultés de la navigation.

L'eau est d'une limpidité parfaite et très-profoode. Après un mille, on entre dans un petit bassin à peu près rond : c'est la source. Le lieu est moins beau que je ne me l'étais promis : on n'a pour toute perspective qu'une grande plaine mélancolique, fermée au loin par une chaîne de collines basses; des troupeaux de vaches y paissent en liberté; un petit bois de peupliers s'élève assez près du bord, et c'est une véritable oasis. Le temple de la nymphe Cyné a disparu, et c'est dommage, car une ruine, même la plus insignifiante, ferait bien dans ce paysage abandonné; la fontaine même a perdu jusqu'à son nom : c'est aujourd'hui la *Pisma*.

Quand j'eus exploré en tous sens la plaine et la source, je me rembarquai et redescendis la ri-

vière, qui va s'unir quelques milles plus bas à l'Anapus : de là la légende mythologique des amours du fleuve et de la Nymphe. Heureux peuples dont la fantaisie brillante poétisait la nature et donnait une âme à la création tout entière! Maintenant c'est le contraire : eux, spiritualisaient la matière; nous, nous matérialisons l'esprit.

Voyons maintenant ce qui resto de la patrie d'Archimède et de Théocrite.

Le premier vestige de la ville ancienne qu'on rencontre en venant de la ville moderne est l'amphithéâtre : il est plus bas que le sol, et l'on avait évidemment profité du terrain; les sièges étaient en partie creusés dans le roc. On peut encore circuler dans les souterrains qui servaient de prison aux bêtes. L'arène est aujourd'hui cultivée : on y plante des choux, et des arbres fruitiers croissent tout autour.

Non loin est le théâtre, ce théâtre rival du forum où se débattaient tant d'intérêts publics aux jours de Timoléon : on avait, comme pour le cirque, profité des mouvements du sol : quatre rangs de sièges sont encore visibles; mais la scène a disparu. Un aqueduc conduisait dans l'enceinte une eau limpide et courante : elle y arrive bien encore, mais pour faire tourner un moulin bâti sur les gradins. Le contraste ajoute à l'intérêt du site; le site d'ailleurs est ravissant, l'horizon sans bornes, et les spectateurs avaient la vue de la mer; mais il paraît que l'édifice était mal construit et que les lois de l'acoustique étaient violées. Horace s'en plaint : « Quand il y a foule, dit-il, on n'entend rien. »

A deux pas du théâtre est la fameuse lathomie connue sous le nom d'Oreille de Denys. Le mot explique suffisamment sa forme : c'était une prison. Le travail en est gigantesque; car, quoique la nature eût fait les premiers frais, l'art l'a surpassée. Ce qu'on dit de l'écho, qui est peut-être aussi une des étymologies de son nom, est vrai; j'en ai moi-même fait l'expérience. Quoique la caverne soit très-haute, très-profonde et tortueuse, elle avait été pratiquée de manière à ce que le moindre bruit fait au fond arrivait au dehors à une espèce de cabinet creusé dans le roc, où le tyran venait écouter la conversation des prisonniers. Un escalier y conduisait de son palais, un autre descendait au théâtre.

Une maison rustique où nichent les colombes est bâtie au-dessus de l'Oreille; quelques cavernes moins profondes sont creusées à côté de la grande;

l'une, peinte en rouge, est occupée par un eor-dier, une source coule au fond ; une autre sert d'habitation aux ouvriers qui exploitent le salpêtre : ils vivent là confondus avec leurs mulets et leurs ânes, et les feux de l'âtre produisent dans les demi-ténèbres de la grotte des reflets dignes des antres d'Endor. Au milieu de la lathomie est un rocher isolé et aigu au sommet duquel était bâti l'appartement secret de Denys : quelques vestiges de murailles y sont encore visibles : on n'y pénétrait que par un pont-levis, et c'est là que se cachait le tyran dans ses jours d'épouvante.

Mais pour comprendre la possibilité de ce pont-levis aérien, il faut se représenter exactement les lathomies : ce sont d'anciennes carrières qui ont été agrandies par degré et creusées jusqu'à une profondeur de cent cinquante à deux cents pieds ; elles servirent ensuite à enfermer les prisonniers, et les Athéniens y furent entassés par milliers lors de la malheureuse expédition de Nicias. Dans leur état actuel les lathomies sont de vastes chambres irrégulières fermées de tous les côtés, moins celui par où l'on entre, par des parois de rochers taillés à pic ; on dirait des puits gigantesques ; nues autrefois, elles se sont revêtues avec le temps d'une végétation robuste et splendide. Vues d'en haut, ce sont des abîmes de verdure. On ne saurait décrire de pareils effets, et le pineau triomphe de la parole. Ces sites, vraiment pittoresques dans la rigueur primitive du mot, sont le domaine et l'empire du paysagiste : Salvator Rosa y fût mort de joie. Ici la nature atteint au sublime.

On compte trois principales lathomies : la plus grande et la plus belle est celle du couvent des Capucins. Le jardin des frères, *la Selva*, en occupe le fond. Il est impossible de rien voir de plus sévère et de plus gracieux en même temps que cette forêt d'orangers, de grenadiers, de cyprès, plantés comme par la main des fées dans les entrailles de la terre. Le lierre, le figuier d'Inde, mille arbustes de toute espèce, tapissent les parois d'une magnifique tenture ; quelques grands arbres les couronnent. Le couvent lui-même occupe une position divine : on y monte par un sentier rocailleux, du haut duquel la vue plonge sur la mer et sur la ville.

A quelque distance est l'antique église de Saint-Jean, la première en date de toute la Sicile. Elle est isolée et gardée par un jeune ermite d'une physionomie romanesque, mais d'une avidité peu chrétienne : c'est lui qui fait les honneurs du lieu. On reconnaît dans les murs de l'église quelques

fragments d'architecture grecque, une colonne, entre autres, arrachée à quelque temple païen. La chapelle souterraine est gardée par les quatre évangélistes grossièrement sculptés en pierre.

C'est de là qu'on passe dans les catacombes : elles sont plus commodes que celles de Rome et semblent plus régulières. Taillées dans le roc en voûte plate, elles ont la même origine, elles furent affectées aux mêmes usages. Les premiers chrétiens s'y cachèrent au temps des persécutions pour y célébrer leurs naissances mystères. Il paraît même qu'ils en firent leur demeure dans les jours de crise ; et la tradition montre des espèces de lits de pierre destinés aux femmes en couches. Ainsi les premiers cris de la vie faisaient retentir ces solitudes de la mort. On voit encore des ossements, et des niches de toute grandeur indiquent la place occupée par les cercueils.

Il y aurait bien d'autres pèlerinages à faire dans ces lieux consacrés : si vous êtes dévot vous pouvez visiter le sanctuaire de Sainte-Lucie, dont la céleste patronne vous présentera modestement ses yeux sur une assiette ; si vous êtes antiquaire, vous pourrez descendre au bain de Vénus qui n'est qu'un puits, et, nouveau Cicéron, chercher à travers les grenadiers et les vigies le tombeau d'Archimède. Je vous préviens seulement que, moins heureux que l'orateur, vous ne le retrouverez pas.

Comme vue, le site le plus remarquable est une espèce de plate-forme où l'on arrive du théâtre par un chemin creux et resserré entre des rochers pleins jadis de sépultures. Le sol est pierreux et stérile ; une ligne d'aqueducs rompus et quelques dalles restées intactes accusent seules çà et là l'antique présence de l'homme ; de maigres troupeaux dispersés à l'aventure broutent une herbe rare et jaune, unique végétation de ces anciennes rues retombées dans le domaine de la nature. La vue est magique : d'un regard on embrasse tout le territoire de l'ancienne ville, la ville moderne avec ses tours et ses clochers, son port désert et triste, les plaines marécageuses du Plémire, les colonnes solitaires du temple de Jupiter Olympien, les montagnes lointaines de Noto et la mer Ionienne dans son infini. Au nord l'Etna règne dans sa puissance et son isolement. Mais le soleil se couchant derrière moi sur les hauteurs de l'Epipole, couvert d'un voile d'or les ruines de l'antique cité, comme s'il eût voulu dérober à mes yeux étrangers, la défaite et la honte de la patrie adoptive de Timoléon.

L'ancienne Syracuse occupait un plateau élevé : on en descend du côté du nord, c'est-à-dire pour aller à Catane, par un sentier escarpé taillé dans la roe et qui mérite son vieux nom d'échelles grecques, *scala græca* ; c'est bien une véritable échelle. Au pied s'ouvre une grande plaine, nue, chaude, assourdie du cri des cigales, et qui, fermée d'un côté par une rhaine de collines basses, va, de l'autre, s'épanouir dans la mer en queue de dauphin pour former la Chersonèse de Tapsos, aujourd'hui presque le Magnisi : c'est dans cette plaine unie et ouverte que l'armée romaine avait dressé son camp, et une espèce de tour pyramidale qui s'élève là a reçu le nom pompeux de trophée de Marcellus.

Près de ce monument douteux s'en trouve un autre moins ancien : c'est la petite église de San Fogà ; un ermitage, gardé par deux franciscains, y est annexé ; et tout auprès, sous une ligue de rochers appelés *Cozzo dei Martiri*, Pic des Martyrs, il y a des catacombes que je ne pus pas voir, mais qu'on dit rappeler à beaucoup d'égards celles de Syracuse.

Ennuagé de la monotomie de cette interminable plaine, je déviai de la route directe et je m'acheminai vers les monts Hybléens qui la bornent au couchant. A leur approche, la nature change, le sol se creuse en vallons pittoresques et parfois sauvages. Dévoré de soif, car je me trouvais là en pleine canicule, je tombai par un heureux hasard au bord d'une citerne ; mais elle était profonde ; je n'avais rien pour y puiser ; comme Tantale, j'aurais pu mourir de soif à la vue de l'eau bienfaisante, si un petit pâtre n'eût paru tout-à-coup conduisant son troupeau à l'abreuvoir ; il me tira de peine, grâce à une tête de chèvre desséchée et assez ingénieusement arrangée en forme de seau.

Ce soir-là je couchai à Mellili, cette ancienne Hybla dont le miel était si fameux. La moderne Mellili (et son doux nom ne le dit-il pas ?) a hérité de la célébrité de sa mère, et son miel, dont elle fait commerce, n'est pas moins renommé : elle porte une ruche dans ses armes. Un propriétaire du lieu, qui possède des ruchers par centaines, m'initia longuement dans la science du gouvernement des abeilles ; il ne parlait pas qu'elle ait fait beaucoup de progrès, car ils en sont encore à tuer l'essaim pour avoir le rayon : c'est couper l'arbre pour le fruit. Le miel hybléen mérite sa réputation : il est très-aroma-

tique et doit ses éminentes qualités à l'abondance du thym qui parfume ces collines.

C'est au pied que commence la plaine de Catane, *Piana di Catania*, qui de là s'étend jusqu'au pied de l'Etna. Elle est le grenier de la Sicile, comme la Sicile était le grenier de l'Italie ; et la ville de Catane a de grands entrepôts de blé, à la porte desquels, comme à Foggia, le peuple meurt de faim. La Piana a une étendue de près de soixante milles ; c'est presque un désert ; il y a bien de loin en loin quelques villages, mais ils sont tous bâtis sur la circonférence, aucun dans le centre. Le Simèthe traverse cette Thébàide féconde et charrie de l'ambre de toutes couleurs dans son flot profond et limpide. Non loin du son embouchure, mais à quelques lieues dans les terres, est le Bivier de Lentini ; cette troisième merveille de la Sicile n'est qu'un étang bordé de roseaux et peuplé d'anguilles : loin de purifier le pays et de le fertiliser, il y souille la fièvre et la mort. La mal'aria règne sur ses rives et donne aux rares habitants qui l'affrontent l'air de spectres.

La ville de Lentini a sa part du fleau. Charles-Quint, pour y arracher les habitants, leur avait fait bâtir sur la colline, et ce lieu sain, une nouvelle ville, Carlentini ; mais ils se sont obstinément refusés à y transporter leurs pénates. Lentini est l'ancienne Leontium, patrie de l'illustre Gorgias qui enseigna l'éloquence à Athènes, et auquel l'admiration des Grecs avait érigé une statue d'or dans le temple de Delphes. Lentini s'attribue encore aujourd'hui la supériorité du langage et se décerne le titre de Toscane sicilienne.

Tout ce pays est peut-être celui des anciens Lestrignons, et ce n'est pas très-loin de Bivier, dans les environs de Palagonie, qu'étaicnt le lac et le temple fameux des Palices. La ville voisine d'Augusta est moderne : elle a été bâtie pour le port, qui est le plus grand de l'île, et qui pourrait en être le plus sûr ; elle n'a pas d'autre intérêt. C'est sur la côte opposée que s'élevait l'ancienne Mégare : il n'en reste rien. La rivière de la Cantara, qui se jette dans le golfe, dispute à la fontaine Cyané le privilège de ses papyrus. Le populaire les appelle ici *li Fraperi* ; toutefois, je n'ai pas su les trouver. Une autre rivière qui passe au-dessous de Taormina, le *fiume freddo*, a la même réputation ; je n'ai pas été plus heureux là qu'à la Cantara.

Mais entrons enfin à Catane. Catane est une ville neuve comme Messine : elle date du tremblement de terre de 1783, qui la renversa com-

plètement; rebâtie alors avec une certaine magnificence, elle rappelle un peu, par sa régularité, Manheim et Turin. Les façades des maisons sont uniformes, les rues larges, bien alignées, et toutes pavées, comme à Naples, de grandes dalles volcaniques; mais leur largeur, jointe au peu d'élévation des édifices, est un contresens sous un ciel si chaud : ce sont de véritables zones torrides.

La première visite qu'on fait dans une ville italienne, est la cathédrale. Celle de Catane n'en vaut guère la peine : c'est un grand vaisseau inondé de lumière jusqu'à l'éblouissement, et tapissé de mauvais tableaux. Les colonnes extérieures furent tirées de l'ancien amphithéâtre; leurs sœurs jumelles parurent l'intérieur; mais un évêque les trouvant trop faibles, apparemment parce qu'elles étaient légères, les emprisonna entre d'ignobles pilastres. J'ai eu à déplorer le même sacrilège dans la cathédrale de Gaète et dans l'église souterraine de Salerne. Le dôme s'ouvre sur une grande place, dont la principale décoration est une fontaine surmontée d'un éléphant massif; le monstre porte sur son dos un obélisque égyptien chargé d'hieroglyphes.

Il y a dans la ville quelques beaux palais, aucun cependant qui soit des bous temps de l'architecture; le moins incorrect est celui du sénat. Mais la merveille architecturale de Catane est le couvent des Bénédictins : il ressemble bien plutôt à la cour d'un monarque qu'à l'humble asile de la pénitence. Le grand escalier de marbre blanc est d'une somptuosité royale, et le reste de l'édifice répond à ce début. L'appartement des religieux est celui d'hommes du monde. Le moine à qui j'étais adressé me reçut dans une chambre élégante, presque recherchée; de grands rideaux de mousseline jaunes et bleus y ménageaient un jour tout-à-fait galant; une Vénus voluptueusement couchée à côté d'une Madone entourée de saints, donnait à ce boudoir mondain une physionomie par trop profane.

La bibliothèque du couvent est assez bien composée, et le musée renferme divers antiques et des objets d'histoire naturelle; mais il est moins riche en ce genre que le musée Biscari. L'église est grande et encore plus éclairée, s'il est possible, que la cathédrale. L'orgue est l'un des plus célèbres de l'Italie. Afin que je pusse juger par moi-même de sa supériorité, les révérends pères eurent l'attention de me donner un concert; et je puis dire que sa réputation n'est pas usurpée. Le monas-

tère est singulièrement situé, et forme comme une île entre deux courans de lave; cette lave est de l'éruption de 1783; ayant trouvé le couvent sur son chemin, elle se divisa et l'enveloppa de deux torrens de feu. On peut observer le même phénomène au pittoresque château Orsino.

Le souvenir de cette éruption, qui fut, à ce qu'il paraît, l'une des plus terribles, est partout visible; partout elle a laissé d'ineffaçables monumens. L'un des plus curieux est un fragment des anciens murs de la ville, entièrement recouvert par la lave; au pied, est une fontaine, d'une fraîcheur, d'une limpidité digne d'Aréthuse : on y descend par un escalier de soixante-deux marches. Le niveau du sol s'est haussé d'autant. De grands rochers noirs sont dispersés tout autour; nul doute qu'en continuant les fouilles, on ne trouvât beaucoup de choses singulières. Le duc de Carcaci découvrit, en creusant les fondemens de sa maison, un atelier de sculpteur avec tous ses outils; et, à côté, celui d'un fabricant de vases d'argile, le tout enfoncé, comme Herculanium, dans une coque de lave.

Catane est comme Portici; baignée par la mer, elle s'est élevée de siècle en siècle sur des couches volcaniques jonchées de ses propres ruines. Elle sait le destin qui l'attend; son heureuse insouciance n'y pense pas, et c'est l'étranger qui vient, Casandro sans crédit, faire retentir à ses oreilles, comme aux oreilles de Portici, la terrible prophétie : *Posteri, posterì, vestra res agitur*. Mais la brise de mer emporte les paroles du fugitif oracle; et, comptant sur la protection divine de sainte Agathe, sa patronne, le Catanaïs bâtit incessamment pour la destruction.

Ce n'est pas qu'il ne tremble à l'approche du danger : quand il arrive, la terreur fait place à l'incurie, le désespoir à la foi; la sainte patronne est insultée; on se venge sur elle des rigueurs de la nature; on éteint sa lampe, on arrache ses fleurs, on souille ses images, on l'apostrophe des plus grossières injures.

A la vue de ces lieux enchantés, on comprend l'insouciance des habitans. Quand la nature a achevé de sévir, elle devient si gracieuse, si riante, elle s'applique avec une si tendre sollicitude à effacer la trace de ses rigueurs, que l'on se surprend bientôt soi-même à partager cette indifférence. Il n'y a rien de plus beau, je ne dis pas seulement en Sicile, mais en Europe, que les campagnes catanaïses; cette terre de feu est d'une

201  
202  
203  
204  
205  
206



AMPHIPHILIC VITAE

TABLE 1

*Journal of Interpersonal Violence 28(1)*



fertilité merveilleuse ; mais ce n'est pas la fertilité plate et uniforme de la Lombardie ou de Valence : la terre ici enrichit l'homme, en charmant sa vue. De quelque côté qu'on la contemple, cette nature est pleine de prestiges : elle échappe, par la variété des scènes, par l'imprévu des sites, à la monotonie d'un sublime trop répété ; car elle a en elle tous les éléments des grands paysages : la mer, les bois, la plaine, la montagne, et cette montagne est l'Etna.

Si, vu de près, le géant perd de ces dimensions colossales qui le rendent de loin si majestueux, il se montre sous des faces nouvelles : la grâce alors s'unit en lui à la force, l'aménité à la puissance. Un voyage à faire est le tour entier de la montagne. Il faut y mettre quatre jours et commencer par le revers oriental. On voit, en passant, ces magnifiques écueils d'Acì, dits des *Cyclopes*, les bosquets de Galathée, la grotte de Polyphème, tous ces poétiques théâtres de la pastorale primitive. Quittant les treilles et les figuiers, on s'enfonce dans les bois, on salue en passant le fameux châtaignier aux cent chevaux, patriarche des forêts. On tourne ensuite par Francavilla, et l'on gagne par Randazzo et Bronte, dont le nom veut dire en grec *tonnerre*, les bases occidentales. Laissant à droite Argyre, patrie de Diodore, Traina, qui rappelle les exploits chevaleresques du comte Roger, et la petite république aérienne des Centuripes, aujourd'hui Centorbi, on se repose quelques instants sous les arches fuyantes du fameux aqueduc d'Aragona, afin d'entrer frais et dispos dans les campagnes d'Aderno, la ville de Vulcain. C'est là qu'il faut mettre sa mule au pas, ou plutôt mettre pied à terre ; car la nature d'Aderno à Catane est le paradis terrestre de la Sicile. C'est une vigueur de végétation, une profusion de verdure, une abondance d'eaux, comme on n'en voit nulle part ailleurs. Paternò est le centre de cet élysée ; c'est, dit-on, l'ancienne Trinacrie, le dernier rempart de ces fiers Siciliens qui s'incendiaient, eux et leur ville, plutôt que d'accepter le joug de la civilisation grecque. Ainsi cette terre est pleine de tous les prestiges : la fable, la poésie, l'histoire, se joignent à la nature pour faire de l'Etna un lieu de merveille et d'enchantement.

Qu'est le Vésuve auprès de l'Etna ? Ce qu'est le Jura auprès du Mont-Blanc. Tout étourdi des magnificences du géant sicilien, le vieux savant Spallanzani professa le reste de ses jours un profond mépris pour son humble rival, le des-

tructeur de Pompéi : il appelait le Vésuve un volcan du cabinet, et c'est l'effet que produit sa vue quand on vient de Sicile. Les grands spectacles ont cela de triste, qu'ils blasent ; ils rendent difficile en fait d'impressions ; ils enlèvent à beaucoup de choses, très-belles en elles-mêmes, leur charme et leur éclat. Allez donc admirer un couchant de Montmartre ou du pont des Arts, quand vous avez l'œil encore ébloui d'un couchant de Syracuse : trouvez belles, si vous pouvez, les petites maisons de campagne de Meudon ou de Ville-d'Avray quand vous sortez de la Ziza de Palerme et des villas catanaises ; c'est autre chose, c'est vrai, mais c'est subalterne ; et, formée par la contemplation du beau, l'âme devient froide et dédaigneuse pour tout ce qui n'est pas lui. — « Tu m'as bien l'air, dit à son ami un « personnage du Shakspeare, tu m'as bien l'air « d'avoir l'esprit chagrin et envieux. — Non, « répond l'ami, mais j'ai vu trop tôt la beauté « parfaite. »

Après avoir tant parlé de l'Etna, l'avoir tant contemplé de loin, l'avoir admiré sous tant de faces, il est temps de le voir de plus près encore, de le prendre corps à corps, pour ainsi dire, et de le mettre sous nos pieds.

C'était le 7 août, par une journée chaude et brillante. Précédé d'un guide expert, *pratico assai*, comme on dit là, et monté sur une mule qui ne l'était guère moins, je sortis de l'auberge de l'Éléphant où j'étais logé à Catane, et, remontant l'interminable rue Fancienna, *strada Etna*, qui a plus de deux milles de longueur, je pris la route de la montagne. Il était quatre heures après midi ; la chaleur était encore ardente. Afin d'éviter le soleil du Lion qui nous dévorait, le guide me fit quitter la route directe, et nous nous jetâmes dans des chemins de traverse ombragés d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce.

On divise la montagne en trois zones ou régions : la région cultivée, la région boisée, la région déserte. Leurs noms indiquent leurs différents caractères. L'aspect de la première zone est varié : les vergers font de temps en temps place aux blés ; puis viennent quelques champs de lave, où la végétation n'a pu mordre encore. La pente est douce ; mais échauffée par la chaleur du jour, les roches volcaniques dont la route est pavée étaient glissantes, et il fallait tout l'aplomb des mules pour s'y tenir ferme. Le ciel était pur ; seulement quelques légers nuages flot-

taient sur l'Etna et me faisaient redouter la journée du lendemain ; car il est bien rare, même en été, de le trouver calme et serein. Ma bonne étoile les dissipa.

Nicolosi est le dernier lieu habité, et marque les limites de la région cultivée. Nous fîmes là une première halte, et nous nous munîmes de quelques provisions ; car, ce point passé, on ne trouve plus rien ; nous achetâmes aussi du charbon pour faire du feu en arrivant au sommet.

Je quittai Nicolosi à neuf heures. Il faisait nuit close ; la lune était bien encore levée, mais elle penchait déjà sur l'horizon, elle n'était guère d'ailleurs qu'à son premier quartier, et blanchissait à peine la crête des rochers ; elle ne jetait plus qu'une clarté douteuse. Elle ne tarda même pas à se coucher, et, privés des dernières lueurs de ce flambeau mourant, nous n'eûmes plus pour nous guider que le scintillement des étoiles. Au sortir du village, on entre dans un champ de lave brisée et réduite en poussière : on serre de près le mont Rossi, d'où partit l'éruption de 1669, et qui se dressait dans l'ombre comme une pyramide menaçante. Au sable succède une lave dure, raboteuse, qu'on pourrait prendre, à voir ses violentes ondulations, pour les vagues d'une mer pétrifiée tout-à-coup au milieu d'une tempête ; le pied des mules y retentissait comme sur du fer ; nul autre bruit ne troublait le vaste silence de la terre et du ciel. On fait plusieurs milles sur ces aspérités aiguës et souores ; puis on entre dans le bois.

La *Cava dei Campieri*, qui est sur la lisière, n'est qu'uneasure abandonnée. Le bois est composé de chênes tantôt serrés, tantôt plus clairs ; le sentier, fort raide et fort étroit, serpente péniblement à travers les arbres et côtoie souvent des précipices que l'obscurité rendait formidables. Ne distinguant qu'imparfaitement les objets, j'allais souvent donner de la tête contre les branches en saillie, et la mule, de son côté, enfonçait jusqu'au genou dans la poussière fine et mouvante. Nous traversâmes ainsi, sans rien voir, la région boisée, et nous mîmes enfin le pied dans la région découverte.

J'aperçus alors, pour ne la plus perdre de vue, la tête du géant ; elle se dessinait sur le bleu foncé du ciel, environnée d'une auréole d'étoiles. Les nuages avaient tout-à-fait disparu ; la nuit était sereine, mais froide, le vent glacial ; un épais manteau du pays et de gros gants de daim étaient des préservatifs insuffisants ; j'étais gelé dans tous mes

membres. Je mis pied à terre et j'essayai de marcher pour me réchauffer ; mais j'y dus renoncer. Nous étions rentrés dans les laves, et des laves si dures qu'elles me blessaient en me faisaient trébucher à chaque pas. Il fallut se résigner à remonter en selle : plus faite aux lieux, la mule s'en tirait mieux que moi, et je m'abandonnai à son pas lent mais sûr.

Une fois pourtant elle perdit la ligne et s'alla fourvoyer dans un entassement de laves d'où elle ne sut plus sortir. Immobile, le cou tendu, l'oreille droite, elle se tenait cramponnée sur un roc lisse, sans pouvoir faire un pas en avant ni en arrière. J'étais condamné à la même immobilité, car la faible clarté des étoiles me montrait un abîme à droite, un abîme à gauche et pas un pouce de terre où poser le pied. Pour comble de disgrâce, mon guide avait pris les devans ; en vain l'appelai-je, le vent emportait ma voix. Il finit pourtant par s'apercevoir de mon absence et redescendit vers moi ; il lui fallut toute son agilité de montagnard et son expérience consommée pour me tirer de ce mauvais pas. Enfin, moi et ma monture, nous en sortîmes sains et saufs au moment, à vrai dire, où je commençais à ne plus trop l'espérer : car la mule glissait déjà ; si elle eût lâché pied, je ne sais où nous eussions été tomber.

Rentrée dans la bonne voie, elle se comporta le reste de la nuit de manière à racheter ce petit échec et à le faire oublier. Le plus sûr, avec les mules, est de s'abandonner à leur instinct, et d'éviter avec elles toute collision, car l'avantage pourrait bien ne pas rester au cavalier : ainsi fis-je avec la mienne ; je ne la chicanaï ni de l'éperon, ni de la voix, et lui attachai la bride sur le cou, je la laissai faire à sa tête et grimper à sa guise, bien convaincu qu'elle avait un aussi grand intérêt que moi à ne point rouler dans les précipices. Elle me sut gré de ma condescendance et nous fîmes le voyage en bons amis ; en nous quittant nous étions intimes.

Cependant nous étions en selle depuis huit longues heures, et l'inatteignable sommet s'exhaus-sait devant nous. Nous avions repassé une troisième fois des rochers dans la cendre, et le bruit des fers ne provoquait plus les échos ; le silence était profond, et nous moutions toujours. Enfin nous abordâmes sans naufrage à la *Casa degli Inglesi*, espèce de cabane de pierre bâtie, comme son nom l'indique, par des officiers anglais au temps de l'occupation. Elle est au pied même du

cratère et composée d'une étable pour les bêtes et d'une espèce de hangar fermé pour les hommes. Tout misérable qu'il est, ce toit hospitalier est une bénédiction pour le voyageur accueilli par la tourmente sur ces sommets désolés. En temps serein il ne lui est pas moins cher, car le froid est toujours rigoureux sur ces hauteurs; la nuit surtout il est sanglant. Le premier soin fut pour les bêtes : on les installa dans l'écurie, on leur servit l'avoine et l'eau apportées pour elles, après quoi notre tour vint. Le charbon fut allumé, et un fagot de bois sec, que le guide avait eu la prévoyance de ramasser dans la forêt, nous donna un feu clair et pétillant.

Ces premiers et impérieux besoins de la nature une fois satisfaits, je sortis de la cabane et me mis à errer à l'aventure. Quoique l'air fût vif, il était calmo, le vent était tombé, mais la nuit régnait encore, pas une étoile n'avait pâli; leur éclat était si radieux, qu'il me permettait de distinguer la mer. Je distinguais aussi la plaine de Catane toute semée de feux; on eût dit un vaste camp de guerre couvert de bivouacs : c'étaient les moissonneurs, qui, selon l'usage, brûlaient les chaumes, *restucci*, pour fumer la terre. C'était un spectacle dont nul mot ne saurait rendre l'effet; vus de si haut, les feux de la plaine scintillaient comme autant d'étoiles; c'était comme un autre ciel à mes pieds. Le silence était profond; pas un souffle n'en troublait la solennité; quelquefois seulement le génie du volcan révélait sa présence par des mugissements sourds et prolongés, puis tout se taisait et la montagne rentrait dans son repos. On aime, à cette heure de la nuit, et quand tout dort à ses pieds, on aime à se sentir seul vivant au milieu de ces solitudes vouées à la stérilité, à la destruction. C'est comme un défi porté à la mort; et cette lutte sans témoin sourit à l'imagination : elle jette l'âme dans je ne sais quelle exaltation enthousiaste; elle inspire des pensées d'orgueil et de domination.

J'errai long-temps ainsi dans la cendre, absorbé en contemplations muettes : je m'en arrachai pour continuer mon pèlerinage, car je n'étais pas au but; je n'étais qu'au pied du cratère, et c'est de la cime que je voulais assister au grand spectacle du soleil levant. La nuit avait marché, les étoiles enfin commençaient à pâlir, une vapeur blanchâtre pointait à l'orient, et la fraîche brise qui précède et suit toujours l'apparition du soleil s'était levée et me frappait

le visage de son souffle précurseur. Le guide s'était endormi au bord du feu, je le réveillai, et nous nous remîmes en route; mais cette fois à pied, car ni chevaux, ni mules, ne peuvent passer outre.

La cabane n'est séparée du cône que par un champ de lave, mais c'est le plus âpre de tous et le plus rude à franchir; la fatigue est d'un long quart d'heure, et l'on y laisse infailliblement sa chaussure. Enfin on atteint le pied du cratère et l'on entre dans la cendre; on y enfonce jusqu'à mi-jambe. Cette dernière épreuve est d'une heure; il faut tout ce temps à un homme vigoureux pour atteindre le point culminant. Le vent, qui s'était peu à peu relevé, soufflait avec une extrême violence; je l'avais de face, et il semblait vouloir me repousser loin du but; il s'engouffrait dans mon manteau qui faisait voile et m'entraînait en arrière. C'était un labeur que de se tenir en pied, et je n'y réussissais qu'à l'aide d'un long et fort bâton; mon guide chancelait lui-même, et, tout montagnard qu'il était, il fut renversé. Enfin la victoire me resta : j'atteignis le faite; mais il ne suffisait pas d'avoir emporté la position, il fallait la conserver, et la chose n'était pas facile; plus j'étais haut, moins j'avais de base, et plus l'ennemi avait de prise; pourtant je réussis à me maintenir quelque temps.

Sauf les dimensions, le cratère de l'Etna ressemble à celui du Vésuve; mais au lieu de quelques centaines de pas, il a une grande lieue de tour; au moment où je le vis, le cône intérieur avait la forme d'une aiguille tronquée : je ne saurais mieux le comparer qu'à une flèche gothique; toutefois je le vis mal : c'est à peine si j'en pus par échappées distinguer le fond; il était plein d'une fumée épaisse et bitumineuse, que le vent faisait tourbillonner avec rage et moi fouettait au visage avec d'horribles sifflements : l'odeur du soufre me suffoquait et m'arrachait une toux rauque et incessante; avec cela la rareté de l'air m'embarrassait la poitrine et me causait une malaise, une angoisse que je n'avais jamais éprouvés que sur les Hautes-Alpes (1). C'est une souffrance d'abord vague, mais qui, à la longue, doit être affreuse. Ainsi fumeux et bouleversé, le cratère avait quelque chose d'inférieur : c'était bien la bouche du Tartare, et la poésie grecque l'a bien peint.

(1) L'Etna ne le cède en hauteur qu'aux points culminans des Alpes; il a 11,600 palmes siciliens.

Pendant ce temps l'aube avait point, puis vint l'aurore, puis le premier rayon du soleil rougit au faite la colonne de fumée. Par un bonheur assez rare, même en cette saison, la vue était claire et l'atmosphère si limpide que je pus découvrir Malte au sein des mers. La première chose qui frappe, c'est l'ombre de la montagne qui se projette sur l'île comme une autre montagne d'un bleu foncé; l'illusion est si complète que j'y fus pris moi-même, quoique prévenu : ce singulier mirage dure assez long temps; il se dissipe par degrés, et alors le grand spectacle commence : ce sont là de ces scènes que l'on voit, que l'on sent, mais qu'il faut taire; la parole n'y saurait atteindre. Comment dire les mille accidens, les mille péripéties de cette lutte silencieuse des ombres qui fuient, et du soleil qui les poursuit et de leurs fantômes reçoit son libérateur; elle lesalue d'un long frémissement. Mais ces doux murmures des bois, ces gazouillemens des vagues, ces mille concerts que l'apparition du dieu fait éclore, n'arrivaient pas jusqu'à moi : les bruits de la terre ne montent pas si haut. Le spectacle était sublime, mais il était muet; l'œil seul était convié à la fête de la nature; et si quelque voix s'y mêlait, c'était la voix sépulcrale du volcan, les sifflemens aigus du tourbillon; c'étaient les rugissemens de la tourmente éternelle.

Délivrée des ombres, l'île entière était visible : toutes ces vallées, toutes ces collines si longtemps parcourues, ces montagnes si péniblement gravies, je les embrassais maintenant d'un regard; elles étaient toutes confondues dans les apparences d'une plaine parfaite; et les plus hautes cimes s'humiliaient au pied du roi qui les efface. La plaine de Catane n'éclatait plus des feux de la nuit, de plus éclatans les avaient éteints; le Bivier de Lentini réfléchissait comme une glace unie les rayons du soleil; vue de là, la Sicile à l'air d'une carte dépliée. On la tient presque en sa main, on en distingue tous les détails, on saisit ses limites, de tous côtés l'œil arrive à la mer; et cette vue de l'Océan imprime à la scène un sentiment d'infini qui la rend plus imposante. Les côtes sévères de la Calabre bornent seules l'horizon entre le nord et l'orient.

Mais le vent qui m'avait accueilli sur le bord

du cratère tourbillonnait toujours; son impétuosité n'avait fait que croître, la fumée m'aveuglait, le soufre m'étouffait, il fallut céder la place à tant d'ennemis et redescendre à la Maison des Anglais. Je vis en passant, et presque au sommet du mont Frumento, un phénomène étrange : c'est un champ de neige recouvert par la lave et conservé par elle depuis une époque inconnue. En rentrant sous le toit de refuge, nous trouvâmes un hôte que nous ne savions pas y avoir laissé. Ce n'était ni un loup ni un daim, bien moins encore un sanglier; mais une pauvre petite souris blanche, qui n'était pas, je vous assure, le *ridiculus mus* de la montagne en travail, car sa vue, loin de me faire sourire, me toucha; transportée si haut, sans doute, dans quelque sac d'avoine où elle s'était blottie, elle était restée là, et c'était bien certainement le seul habitant du désert; assiégée par la faim, la chétive créature y vivait des rares dépouilles du voyageur; les miettes de mon repas frugal l'avaient attirée; notre retour la mit en fuite : toutefois elle ne fut pas si agile que le guide ne la fit prisonnière : il voulait l'emporter comme un trophée; mais je la fis rendre à la liberté et lui laissai des vivres pour longtemps.

Nous remontâmes à cheval, et, prenant vers l'est, nous descendîmes sur un petit plateau voisin, *Piano del Lago*, à la Tour du Philosophe : Tour est ici un peu ambitieux, car ce n'est plus qu'un carré de briques, débris informe de quelque édifice inconnu, dont il serait bien difficile d'assigner la nature et l'emploi. Les hypothèses ne manquent pas : c'était, selon les uns, un lieu d'asile, comme l'est aujourd'hui la Maison des Anglais; pour d'autres, c'était un temple; quelques-uns même poussent le dogmatisme d'antiquaire jusqu'à en faire le temple de Vulcain; mais cette dernière hypothèse est la moins probable, car le site de ce sanctuaire fameux est connu : il s'élevait entre Aderno et Brontè. Peut-être était-ce une retraite bâtie par le philosophe Empédocle, peut-être le fut-il en son honneur, c'est peut-être son tombeau. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui se valent toutes, le vestige est ancien : on y a trouvé quelques débris de marbres précieux, et le nom est populaire et traditionnel. Mais tout cela n'a d'intérêt que pour l'imagination : séduit par le nom, on aime à croire que Pythagore vint rêver là, que Platon y vint à son tour : on s'associe par la pensée à ces grands hommes, on en fait les compa-





AMPHITHEATRE AT Etna

PLATE VII

gnons de sa solitude ; et , certes , on ne saurait voyager en meilleure compagnie.

Continuant à descendre , on arrive au bord d'un abîme dont le nom trivial, *Valle del Bue*, Vallée du Bœuf, éveille des idées moins poétiques ; ce n'en est pas moins la plus frappante image de désolation et de stérilité que se puisse représenter l'imagination humaine. Si Dante l'avait vu , nul doute qu'il n'en eût fait une de ses bolges infernales. C'est un large vallon circulaire , entièrement composé de rochers noirs et volcaniques ; quelques maigres arbustes végètent péniblement sur les bords supérieurs ; mais le fond est complètement nu. Non loin est un profond atterrissement nommé la Citerne ; il est curieux à étudier : on y voit onze lavas superposées ; elles sont le produit d'autant d'éruptions différentes. Mais qu'est ce monument visible , auprès des soixante-dix-sept éruptions dont l'histoire a conservé le souvenir , sans compter celles qui n'eurent point d'historiens , point de témoins peut-être ?

Onze des éruptions historiques eurent lieu avant Jésus-Christ ; quelques-unes ont été assez longuement racontées. Toujours semblable à lui-même , mais divers par les circonstances qui l'accompagnent , le phénomène ne se produit pas toujours avec les mêmes caractères , et il affecte des physionomies diverses. L'éruption de 1537 fut accompagnée de tremblements de terre qui détruisirent Messine. Celle de 1669 s'annonça par de subites ténèbres ; il y eut comme une éclipse de la lumière. C'est cette éruption qui couvrit les murs de Catane ; elle renversa les plus beaux édifices de la ville , et le désastre fut évalué à huit millions de piastres fortes. Le cratère , qui n'a aujourd'hui qu'une lieue de tour , s'élargit prodigieusement et atteignit six lieues de circonférence. L'éruption de 1693 tua cinquante-neuf mille personnes ; celles de 1709 et de 1800 sont tenues pour les plus terribles : le tremblement de terre fut continu , et la gneule infernale lança des scories enflammées d'une grosseur énorme. Les éruptions de 1809 , 1811 et 1819 , ouvrirent son cratère de 784 pieds ; un nouveau volcan éclata sur le mont Rosso ; vingt bonches vomirent des pierres , des cendres , et couvrirent toute la vallée de Linguagrossa. L'éruption de 1819 fut la plus longue des trois : elle commença le 27 mai et dura jusqu'au 3 juillet. Depuis , le monstre paraît s'être endormi , mais son sommeil n'est pas si profond que quelques jets de feu ne rougissent de temps en temps la fumée.

La végétation recommence à la Citerne , mais pas encore d'une manière décisive : ce n'est qu'un peu à peu qu'elle s'empare du désert. La Citerne elle-même est ceinte de verdure , premiers efforts d'une nature lasse de la destruction. La vue de Catane , au milieu de ses jardins délicieux , forme un doux contraste avec les cendres arides. Enfin on sort de la cendre ; un sol plus dur résiste au pas des mules , et , descendant toujours , on quitte la région déserte pour rentrer dans celle des forêts. J'eus l'occasion d'admirer là un jeu de volcan ; la lave d'une des dernières éruptions trouva devant elle un bois isolé ; elle le respecta , et se divisant en deux ruisseaux qui s'ablèrent rejoindre plus bas , elle laissa le bois intact , comme une île de verdure au milieu de la mer enflammée.

Cependant la vie prend définitivement possession du terrain ; j'aperçus , même avec surprise , quelques bergeries éparses au flanc d'une petite colline à gauche , et , arrivé dans un pâturage , je me retrouvai tout-à-coup , et comme par enchantement , au milieu d'un troupeau de moutons. Ce brusque retour à la vie pastorale m'étonna après la longue et laborieuse solitude dont je sortais. Les clochers d'Aderno brillaient en face de moi et paraissaient presque sur le même plan ; je laissai à ma droite la Grotte des Chèvres , où les pèlerins de l'Etna venaient passer la nuit avant que la Maison des Anglais leur offrit son toit hospitalier. A mesure qu'on approcho de la région cultivée , le bois offre plus de variété ; toutefois le chêne garde l'empire ; je ne me rappelle même pas avoir vu de châtaigniers le lui disputer. Le châtaignier pourtant est l'arbre des volcans , et il atteint dans ces cendres fécondes de prodigieuses dimensions ; mais s'il est rare sur ces pentes méridionales , en revanche , le revers oriental en est presque entièrement couvert.

Je sortis de la forêt pour rentrer , par un autre côté , dans cette grande plaine de lave qui , la nuit précédente , m'avait paru une mer pétrifiée : le grand jour ne détruisit pas cette illusion des ténèbres , elle ne fit que la confirmer. Ce que la nuit m'avait empêché de voir , c'est une colline verte qui fait face au stérile mont Rosso ; mais la végétation n'a pu vaincre encore l'espace qui les sépare ; il faut des siècles pour que la lave livrée à elle-même se convertisse en terre végétale. La plante la plus propre à dompter son opiniâtre résistance est le figuier d'Inde. Sa racine forte et tenace casse le rocher ; sa dépouille le féconde

et hâte l'époque de la culture : les Etnicoles en usent avec profit.

Après la lave, vient le grand désert de sable noir; il est clair-semé d'arbrisseaux chétifs. J'y fus accueilli par un scirocco éuervant : l'atmosphère était embrasée, la pesanteur de l'air accablante; le souffle africain me desséchait la gorge; un soleil de trente degrés me dardait à plomb sur la tête. Ainsi je passai en quelques heures du froid de la Sibérie à la température de la zone torride; la différence était de 35 degrés : si j'avais été heureux de trouver un abri contre le froid dans la Maison des Anglais, je ne le fus pas moins d'en trouver un contre la chaleur dans le hameau de Nicolosi.

Ma rentrée à Catane fut peu brillante; j'avais laissé mes bottes dans les laves, et avec elles plus d'un lambeau de mes habits. Juché sur ma mule, j'en redescendis pas moins fièrement, malgré mes haillons, la *strada Etnea*. — « *Beddi un po' chiddu!* » — se disaient les enfans en me montrant du doigt; — « *Cala de la Montagna*, » — répondaient les plus avisés, et ce mot magique était un verdict d'absolution; mes gueulles disparaissaient dans l'aurole de ma gloire; chapeaux et bonnets tombaient respectueusement devant le *milordio inglese*. Je rentrai dans mon auberge à l'heure à peu près où j'avais quittée la veille; mon pèlerinage avait duré un peu plus de vingt-quatre heures.

Après quelques jours de repos, je repris le bâton de voyage et je me mis à explorer les bases de l'Etna. C'est de Taormina que je lui fis mes derniers adieux. Le belvédère est digne de lui. Taormina est la ville des précipices et des belles vues : on y monte par un sentier de chèvre; mais, une fois en haut, la fatigue reçoit son prix. Taormina, l'ancienne Tauromenium, n'est aujourd'hui qu'une méchante bourgade, où l'on compte à peine quatre ou cinq mille habitans; mais, plus dévote encore que la moderna Agrigente, elle n'a pas moins de trente-trois églises, couvens ou confréries. Elle eut ses jours de gloire sous les Romains et déjà sous les Grecs. Chrétienne, elle résista héroïquement aux Sarrasins : son siège dura, disent les chroniqueurs, près de vingt ans; et, la dernière de toutes les cités siciliennes, elle subit le joug de la conquête africaine. Ce fut son coup de grâce; elle fut ruinée de fond en comble en 908, par les ordres du calife Al-Moëz. Tauromenium avait été la patrie de l'historien Timée, celui qui avait imaginé l'ère des Olympiades, adoptée par la Grèce entière.

Son théâtre est le plus grand que l'architecture grecque nous ait légué. Il n'en reste plus, pour ainsi dire, que le squelette et quelques débris de colonnes semées à l'entour; pas un gradin n'est debout, les troupeaux pâturent dans l'enceinte et achèvent l'ouvrage des Sarrasins. Plusieurs portiques pourtant sont encore en pied, et encadrent dans leur courbe gracieuse de ravissans paysages. Le théâtre occupe l'extrémité d'un promontoire très-élevé, qui a vue sur la mer. D'un côté, l'Etna ferme l'horizon; de l'autre, ce sont les montagnes de Calabre : la vague bleuit entre ces deux limites. Les précipices à la crête desquels la ville moderne est bâtie sont effrayans; de non moins redoutables surplombent au-dessus d'elle et la menacent de leur chute. L'une de ces crêtes supérieures a gardé le nom païen de *Monte Venerere*, Mont de Vénus; une autre, le nom maure de *Portella dei Saraceni*. L'histoire des civilisations successives est ici dans les mots comme en tant d'autres lieux d'Italie.

De Taormina à Messine, la distance de trente milles, la route est ouverte aux voitures : c'est la tête de la grande ligne de Palerme. Le pays est beau, et me rappelait à chaque pas les charmantes marines romaines de Fermo et d'Ascoli, avec une beauté de plus pourtant, car les côtes de Calabre manquent à l'Adriatique. On ne perd jamais de vue la mer; on la côtoie quelquefois de très-près. A gauche, court une chaîne de montagnes qui s'ouvrit de temps en temps pour donner passage à un torrent; les bases en sont couvertes d'oliviers, de vignes et de forêts d'orangers.

Avant de doubler le cap de Sant'Alessio, on passe sous le mont d'Or, qu'une tradition dit avoir été habité par Pythagore; il doit son nom actuel à une mine aujourd'hui abandonnée, mais exploitée au moyen âge. Le passage du cap est sévère : un château-fort commande la route, et au-dessous de grandes masses de rochers tombent à pic dans la mer. La Scaletta, qui vient après, est un autre château-fort illustre dans l'histoire de Sicile, et auquel l'expédition manquée de Murat a donné une autre célébrité toute moderne : c'est sur cette côte que devait s'opérer le débarquement, et on y voit encore les guérites de surveillance bâties alors par les Anglais; on connaît le résultat de cette malencontreuse entreprise.

Enfin, je rentrai à Messine, six mois environ après en être parti.

CHARLES DIDIER.

## MALTE.

Si l'on arrive par un beau temps en vue de Malte, le premier sentiment que l'on éprouve est celui de l'étonnement mêlé d'admiration. Bâtie sur une colline (autrefois *mont Sceberas* ou *Sciberras*), la ville de La Valette, ceinte de bastions, sépare et domine deux des ports les plus sûrs et les plus vastes de la Méditerranée; celui qui est à droite, appelé le *Grand Port*, est défendu d'un côté par le fort Saint-Elme, et de l'autre par le fort Ricasoli. Au milieu du grand port on voit le château Saint-Ange, avec ses quatre rangs de batteries, placées en amphithéâtre, et ses fossés profonds taillés dans le roc; à gauche sont les deux *barraques*, grands bâtimens fortifiés qui servaient autrefois de dépôt pour les approvisionnemens et les munitions de guerre. Ce point de vue pittoresque qui s'étend depuis La Valette jusqu'à la mer est formé par les trois villes de la *Vittoriosa*, la *Cospicua* et la *Senglea*: cette dernière, sur la presqu'île de Saint-Michel, ou de la *Sangle*, a tiré son nom de l'un des grands-maitres de l'Ordre de Malte, lequel accéléra par ses libéralités l'établissement de ses fortifications. Les deux grands-maitres *Cottoners* conquirent le dessein d'enfermer ces trois villes par une enceinte commune de hauts bastions, qui devaient non-seulement les défendre, mais encore servir, en cas d'invasion étrangère, à recevoir les habitans de la campagne avec leurs effets et leurs bestiaux. Mais ce gigantesque projet, dont le plan étonna Louis XIV lui-même, n'a jamais été terminé. Dans le petit port intérieur qui embrasse ces trois villes et les sépare de La Valette, sont les magasins qui renferment les munitions navales et les effets de grément.

L'autre port est celui de *Marsamuscet*, réservé aux bâtimens sujets à la quarantaine; il contient de nombreux magasins. Le lazaret est vaste et commode, et la police sanitaire y est exercée avec une grande rigueur. Le fort construit sur cet îlot, au milieu du port, est le fort *Manoël*: il lui sert d'ornement et de défense. Cette pointe où s'élève le fort *Tigné*, qui défend l'entrée du port, se nomme pointe de *Dragut*, fameux corsaire turc qui y fit construire une batterie et y mourut lors du siège de Malte, en 1565.

Mais avant de pénétrer dans l'île, il est bon de

connaître quelques particularités de son histoire, qui date des temps antiques. Bornée à l'orient par la Méditerranée, au septentrion par la Sicile, séparée d'elle par un canal large de quinze lieues, au midi par Tripoli, et à l'occident par les îles Pantellarie, de Linosse et de Lampedouse, Malte, peuplée d'abord par les Phéniciens, appartenant successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Arabes, et fut enlevée à ces derniers, en 1190, par Roger le Normand, comte de Sicile, qui l'incorpora définitivement à cette dernière contrée. Lorsque touché du sort où étaient réduits les chevaliers de Rhodes, chassés de cette île par Soliman, empereur des Turcs, Charles-Quint, cédant aux prières du pape Clément VII, leur fit don de l'île de Malte, ils ne se résolurent à l'accepter que par nécessité. Et en effet, quelle misérable souveraineté que celle d'un rocher de tuf, de sept lieues de long, quatre de large et vingt de circuit, recouvert par trois ou quatre pieds d'une terre pierreuse, presque sans puits, ne possédant que quelques fontaines ou éternes et sans eaux vives, parsemé de chétives bourgades, occupées par une population d'environ 20,000 habitans! Et telles étaient la stérilité et la pauvreté de ce pays, qu'il était forcé de recourir au cabotage pour se pourvoir, en Sicile, des denrées nécessaires à la vie. Malte, qui n'avait de défense que le château Saint-Ange, était en butte aux invasions des corsaires barbaresques, qui venaient impunément y faire des courses et piller les habitations dont ils emmenaient la population en esclavage. Enfin le grand-maitre de l'Ordre, Villiers de L'Île-Adam, dut obéir au pape, et, le 26 mars 1530, prit possession de l'île de Malte et de celle de Gozze, qui en dépend. Charles-Quint les lui abandonna à titre de fief noble, n'exigeant d'autre reconnaissance des chevaliers que le tribut d'un faucon à chaque fête de la Toussaint, et ne leur imposant d'autres obligations que celles de défendre Tripoli (qu'ils furent forcés d'abandonner par la suite) et de conserver aux habitans les privilèges achetés par eux à diverses époques aux rois d'Espagne. Dès ce moment, l'Ordre prit le nom de l'île qui devenait sa propriété.

Par sa position à l'entrée de la Méditerranée, et par plusieurs petits golfes favorables aux ar-

memens maritimes, Malte devint bientôt redoutable. Alors recommencèrent ces courses terribles aux Mahométans, où les ebevaliers enlevaient les vaisseaux de commerce des infidèles, où, tombant à l'improviste sur les rives d'Afrique, ils s'enrichissaient de la dépouille des peuplades turques. Les communications entre les possessions turques de l'Afrique et de l'Archipel étaient presque interrompues. Soliman, irrité, jura de s'emparer de Malte comme il avait fait de Rhodes, et une formidable armée, sous le commandement de Pialy, pacha de la mer, et de Moustapha, chef des troupes de débarquement, auxquels se joignit Dragut, le corsaire, vint assaillir Malte le 18 mai 1565.

Jean de La Valette, alors grand-maitre, fit un appel à tous les membres de l'Ordre disséminés en Europe, et attendit les événemens avec cette fermeté et cette force d'âme qui, seules, peuvent leur commander. Rien de plus digne d'éloges que la conduite du grand-maitre et de ses chevaliers durant ce siège désastreux. Après une défense héroïque, le fort Saint-Elme est emporté par les Turcs : mais chacun des chevaliers qui le défendent se fait tuer à son poste; ceux même qui sont couverts de blessures se font porter sur les débris du fort, et y expirent en combattant. Dragut, frappé lui-même, meurt en apprenant la prise du fort : victoire chèrement achetée par une perte considérable des meilleurs soldats turcs. Cependant le grand-maitre et le reste des chevaliers, resserrés dans le château Saint-Ange, continuent à repousser par des efforts inouis les assauts réitérés de Pialy et de Moustapha. Les habitans de l'île, accourus aux côtés du grand-maitre, font des prodiges de valeur : citoyens, habitans de la campagne, chevaliers, tous sont égaux par le courage. Le zèle pour la religion fait oublier les souffrances, et donne à la mort un aspect attrayant. Les enfans, les femmes, portent aux combattans les vivres, les munitions de guerre, et, prenant part aux périls de leurs époux, de leurs parens, font pleuvir sur les assaillans la poix fondue, l'eau bouillante, et lancent les artifices qui renversent les infidèles des remparts qu'ils s'obstinent à conquérir. Mêlés aux chevaliers, dont il dirige les travaux, La Valette oublie son grand âge. Son aspect ferme et tranquille, son noble caractère, inspirent le courage et la vénération. A ceux qui, le voyant blessé, le prient de ne pas s'exposer davantage, il répond : *Puis-je, à l'âge de soixante-onze ans, fuir ma vie plus glorieusement qu'avec mes frères*

*et mes amis pour le service de Dieu et la défense de notre sainte religion?* Ces paroles, cette dignité, électrisent toutes les âmes. Vainement les rangs des défenseurs de Malte s'éclaircissent, vainement les murs s'écroulent à chaque assaut; les corps mutilés des chevaliers sont des remparts que les Turcs ne peuvent forcer.

Moustapha désespéré, honteux, découragé par la mort de Dragut, va cependant redoubler d'efforts, lorsqu'enfin des chevaliers de l'Ordre rassemblés à Messine, auxquels s'est joint un corps de troupes envoyé par le vice-roi de Sicile, débarquent dans l'île et forcent les Turcs à se rembarquer à la hâte, en laissant sur le rivage des milliers de cadavres. L'Europe tout entière, émue au récit d'une si héroïque résistance, prodigua les louanges et les plus touchans témoignages d'intérêt au digne chef de tant de héros. Les trésors des princes s'ouvrirent pour aider le grand-maitre à construire sur les débris de la ville dévastée une nouvelle cité dont le nom pût transmettre à la postérité le souvenir de ces combats glorieux. Le grand-maitre en posa lui-même la première pierre (en 1566) : chevaliers, habitans, tous prirent part aux travaux de la nouvelle cité, qui prit le nom de La Valette, devint, par l'étendue et la variété prodigieuse de ses fortifications, l'une des premières places de guerre de l'Europe, et par le courage de ses défenseurs fut appelée *le boulevard de la chrétienté*.

L'influence de la domination des chevaliers et des richesses qu'ils introduisirent dans l'île fut si grande, que, deux siècles après, ce pays, d'abord si misérable, était devenu l'un des plus peuplés et des plus riches de l'Europe. Le nombre des habitans passa cent mille, nombre prodigieux en comparaison des limites bornées de la partie habitable. La Valette, avec son faubourg et ses trois villes (la Vittoriosa, la Cospicua, la Senglea), en comptait quarante mille. Les villages (Casali) de la campagne de Malte s'étaient agrandis et formaient de jolies bourgades, où l'aisance s'introduisait et polissait peu à peu les mœurs agrestes des habitans; et ceux-ci pouvaient d'autant plus prospérer, qu'ils n'étaient assujettis à aucune espèce d'impôt ou de contribution.

Telle fut Malte sous les chevaliers, ses seigneurs. Mais ceux-ci se ressentirent de cette tendance funeste qu'ont tous les grands corps à se dissoudre. Amollis par les richesses qu'ils possédaient dans les diverses parties de l'Europe,





VUE DU QUARTIER DE LA FUTURE.

bientôt, au lieu d'employer leur or à armer des vaisseaux, au lieu de s'en servir pour garantir, comme autrefois, les nations chrétiennes des pirateries barbaresques, les chevaliers de Malte s'endormirent dans le luxe et l'oïveté.

Le fait suivant est un exemple frappant de la faiblesse où était parvenue la domination de l'Ordre. En 1775, la nation maltaise réclama ses anciens privilèges ; la population des campagnes, surtout, enhardie par l'assentiment de ses prêtres, se montrait hostile aux chevaliers. Et voilà que les conjurés, au nombre de plus de deux mille, s'élançant au point du jour, se jetèrent sur les fortifications, s'en emparent sans coup férir, et tournent les canons sur le palais des grands-maitres. Mais voyant que la ville ne songeait pas à les soutenir, et que, le grand-maitre ayant fait fermer les portes, les habitants de la campagne ne pourraient les secourir, tout-à-coup les vainqueurs s'éclipsent. On cherche les conjurés : trois sont cachés dans la tour *Cavaliere* : on leur coupe la tête, et on va sommer de se rendre la garnison du fort Saint-Elme, qui compte sept combattants. Ceux-ci menacent de faire sauter le fort. Le gouvernement effrayé capitule gravement avec les rebelles, qui sont incarcérés, ainsi que don Gaetano Mannarino, fameux missionnaire, chef de cette conspiration. Mais la procédure ayant été interrompue par la mort du grand-maitre Ximénès, le premier acte de pouvoir de son successeur, de Rohan, fut de brûler tous les papiers qui se rapportaient à cette affaire, craignant, sans doute, de lui donner une célébrité qui aurait tourné au préjudice de l'Ordre (1).

Cet événement, qui eût pu avoir des suites plus sérieuses, donna l'éveil aux souverains de l'Europe. Craignant tous que cette position importante ne vint à tomber entre les mains de l'un d'entre eux, ils signifièrent à l'Ordre l'obligation d'entretenir au moins un régiment pour servir de garnison à La Valette. Mais cette obligation devint à peu près illusoire, et la révolution française, par la saisie qu'on fit des biens que l'Ordre possédait en France, et qui formaient la plus belle moitié de sa fortune, en lui portant une atteinte sensible, fut loin de lui rendre son ancienne énergie. Aussi, en 1798, en passant devant Malte pour aller en Égypte, Bo-

naparte n'eut-il que la peine d'étendre le bras pour la prendre. Et cependant ses belles fortifications étaient intactes, les chevaliers étaient nombreux, et neuf cents bouches à feu garnissaient les remparts où l'étendard aux trois couleurs remplaça bientôt le drapeau pâli des anciens vengeurs de la croix.

Ce dernier coup anéantit la puissance de l'Ordre : errans chez tous les peuples, ses membres ne purent se réunir. D'ailleurs les circonstances qui l'avaient fait naître et subsister n'existaient plus ; et comme dans sa prospérité l'Ordre avait oublié l'Europe, à son tour l'Europe l'oublia.

Quant à la domination française, elle ne fut pas de longue durée. Le régime spoliateur et anti-catholique du Directoire ne put disposer en sa faveur l'esprit de la population, habituée à respecter les cérémonies d'un culte que les vainqueurs affectaient de mépriser ; car il est bon de faire observer que, par sa conduite, toujours d'une sévérité exemplaire, le clergé maltais jouissait d'une confiance et d'un pouvoir moral illimités. Les affaires de famille, même les plus importantes, se traitaient dans le confessionnal. Or, plein de vénération pour la religion extérieure et ses usages, en voyant les églises dépouillées de leurs ornemens précieux par la rapacité des vainqueurs, les Maltais, surtout les habitants de La Valette, regrettèrent l'Ordre expulsé. A la vue de la suppression d'un couvent de Carmes, à la Médina, et sans doute excité sourdement par l'Angleterre, qui convoitait la possession de Malte, le mécontentement insulaire éclata hautement. Une révolte générale eut lieu le 2 septembre, après la funeste bataille d'Aboukir. Une flotte anglaise, prêtant un secours intéressé à cette révolte, vint bloquer les ports, laissant à la population le soin pénible de serrer, du côté de la campagne, dans les fortifications de La Valette, la garnison française, qui, après avoir soutenu le blocus pendant vingt-cinq mois, fut contrainte de capituler. Alors les Anglais oubliant leurs belles promesses, faites aux Maltais pendant le blocus, s'emparèrent de La Valette, de sorte que l'île passa tout entière sous leur domination. Cet ordre de choses subsiste encore aujourd'hui.

C'est donc sous les auspices de l'Angleterre que le voyageur, débarqué au môle du grand port, est admis à visiter Malte, avec beaucoup de difficulté néanmoins : il faut avoir un répondant dans la ville pour jour de cette faveur. Du reste, grande liberté dans les auberges, où chacun est servi à

(1) Mannarino resta en prison jusqu'à l'arrivée des Français, qui le délivrèrent.

l'anglaise ou à la française, selon son goût particulier. En faisant le tour des bastions qui environnent la ville et forment un circuit de près de trois quarts de lieue, on doit remarquer la vaste caserne casematée construite dans les fossés du château, et les plates-formes où sont pratiqués un grand nombre de puits ou silos destinés à la conservation du blé nécessaire à la subsistance de l'île pendant plusieurs années.

Mais le voyageur ami des arts, afin de ne pas éprouver de déception en visitant La Valette, doit savoir qu'il n'aura pas à y chercher ces restes précieux, ces créations du génie dont sont ornées les villes de la Toscane et des autres contrées artistiques de l'Italie. Il devra se contenter de remarquer avec plaisir les rues, tirées au cordeau, garnies de trottoirs, et bien entretenues; et la simplicité élégante des maisons uniformément bâties en pierre de taille, terminées en terrasses et ornées de balcons en saillie, clos en boiseries à petits vitraux, d'un effet pittoresque : c'est là que les femmes viennent passer la plus grande partie de la journée.

On doit visiter aussi la bibliothèque publique; le grand marché, formé d'une enceinte carrée, environnée d'une galerie, et orné au centre par une fontaine; les anciens hôtels des chevaliers connus sous le nom d'*auberges*; plusieurs églises et couvens, et l'ancien collège des jésuites, dont une partie est affectée à l'instruction publique et l'autre aux réunions des commerçans.

L'édifice le plus remarquable est l'église conventuelle du *Saint-Jean-Baptiste*. Il est d'un style sévère et imposant; son entrée principale s'ouvre sur une grande place, au centre de la ville. Rien n'a été épargné pour rendre ce monument digne de devenir le chef-lieu de l'Ordre. Le chevalier Mathias Preti, moins connu sous ce nom que sous celui du *Calabrais*, a peint la grande voûte de ce temple, dont les ornemens et les décorations sont de la plus grande magnificence. A main droite, en entrant, était un oratoire particulier, où l'on admire encore un beau tableau du *Corrége*, représentant la décollation de saint Jean-Baptiste.

Les chevaliers composant l'Ordre étaient classés en plusieurs divisions, appelées *langues* ou *nations*. Ainsi les Espagnols formaient la *langue* ou *nation* espagnole; les Italiens, la *langue* ou *nation* italienne, etc.; la *nation* française était composée de trois *langues*: celles de *France*, d'*Auvergne* et de *Provence*. Chacune des cha-

pelles de l'église conventuelle était affectée particulièrement à chacune de ces *langues*, auxquelles elles servaient de réunion lors de l'élection des grands-maitres : elles renfermaient les mausolées de plusieurs de ces derniers. Mais ce qui est d'autant plus admirable, qu'il est unique en ce genre, c'est le pavé, composé en totalité de pierres sépulcrales qui recouvrent les tombes des grand'croix de l'Ordre, lesquels avaient seuls le privilège d'être inhumés en cet endroit. La plus grande partie de ce pavé, qui est un des principaux ornemens du temple, est embellie par de riches mosaïques, représentant une foule de sujets allégoriques, ayant rapport aux dignités et emplois occupés par les grand'croix, de leur vivant.

Une chapelle à main gauche, dans le souterrain, était réservée particulièrement pour l'inhumation des grands-maitres, dont les dépouilles mortelles y restaient déposées, à moins qu'un mausolée ne leur fût consacré dans l'une des chapelles de l'église.

Autrefois les cérémonies de la religion étaient célébrées dans ce temple avec toute la pompe dont le culte catholique est susceptible. Et ce devait être un spectacle capable d'enflammer l'imagination des spectateurs, que ces solennités majestueuses qui avaient pour servans et pour sacrificateurs ces chevaliers, alors l'amour, l'honneur de la chrétienté, et la terreur de ses ennemis. Qu'on ajoute à l'effet de leur présence celui des ouvrages d'or et d'argent massif, les vêtements sacerdotaux, les ornemens chargés de pierres précieuses, en un mot toutes les richesses répandues avec profusion dans les chapelles de ce vaste édifice, et l'on pourra juger de l'impression profonde que tout cet ensemble devait produire sur une population encore étrangère au luxe particulier et à la magie des grandes représentations!

Aujourd'hui, l'aspect de l'église conventuelle est triste et sombre. En vain, aux jours de grande fête, l'évêque et les chanoines de la cathédrale viennent y célébrer les offices : cette apparition momentanée, loin de consoler les catholiques, ne fait que leur rappeler, avec plus d'amertume, l'abandon ordinaire du temple et les magnificences passées. D'ailleurs tous ces trésors, ces reliques sacrées, ces vases, ces soleils enrichis de pierres précieuses, tout cela n'existe plus : huit jours de la domination française ont suffi pour tout faire disparaître; et c'est une action dérisoire que la coutume conservée de moutrer aux

étrangers les gales et les boltes qui renfermaient tant de richesses.

Sur le plateau qui couronne la partie supérieure de la ville est situé le palais qui servait de résidence aux grands-maitres et sert aujourd'hui de logement au gouverneur. De forme carrée, d'une construction solide et régulière, mais fort simple, ce palais a cinq grandes entrées, mais n'est élevé que d'un seul étage, couronné par un bel entablement. Les deux appartemens (d'été et d'hiver) dont il est composé sont vastes et commodes. On y remarque surtout les grandes salles dans lesquelles se tenaient les conseils de l'Ordre, et la *Salle d'armes*, qui est toujours entretenue avec un grand soin et dont les murailles sont décorées de peintures médiocres, représentant divers événemens militaires auxquels ont pris part les chevaliers de Malte.

Dans l'un des angles de ce palais, appelé la *Tonnette*, le grand-maitre de Rohan avait établi un observatoire. Aujourd'hui, sur cet emplacement est une vigie servant à signaler les bâtimens qui approchent de l'île. Pour ce qui est des autres édifices publics, ils ne sont guère remarquables. Plusieurs ont bien quelque élégance; mais en général leur principal mérite réside dans la solidité des pierres de taille dont ils sont composés.

On raconte une anecdote assez curieuse à propos de l'un de ces édifices. L'église de Saint-Dominique possédait autrefois un tableau, don du pape Pie V : c'était une *Fuite de la Sainte Famille en Égypte*, et ce tableau était regardé comme l'un des plus beaux ouvrages du *Dominiquin*. Mais quoi! sur ce tableau le temps avait passé sa main qui ternit toute fraîcheur; or, les pieux religieux de Saint-Dominique vendirent ce *quadro meschino* pour la somme de cent louis. Ils mirent à la place un tableau moderne, dans lequel un artiste trouverait matière à réclamation, mais qui avait le mérite, très-grand aux yeux des pieux propriétaires, de posséder des couleurs toutes fraîches sorties du magasin. Mais l'acheteur était Anglais, et comme cette nation trafique aussi bien des chefs-d'œuvre de l'art que de la liberté et de la prospérité des autres peuples, l'Anglais revendit le *Dominiquin* pour une somme plus que décuple de celle de l'achat. Il y a compensation dans tout, dit M. Azais; aussi cette affaire fit-elle trois heureux, l'Anglais de l'argent, et le véritable amateur le chef-d'œuvre.

En sortant de La Valette par la porte *Royale*,

on trouve de nouvelles fortifications, enfermées elles-mêmes par une enceinte très-étendue de bastions et dans laquelle est englobé le faubourg de la *Floriana*, où s'élève l'église de Saint-Publius, premier évêque de l'île. Cette enceinte s'ouvre sur la campagne par la porte dite des *Bombes*. Avant de quitter La Valette, il ne faut pas oublier l'aqueduc, ouvrage digne des Romains, construit en 1616 par les soins du grand-maitre Alof de Vignancourt. Au moyen d'arcades pratiquées pour unir les terrains où se trouvaient les sources vives, cet aqueduc correspond de la place du Palais des grands-maitres à la capitale de l'île, située à deux lieues de La Valette. Le nom de cette capitale (*Melita*), d'où l'île avait tiré le sien, fut changé par les Arabes en celui de *Medina* (la ville) qui lui est resté. Bâtie sur une petite colline, cette ville est entourée de bastions suffisans pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Au centre est l'église cathédrale et métropolitaine du diocèse, desservie par des chanoines mitrés, vaste et richement pourvue de vases sacrés, d'ornemens et de tapisseries de grand prix. Autrefois la porte principale de Medina était ornée des armoiries de la monarchie espagnole, et sur l'un des bastions flottait le pavillon de Castille et d'Aragon. Mais ces emblèmes conservateurs des libertés de la nation maltaise disparurent par la politique de l'Ordre, qui ne tint aucun compte de ces privilèges, réclamés souvent, et même encore aujourd'hui, mais toujours en vain.

A Medina se joint un faubourg qui a également conservé son nom arabe de *Rabat* (1). Là se trouvent d'anciennes catacombes, et au-dessus d'une grotte désignée par la tradition comme ayant servi de prison à saint Paul, lors de son séjour dans l'île, est une petite église dédiée à cet apôtre et desservie par d'anciens prêtres de l'Ordre.

Le versant à l'ouest de cette colline est parsemé de jolis jardins potagers et fruitiers, fertilisés par plusieurs sources vives. Plus loin est une vallée qu'on dit avoir été habitée par des Troglodytes. Les excavations pratiquées dans le roc d'une petite colline, qui leur servait de retraite, abritent aujourd'hui les pâtres et leurs troupeaux des ardeurs brûlantes de l'été et des froides rigueurs de l'hiver.

La partie de l'île exposée à l'ouest, et qui re-

(1) Nom par lequel les Arabes désignaient les dépendances d'une ville.

garde la Sicile, est parsemée de jolis villages (Casali), au nombre de vingt-trois. Plusieurs d'entre eux ont de deux à cinq mille habitants, et valent beaucoup mieux qu'une grande partie des villes de la Basse-Italie. Les riches habitans des villes y ont de jolies maisons de campagne pour la belle saison. Les maisonnettes de ces villages sont en belle pierre de l'île, et terminées en terrasses. Les églises, bâties en pierre, sont vastes, et le marbre, les vases d'or et d'argent, les ornemens sacerdotaux, leur donnent un air de magnificence tellement disproportionnée, que plusieurs de ces églises ne seraient pas déplacées dans une ville de premier ordre. Celles de *Birkircara*, de *Zelbourg*, de *Zeitun*, méritent surtout d'être vues. Dans le village de *La Mosta* on construit actuellement un temple sur le modèle du Panthéon de Rome. La grandeur, la magnificence de ces temples seraient une énigme pour ceux qui ne connaîtraient pas le zèle qui préside à leur fondation. Aussitôt qu'un village a arrêté le projet de construire une église, toute la population des contrées environnantes se met à l'œuvre : voitrnes, chevaux, hommes, tout est requis pour ce travail. On va tirer les pierres des carrières : pauvres, riches, tout est uni, tous prennent part à l'œuvre générale. C'est une vaste association où temps, forces, argent, sont mis en commun avec tout le dévouement, tout l'abandon d'une véritable fraternité. Et ces temples s'élèvent bientôt majestueux et comme par enchantement ; attestant ainsi hautement la puissance de cet esprit d'association que repoussent ces hommes des sociétés modernes dont le cœur est desséché et corrompu par toutes les passions étroites d'un égoïsme flétrissant.

Mais ce qui, mieux que tous les monumens possibles, rend le séjour de cette campagne délicieux, ce sont les jardins dont elle est couverte. Là les citronniers, les orangers, déploient avec profusion leur feuillage odorant et toujours vert, et leur fécondité est telle, que sur le même arbre on voit les fleurs du printemps mêlées aux fruits dorés de décembre, en pleine maturité. Grâce au travail opiniâtre du cultivateur maltais, ce rocher, à peine couvert de quelques pieds de terre végétale, et dont la moitié n'est pas cultivée, outre d'abondantes récoltes de coton, qui est la production la plus considérable de l'île (1), s'en-

richit encore de tout ce qui peut en rendre le séjour agréable. Les fruits, les légumes les plus délicieux, y croissent en abondance. Qui ne connaît ses oranges, ses melons d'hiver et ses raisins ? L'hiver même, les tables sont garnies avec profusion d'un dessert qu'on aurait peine à se procurer dans les villes les plus riches de l'Italie. Et, chose remarquable ! bien que Malte soit obligée de tirer le vin et l'huile de la Sicile et de la Calabre, le bois à brûler de la Corse et des îles du Levant, et le charbon des États-Romains, ces objets de première nécessité s'y trouvent à des prix très-modérés. Enfin, toutes les commodités de la vie y sont telles, que l'on voit les familles les plus nobles de l'Europe en quitter les brillantes capitales pour venir jouir à Malte des douceurs d'une vie agréable et tranquille.

Pour achever de connaître l'île, il faut avoir visité la partie du littoral qui regarde la Sicile, et les beaux ports qui ont fait donner à Malte, par les anciens géographes, le nom de *Portus* : un bateau et un seul jour suffisent pour cette reconnaissance. Situé à une demi-heure de chemin du riche et joli village de *Zeitun*, voici d'abord le port de *Marsascirocco* ; il est presque aussi vaste que le *Grand-Port*, et son entrée est beaucoup plus large. Au milieu s'avance un promontoire qui forme deux baies et porte une grande tour, en forme de château-fort, garnie d'artillerie et d'un fossé. Elle peut loger une garnison suffisante pour défendre l'entrée du port et empêcher un débarquement, à l'aide des redoutes placées à ses côtés.

Une langue de terre sépare les deux ports suivants, dont le premier porte le nom de cale *Saint-Thomas*, et le second, celui de cale de *Marsascala*.

En laissant à gauche les deux ports de La Vallette, on arrive aux deux cales de *Saint-Julien* et de *Saint-Georges*. Au fond de la première sont une chapelle et un beau palais appartenant à la famille Spinola de Gènes.

En suivant vers le nord-est, on rencontre les trois cales de la *Madeleine*, de *Saint-Marc* et des *Salines*. Vient ensuite le port de *Saint-Paul*, célèbre dans le pays par le naufrage de cet apôtre.

Au fond de ce port est une petite chapelle. Au près s'élève le beau palais ou château de *Selmun*, avec de vastes jardins.

Cette excursion se termine à un port qui prend son nom d'une chapelle très-ancienne, sous l'invocation de la *Melleha*, qui est le but d'un pèle-

(1) Pendant long-temps on n'a connu de Malte que les toiles fines qui portent son nom, et de petits chiens, très-recherchés, dont la race est éteinte depuis un certain nombre d'années.



VUE DE LA VILLE ET DU PORT DE GENÈVE



rinage annuel. Tous ces ports sont défendus chacun par une tour, et, à ce sujet, il est bon de faire observer que, considérées isolément, ces fortifications n'ont pas une grande importance, mais que, néanmoins, par leur ensemble, elles forment une ligne suivie et bien coordonnée de défense pour cette partie de l'île; et que le littoral qui regarde l'ouest et la Barbarie, est composé intégralement de rochers arides, se refusant à toute culture, et taillés à pic à une grande hauteur, ce qui rend presque impossible un débarquement de ce côté.

Maintenant, traversons ce détroit d'une demi-lieue de largeur, pour nous rendre à l'île de Gozze, dépendant de Malte, dont elle a toujours partagé la fortune. Cet îlot qui s'élève presque au milieu du détroit est le *Comino*. La belle tour que vous y remarquez est destinée à le défendre et à empêcher l'ennemi de gêner la communication des deux îles. Le *Comino* est inhabité et consacré exclusivement aux chasses du gouverneur de Malte.

Ces bateaux si légers qui sillonnent le détroit, connus sous le nom de *speronares*, sont les agents d'un commerce très-actif entre Malte et Gozze, dont ils transportent les différents produits, principalement les cannes à sucre, qui y sont exploitées avec succès. Gozze est cultivée dans presque toute son étendue, qui, du reste, n'offre que six lieues en circuit. Les produits naturels, très-abondants, sont les mêmes que ceux de Malte, mais toutefois d'une qualité inférieure. Sur une colline, au centre de l'île, un ancien château, dans lequel est une église collégiale, sert de chef-lieu. Le faubourg (*Rabat*) est habité par des familles aisées; et bien que la population du faubourg et du chef-lieu ne s'élève pas à plus de 5,000 personnes, il ne s'y trouve pas moins trois couvents, des *Capucins*, de *Saint-François* et de *Saint-Augustin*. C'est dans le cimetière de ce dernier qu'ont été enterrés les chevaliers, compagnons de saint Louis, morts de la peste à leur retour de la funeste expédition de la Palestine.

Le bailli Chambray avait entrepris de fonder une petite ville fortifiée à l'endroit appelé *Le Migiarr*, espèce de port et le rendez-vous de tous les bateaux employés au commerce de l'île; mais ce projet ne fut pas heureux. Les fortifications n'ont jamais été terminées, vu la mauvaise assiette des bastions, où néanmoins se tient encore aujourd'hui une faible garnison.

Ce petit rocher, séparé de Gozze par un canal

profond et d'une largeur de deux cents toises, est connu par la production de la plante appelée *Jun-gus melitensis*, renommée comme remède souverain contre les fluxions de sang. Une garde est entretenue pour veiller à la conservation de cette plante, dont le gouvernement est le propriétaire et le suprême dispensateur.

La communication de Gozze à ce rocher est pour ainsi dire aérienne. A deux cordes tendues fortement est suspendu un siège contenant deux personnes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière; des poulies, placées aux deux extrémités, servent à lui faire parcourir la distance qui sépare les curieux de l'*El Dorado* possesseur du bienheureux spécifique, dont on doit la découverte à la sagacité scientifique d'un médecin arabe.

La nation maltaise offre aux yeux de l'observateur attentif deux caractères bien distincts; les villes et la campagne formant, pour ainsi dire, deux peuples séparés. Dans les villes, et surtout à La Valette, la population, par son frottement journalier avec les étrangers, a perdu le caractère de sa native nationalité. Là, outre le maltais (langue maternelle), on parle italien, français, anglais, allemand, et l'habillement suit ces diverses transformations. Toutefois les femmes, qui à l'intérieur de leurs maisons suivent les modes de France, d'Italie ou d'Angleterre, les femmes, à l'extérieur, portent le costume national: il se compose d'une robe de soie noire et d'une espèce de cape ou mantille, nommée *faldetta*, de même étoffe, jetée librement sur les épaules et la tête, et à l'aide de laquelle les femmes se couvrent ou laissent voir leur visage selon leur fantaisie ou l'opportunité.

La vie des femmes est tout intérieure; tout acte de la vie publique leur est interdit: aussi ne les voit-on jamais dans les marchés ou les magasins. La lecture, l'écriture, sont les seules sciences qui leur soient permises; encore cette haute faveur ne date-t-elle pas d'une époque fort ancienne.

Au reste, si leur éducation n'est pas brillante, celle des hommes ne l'est guère plus. L'esprit de commerce ne féconde guère les grandes pensées, n'importe en quel pays il domine, et l'instruction publique se ressent, à Malte, de sa funeste influence, à tel point, que les jennes gens qui se destinent au barreau, à la magistrature ou aux sciences, sont obligés de s'expatrier pour acquérir les connaissances qui leur sont indispensables.

La civilisation n'a donc servi, dans les villes, qu'à effacer l'empreinte du caractère et des mœurs

nationales ; mais aussitôt qu'on est sorti des portes de La Valette, dans la campagne, tout cet aspect change. D'abord, les oreilles ne sont plus frappées que des sons de la langue maltaise, à laquelle se joint un arabe corrompu. Là vous retrouvez également le costume national, conservé, de génération en génération, depuis un temps immémorial. Il se compose : d'un pantalon en toile de coton, rayée ; d'un gilet ou veste, de parçille étoffe, que l'on houtonne, les jours de fête seulement, à l'aide de petits globes d'argent ; d'un bonnet de laine, blanc ou de couleur. Les ouvriers vont communément pieds nus ; les cultivateurs plus aisés ont des sandales en cuir écu, attachées avec des courroies de laine. Les femmes portent aussi la *faldetta*, mais en drap grossier et seulement pour aller à l'église.

C'est plaisir et consolation, pour un ami de l'humanité, de voir cette population, de l'étudier. Là, point d'ivrogerie qui abrutisse l'âme et énerve le corps ; aussi point de jeunes gens malades ni de vieillards rachitiques. Le travail assidu, l'influence d'un climat extrêmement sain, l'habitude d'une tempérance poussant même jusqu'à l'excès le mérite de la sobriété, entretiennent les mœurs pures, la santé, la *robustezza*, partage heureux des habitants de la campagne de Malte. Aussi, parcourez-la, examinez ces groupes de travailleurs, qui forcent un sol ingrat à répondre aux efforts d'une culture laborieuse et persévérante ; et vous y verrez les vieillards, les nonogénaires même, rivaliser, avec la jeunesse et l'âge mûr, de force et d'activité. Si dans ce tableau qu'offre la campagne de Malte, l'imagination ne trouve pas les couleurs vives et tranchées qui lui procurent cette exaltation, mère du délire poétique, du moins l'âme froissée par le spectacle des vices égoïstes de nos sociétés civilisées s'y repose agréablement dans la contemplation des vertus de l'homme ramené aux sentimens vrais que lui donne la nature avec la jouissance d'une vie simple et paisible.

Mais l'ambition des peuples puissans ne permet pas impunément ce bonheur à une nation trop faible pour lui résister. Maintenant, Malte reporte souvent, avec chagrin, ses souvenirs vers le passé, regrettant ces religieux-soldats dont la valeur et la haute renommée, l'arrachant à son obscurité primitive, y avaient naturalisé leur domination, en y faisant croître l'indépendance et la prospérité. Ce beau pays obéit à un proconsul anglais, qui, sous le nom de gouverneur-général, jouit de l'impunité absolue et despotique d'une

dictature militaire. Seul il est maître, et comme tel, il a la prérogative de faire les lois, d'y déroger, de les abroger, de choisir les magistrats et de les destituer, de nommer à toutes les places et de les retirer, comme bon lui semble.

Or de ce que la volonté du gouverneur à Malte est la *voix de Dieu*, la volonté, les caprices de ses délégués sont d'autant plus féconds en vexations et en injustices que tous les emplois de quelque importance sont remplis par les Anglais ; ils viennent s'abattre sur l'île, comme sur une proie certaine qui leur promet une large curée. Pour les Maltais, du temps de l'Ordre possesseurs exclusifs de toutes les places, bien qu'il leur soit permis ostensiblement de prétendre aux grades de magistrats et de juges dans les tribunaux, maintenant les Maltais n'obtiennent réellement, d'ordinaire, que des emplois subalternes et tout-à-fait insignifiants.

Telle est Malte, sa population, sa position précaire, sous le pouvoir qui la façonne à son gré et rapporte à lui tout ce que la nation pourrait revendiquer de bien-être pour elle-même. Si la raison n'était venue poser son sceptre de plomb sur les fictions puissantes de la poésie, le souvenir de la mystérieuse grotte de Calypso nous aurait fourni de riantes descriptions ; nous nous y serions égarés mollement, avec Télémaque et la belle Eucharis ; nous y aurions respiré avec charme l'air parfumé des collines et des vallées odorantes ; et des rêves délicieux, en nous faisant oublier le réel de l'existence humaine, nous auraient donné un moment de cette vie factice de la poésie qui se reporte incessamment vers un âge d'or inventé pour consoler l'homme de ses misères ; mais les travaux de la philosophie ont désenchanté le passé, comme les maux journaliers flétrissent le présent ; nous sommes forcés d'accepter l'un et l'autre pour ce qu'il fut, pour ce qu'il est ; et l'âme aimante et passionnée pour le bonheur de l'humanité n'a plus qu'un point dans l'espace où elle puisse se réfugier avec ses vœux et ses espérances : c'est l'avenir. II. T.



1

